



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

LOI D'AMERVAL
UND SEIN
E DE LA DIABLERIE“.

EIN BEITRAG
ZUR KENNENTNIS FRANKREICHS AM AUSGANG DES
MITTELALTERS.

VON

ANDREAS C. OTT,
PRIVATDOZENT AN DER AKADEMIE ZU FRANKFURT AM MAIN.

Frankfurt



ERLANGEN.
VERLAG DER UNIV.-BUCHDRUCKEREI VON JUNGE & SOHN.
1908.

ELOI D'AMÉRAL
UND SEIN
„LIVRE DE LA DIABLERIE“.

EIN BEITRAG
ZUR KENNTNIS FRANKREICHS AM AUSGANG DES
MITTELALTERS.

3 A 12909

VON

ANDREAS C. OTT,
DR. PHIL., PRIVATDOZENT AN DER AKADEMIE ZU FRANKFURT AM MAIN.



ERLANGEN.
K. B. HOF- UND UNIV.-BUCHDRUCKEREI VON JUNGE & SOHN.
1908.



Dem Andenken
seines hochverehrten Lehrers

Gaston Paris

in Dankbarkeit gewidmet

vom Verfasser.

Vorwort.

Für den Hinweis auf das Thema dieser Arbeit bin ich meinem Lehrer Gaston Paris verpflichtet, der den Ausdruck meines Dankes nun leider nicht mehr entgegennehmen kann.

Die Aufgabe, die ich mir gestellt, ist eine dreifache: Erstens, die bisher nur ziemlich schattenhafte Persönlichkeit Elois genauer zu fixieren. — Zweitens, aus der „Diablerie“ das kulturhistorisch Wichtige zusammenzustellen, um so, durch dieses oder jenes Bild, durch dieses oder jenes Détail, vielleicht eine Lücke in den grossen Werken der Lacroix und Schultz auszufüllen¹⁾. — Drittens, durch die Untersuchung von Elois Sprache, die ich vorläufig nur in lexikologischer Richtung unternommen habe, zur Kenntnis des Mittelfranzösischen einen Beitrag zu liefern.

Émile Picot, der für den Katalog der James von Rothschildschen Bibliothek sich mit Eloi d'Amerval beschäftigt hatte, hat mir manche nützliche Auskunft gegeben. Frau Baronin James von Rothschild hat die Liebenswürdigkeit gehabt zu gestatten, dass mir ihr Exemplar der „Diablerie“, Ausgabe 1508, für einige Wochen nach Frankfurt übersandt worden ist.

Meine Zürcher Lehrer Morf, Hitzig und Ulrich (†) haben mir auch bei dieser Arbeit mannigfache Förderung zuteil werden lassen.

Für all diese Unterstützung spreche ich hier meinen herzlichen Dank aus.

1) Cf. p. 29, Anm. 1.

Inhalt.

	Seite
Vorwort	V
I. Eloï d'Amervals Biographie	1
II. Inhaltsangabe des „Livre de la Diablerie“	6
III. Kenntnis und Auffassung der antiken Literatur in Eloïs Dichtung. — Welche literarische Einflüsse machen sich bei ihm geltend? — Seine sonstige Bildung	11
IV. Charakter seiner Satire	24
V. Kulturgeschichtliches	28
VI. Zur Metrik und Sprache Eloïs	59
Schluss: Eloïs Wesen. — Seine Stellung und Bedeutung als Schrift- steller. — Das Schicksal des „Livre de la Diablerie“.	74
Anhang: Belege	79
Bibliographie	100

I.

Eloi d'Amervals Biographie.

Als sich Ludwig XII. im Januar 1508 (n. St.) in Blois aufhielt, gelangte an ihn das Ansuchen eines armen Priesters.

Jahrelang hätte er an einem Werke gearbeitet, das den Menschen aller Stände in ihrer Lebensführung zum sichern Berater werden könnte. Nicht nur eine gute Spanne Zeit, auch einen beträchtlichen Teil seines bescheidenen Besitztums hätte ihn dies gekostet. Da er nun gerne durch die Veröffentlichung seines Werkes seinen Mitmenschen bei ihrem Seelenheil behilflich sein, aber auch selber wieder dadurch einen Teil seiner Ausgaben einbringen möchte, bitte er den König um ein Druckprivileg.

Der Bittsteller, Eloi d'Amerval, hatte das Glück, am Hofe einflussreiche Beschützer zu besitzen; diese, welche der König seine „*especialx serviteurs*“ nennt, verwendeten sich zu seinen Gunsten, und am 29. Januar 1508 (n. St.) gewährte ihm Ludwig XII. ein Privileg, laut welchem er für zwei Jahre das alleinige Recht haben sollte, sein Werk drucken zu lassen¹⁾.

Eloi d'Amervals Familie stammt aus dem Artois. Ihren Namen dürfte sie von dem Weiler Amerval tragen, der heute zu Solesmes im Département du Nord gehört²⁾. Eloi selbst stammt aus Béthune, zu dessen Kindern er sich gleich am Anfang seiner Dichtung bekennt³⁾.

1) Anhang n° I, p. 79.

2) Vide Émile Picot, „Catalogue des livres formant la bibliothèque de feu M. le baron J. de Rothschild, 3 voll., Paris 1884—93: Band I, p. 261.

3) Eloy, des enfans de Bethune (f° Bi, r°, 1. Col.).

(Luzifer rät dem Satan, von den Frauen nichts Böses zu sagen):

Je t'asseure et te promet bien,
Si tu parles rien de travers
En toutes tes rimes et vers,
Qui leur puist eschauffer le front,
Que desplaisir ilz t'en feront,
S'ilz te rencontrent a l'esquart,
Et fusses tu cent fois Piquart,
Ou Flament ou Artisien,
Voire de vray *Bethunien*. (f° Hvi, r°, 2. Col.)

Das Jahr 1483 bringt uns den ersten dokumentarisch belegten Beitrag zur Kenntnis von Eloi's Leben. Damals ist er „maistre des enfans de cuer de Saincte-Croix d'Orléans“; er, die andern „chantres“ und die „chapelains“ der Heiligkreuzkirche erhalten von der Stadt Orléans 28 „sous parisis“ dafür, dass sie an der Feier und der Prozession, die je am 8. Mai in Erinnerung an die Befreiung der Stadt von den Engländern durch Jeanne Darc stattfindet, mitgewirkt haben¹⁾. Und bei der gleichen Gelegenheit erhält Eloi 104 „sous“ oder vier Goldtaler, weil er lateinisch und französisch ein „motet“ gedichtet und komponiert hat, welches nunmehr an ebenderselben Feier gesungen werden soll²⁾. Priester ist Eloi damals noch nicht, wie aus dem Wortlaut der Urkunde hervorgeht³⁾.

In der kirchlichen Laufbahn, die ja so viele verschiedene Wege und Richtungen in sich fasste, hatte also Eloi als spezielles Fach die Musik gewählt⁴⁾.

Béthunien als Gipfel des Menschentums ist der Scherz eines — *Béthunien*.

Ich weiss nicht, worauf die in der „Nouvelle Biographie Universelle“ (Firmin Didot frères, Paris 1852) befindliche Angabe (s. v. Amerval), Eloi sei „maitre des enfans de chœur“ seiner Heimatstadt gewesen, sich gründet. Sein Name findet sich nicht in den „registres capitulaires“ der Stiftskirche Saint-Barthélemy in Béthune. (Gütige Mitteilung des Herrn Chavanon, Departementsarchivar in Arras.)

1) Anhang n° II, p. 80.

2) Anhang n° II, p. 80.

3) Anhang n° II, p. 80: „A messire Eloy d'Amerval, maistre des enfans de cuer de Saincte-Croix d'Orléans, tant pour lui . . .

4) Eloy, des enfans de Bethune,

.
.
.

Disciple voire bien petit

Des chantres et musiciens. (f° Bi, r°, 1.—2. Col.)

Man darf mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit unsern Dichter vermuten in dem Musiker Eloi, von dem Tinctor in seinem „Proportionale musicales“, Buch III, C. v, vom Jahre 147?, da, wo er die Art der proportionierten Notierung im Mollton behandelt, schreibt: „Sicut Eloy, quem in modis doctissimum accepi, in missa ‚Dixerunt discipuli‘, fecit“; den Gafori 1496 in seiner „Musicae utriusque cantus practica“, lib. II, c. VII, folgendermassen erwähnt: „Eloy legitur in modis doctissimus. In missa sua ‚Dixerunt discipuli‘ duabus ipsis longarum perfectarum pausis modum majorem perfectum declaravit atque insuper trium temporum pausa minoris modi perfectionem ostendit.“ — Diese Messe findet sich handschriftlich im Archiv der vatikanischen Kapelle. Davon sind das „Kyrie“ und das „Agnus“ in Kiesewetter, „Geschichte der Europäischen Abendländischen Musik, Leipzig 1834, XIV—XV, abgedruckt. Fétis fällt darüber folgendes Urteil: „Ce sont des morceaux de grand mérite pour le temps où ils ont été écrits“. — Cf. Fétis „Biographie universelle des Musiciens et Bibliographie Générale de la Musique“,

Frühzeitig mag er sich auch mit Poesie abgegeben haben¹⁾.

Wohl aber ist Eloi Priester im Jahre 1505. Im Departementsarchiv von Chartres findet sich das Testament eines Priesters Guillaume d'Amerval²⁾, datiert von Châteaudun d. 18. Januar 1505 (n. St.), worin er zum Testamentsvollstrecker seinen Vater ernennt, den Priester Eloi d'Amerval³⁾. Allem Anscheine nach ist dieser letztere identisch mit unserm Dichter. Eloi hatte also, vielleicht als „maître des enfants de choeur“ der Heiligkreuzkirche zu Orléans, einen Sohn bekommen. War er verheiratet, so ist seine Frau vor 1505 gestorben⁴⁾.

Danach mag unser Dichter um die Mitte des Jahrhunderts geboren sein.

In dem in Châteaudun 1505 aufgesetzten Testament seines Sohnes, der wohl auch in diesem Jahre starb, ist Eloi einfach mit Namen genannt, ohne Ortsangabe⁵⁾. Daraus dürfte man wohl schliessen können, dass auch er damals in Châteaudun lebte: wäre er noch in Orléans ansässig gewesen, oder überhaupt anderswo als am Wohnort des Testators, so würde eine diesbezügliche Angabe wohl nicht fehlen⁶⁾. Und

8 voll., Paris 1860—80; III, p. 130, und Brenet, „Un poète musicien français du XV^e siècle, Eloy d'Amerval“ [in „Congrès international d'histoire de la musique tenu à Paris, juillet 1900, Documents, mémoires et vœux“, p. 165—72, Solesmes, Imprimerie St.-Pierre 1901].

1) Eloy, des enfans de Bethune,

.
.
.
.
.

Et clerc des rhetoriciens. (f^o Bi, r^o, 1.—2. Col.)

2) Seine Geburt kann wohl kaum später als um 1480 angesetzt werden, eher früher, da aus dem Wortlaut des Testamentes hervorzugehen scheint, dass er schon länger an der Andreaskirche zu Châteaudun wirkte.

3) Anhang n^o III, p. 83.

4) Solange die „clercs“ nur die untern Weihen empfangen hatten, durften sie bekanntlich heiraten. Dann war allerdings vorderhand die theologische Laufbahn für sie abgebrochen, und sie mussten anderswie sich ihr tägliches Brot zu verdienen suchen. Sie wurden Schreiber bei Rechtsanwälten, Buchhändler etc. — Cf. z. B. Gaston Paris, „François Villon“, Paris 1901 [Les grands écrivains français], p. 20—21.

5) Anhang n^o III, p. 84: „Et a esleu et ordonné ledit testateur pour son exécuteur, vénérable maistre Eloy Damerval, prebtre, son père.“

6) Immerhin wäre es ja nicht unmöglich, dass Eloi 1505 noch in Orléans gelebt hätte, und in Anbetracht der geringen Entfernung zwischen Orléans und Châteaudun im notariellen Dokument bei seinem Namen, weil wohlbekannt, keine weitere Angabe gemacht worden wäre. — Dann dürfte man wohl auch für 1508 noch Orléans als Elois Aufenthaltsort ansehen.

weil er wohl auch 1508 noch in Châteaudun lebte, konnte er des Königs Anwesenheit im benachbarten Blois benutzen.

Wie lange Eloi nach 1483 in Orléans sich aufgehalten hat, wissen wir nicht. Er scheint nicht mehr lange, wenigstens als „maître des enfants de chœur“ an der dortigen Heiligkreuzkirche gewirkt zu haben, denn sein Name begegnet uns für die folgenden Jahre weder in den Rechnungen der Stadt — und doch hätte man ihn sonst wahrscheinlich wieder um musikalisch dichterische Mitarbeit gebeten — noch in den Archiven des Kapitels Sainte-Croix¹⁾.

Gegen 1497 hat Eloi nach seiner Angabe an seinem Lehrgedicht zu arbeiten begonnen, und mehr als zehn Jahre später ist es beendet. Aus dem Umstand, dass sein Privileg 1510 nicht erneuert worden ist, darf vielleicht geschlossen werden, dass er die Herausgabe seines Buches nicht lange überlebt hat²⁾.

Zu diesen dürftigen Anhaltspunkten, die zu Elois Leben den Rahmen liefern mögen, lässt sich in Ergänzung durch Autobiographica der „Diablerie“ sehr wenig hinzufügen.

Stellen wir diejenigen Ortsnamen zusammen, mit deren Nennung Eloi augenscheinlich auf persönlicher Kenntnis beruhende Angaben verbindet, so dürften wir annehmen, dass er — in seinen Jugendjahren, als er noch nicht verheiratet war — ziemlich viel gewandert ist. So weiss er uns zu erzählen, dass auf dem Haupttor von Dôle und auf dem Turm der Kirche Saint-Vaast zu Arras vor nicht langer Zeit eine Statue aufgestellt war³⁾. — Von Reims erwähnt er das schöne Portal des Doms⁴⁾.

1) Die „registres capitulaires“ dieser Kirche beginnen erst mit dem Jahre 1546, und in den übrigen Papieren findet sich nichts. (Gütige Mitteilung des Herrn Departementsarchivars in Orléans).

2) Elois ursprünglicher Verleger, Michel Lenoir, der bis zum Jahre 1520 tätig gewesen ist (Renouard, „Imprimeurs Parisiens, Paris 1898, p. 233), druckt s. a. eine neue Ausgabe ohne Privileg.

3) [Eloi spricht von einem des Gesanges Unkundigen, der trotzdem sich mit seinen Kenntnissen brüstet]:

Et sert autant comme une ydolle
Que sur la grant porte de Dole
Ou du clochier Saint Vastz d'Arras
Sa belle aumusse sur son bras
Et deux caronez en sa teste,

.
.
.

Comme il avoit n'a pas long temps. (f^o Tvi, v^o, 2. Col.)

4) Que sur le beau portail de Reims
Puisses tu estre chapitré

Et par trois dimenches mitré. (f^o Svi, r^o, 1. Col.)

— Auch Paris dürfte Eloi gekannt haben: so nennt er mit Namen eine dortige Studentenwirtin und spricht die Vermutung aus, dass die Musen-söhne bei ihr Schulden hätten¹⁾. Er nennt mit Namen das Gefängnis, das in Paris die „clercs“ aufnimmt²⁾. — Das gleiche tut er für Chartres³⁾. — Wenn wir bedenken, dass Eloi vermutlich lange Zeit in Orléans gelebt hat, so werden wir die Rolle dieser Stadt in den vielen Tausenden seiner Verse eigentlich sehr bescheiden finden. Auch von Orléans erwähnt er das geistliche Gefängnis⁴⁾ und einen Studentenwirt¹⁾. Da wo er von dem Getreidehandel und von dem Ausschütten des verdorbenen Kornes in die Loire spricht, dürfen wir wohl, da schon damals in Orléans Getreidehandel und Müllerei eine bedeutende Rolle spielten, annehmen, dass Orléans damit gemeint ist³⁾. — Wenn dagegen Eloi eine in Amiens gebräuchliche Verwünschung erwähnt⁴⁾,

- 1) Ilz doibvent huy plus de cent lievres
An povre Basin d'Orlyens,
Qui les fournit long temps lyens
De telz viandes a toute heure.
Et sy font, comme g'ymagine,
Ceulx de Paris a la Mengine
Plus de cent connis, enten bien,
Qui estoit marchande [de] bien. (f^o Mii, v^o, 1. Col.)
- 2) Si d'aventure
Quelq'un de ces compaignons la
Cheminant deca ou dela
Par la ville, esoute, beaussire,
Pensans ailleurs, ainsi fault dire,
Passe par devant monseigneur
Et il fault a luy faire honneur
Et oster tout jus son bonnet,
Il est acoup mis ou Bonnet
A Orliens, n'en doubte point,
Ou a Chartres bouté en Loing
Ou passe la Barre a Paris. (f^o Tvi, r^o, 2. Col. — v^o, 1. Col.)

Von den drei hier erwähnten Gefängnissen verlangt wohl nur das von Chartres ein Wort der Erklärung: das Gefängnis des dortigen Kapitels hiess *prison de Loëns*. (Gütige Mitteilung des Herrn Merlet, Departementsarchivars in Chartres.)

- 3) Tant attendant
Que de leur meilleur il fauldra
Une belle nuyt qui viendra
L'envoyer aux gentilz Bretons
Tant seront plains de charentons. (f^o Gii, v^o, 2. Col.)
- 4) Que le feu Saint Fremin d'Amiens
Te puist mignier le rewardure,
Puisqu'il me fault parler piquart. (f^o Miiii, v^o, 1. Col.)

oder die grosse Schlaueit der „farceurs“ von Saint-Pol anführt¹⁾, braucht er diese übrigens seiner Heimatstadt nahe gelegenen Orte nicht gesehen zu haben: das konnte er von Hörensagen wissen.

Weiteres lehrt uns die „Diablerie“ nicht von ihres Verfassers Leben. Und anderswo steht es damit nicht besser. Glücklicherweise für Eloi und unglücklicherweise für seine Biographen dürfte er trotz seines, wie wir sehen werden, nicht immer botmässigen Wesens, sich grössere Vergehen nicht haben zuschulden kommen lassen. Hätte er Diebstahl oder Totschlag begangen, wie z. B. Villon, würden die Archive uns Kunde von ihm erhalten haben. So aber bleiben sie stumm, und Eloi war sein Leben lang in einer zu untergeordneten Stellung tätig, als dass man in den Werken seiner Zeitgenossen oder der spätern Generationen sich Rat und Auskunft über ihn holen könnte.

II^a).

Inhaltsangabe des „Livre de la diablerie“.

Vor mehr als zehn Jahren lag Eloi in seinem Bett im stillen Kämmerlein; er war am Tage im Freien gewesen, und so hatte ihm gute Ruhe sehr wohl getan. Nun war er halb wach,

Batissant maisons en Champaigne

Et mille chasteaux en Espagne (f° Bi, v°, 1. Col.),

als er darüber nachzudenken begann, wie Gott die Welt geschaffen hätte, wie Luzifer in die Hölle gestürzt, und der Mensch schliesslich gebildet worden sei.

Da sie selbst vom Himmel vertrieben und auf ewig verdammt sind, suchen die Teufel auch die Menschen, dadurch dass sie dieselben in Versuchung führen, um den Besitz des Himmels zu bringen.

Eloi vertiefte sich so in diese Gedanken über all das von ihnen angestiftete Unheil, dass seine Sinne schwanden und ihm war, als befinde er sich vor dem grossen Tor, das in das Reich der Teufel führt. Dort belauschte er nun, wie Satan dem Luzifer die Übel aufzählte, mit denen er alle Christen zu Fall zu bringen hofft. — Unser Dichter ver-

1) [Es ist die Rede von heuchlerischen Priestern]:

Ilz sont cinquante foiz plus fins

Que les fins farceurs de Saint Pol,

Qui sont fort fins terriblement

Comme on le dit communement

Tout partout en ce pays la. (f° Ri, r°, 2. Col.)

2) Da im Verlaufe dieser Studie die eine oder andere Stelle des Gedichtes ausserhalb des Zusammenhangs Erwähnung finden wird, scheint es mir angebracht zu sein, grösserer Klarheit halber hier eine Skizze des ganzen Inhaltes einzufügen.

birgt sich in einer Ecke und verhält sich ganz ruhig¹⁾. Da konnte er vernehmen, wie Satan, gestützt auf viele Zitate aus der Bibel, erklärte, die Sünder seien ihm verfallen, wenn sie sich nicht besserten. Wenn aber der Teufel so Wichtiges erwähnte, tat er es nur im Glauben, es sei kein Horcher da. — Eloi glaubt, nicht bemerkt worden zu sein, da er ja ausserhalb der Türe geblieben war.

Wie der Teufel Rede beendet ist, kehrt Eloi in seine Behausung zurück; er ergreift Feder und Papier und beginnt die vielen Schäden, von denen er gehört, sowie der Teufel weise Lehren niederzuschreiben. Leider hat ihm sein schlechtes Gedächtnis nicht vergönnt, alle zu behalten.

Et en composay ce libelle;
 Dieu vueille que l'œuvre en soit belle
 Et prouffitable a tous pecheurs.
 J'ay esperance que plusieurs,
 Quant bien savourer le vouldront,
 Pour leur salut mieulx en vouldront. (f^o Bii, v^o, 1. Col.)

Die Leser werden auf ihr eigenes Heil mehr bedacht sein, wenn sie sehen, wieviel Gutes unterlassen und wieviel Böses getan wird.

Damit geht der Prolog zu Ende, und es beginnt das erste Buch, das beinahe vollständig von theologischen Diskussionen erfüllt und eigentlich nur Einleitung ist.

Luzifer ruft Satan vor sich, überhäuft ihn mit groben Worten und wirft ihm seine Undankbarkeit vor. Er habe ihn über alle Teufel gesetzt; statt nun zu Luzifer höchster Freude beizutragen dadurch, dass er viele Sünder der Hölle zuführe, bleibe er untätig in der Hölle sitzen²⁾).

Satan gerät in äusserste Wut über diesen Tadel; ex abrupto fragt er seinen Herrn, ob Adam vor dem Biss in den Apfel sterblich oder unsterblich war. Auf höchst mittelalterlich pedantische und scholastische Art führt Luzifer nun aus, weshalb er nach seiner Meinung sterblich war. Kurz darauf, und wiederum in sehr ungeschickter Weise, bekennt er sich zur entgegengesetzten Meinung: erst durch seine Sünde sei er dem Tod verfallen. Hätte er nicht gefehlt, wäre das menschliche Geschlecht nie der Teufel Opfer geworden.

1) La donc en ung coing me cachay,
 Ne ne toussy ne ne crachay. (f^o Bii, r^o, 1. Col.)

2) Irrtümlicherweise schreiben d'Héricault (Crépet, „Les Poètes français“, I, p. 557) und Bourciez (Histoire de la langue et de la littérature française, éd. Petit de Julleville, Band III, p. 91) Luzifers Unerfahrenheit seiner Jugend zu. In Wirklichkeit ist er wenigstens so alt wie Satan. Aber er ist an die Hölle gekettet, die er nicht verlassen kann. (f^o Jvi, v^o, 2. Col.)

Nun frohlockt Satan und erklärt dem offenbar etwas gar dickköpfigen Luzifer, dass er es nur auf diesen Ausspruch abgesehen hatte. Denn er habe ja Eva verleitet, Adam den Apfel zu reichen. Somit habe Luzifer gelogen, als er ihm vorwarf, ihm nie etwas Genehmes getan zu haben.

Nunmehr frägt Luzifer den Satan, warum in der Messe der Priester erkläre, die Sünde sei für jeglichen Menschen notwendig gewesen. Er wünscht auch Auskunft darüber, warum Papst Gregor *o felix culpa* gesagt habe. — Satan gibt in breiten theologischen Ausführungen die Antwort hierauf, sowie Eloi diese Probleme in seiner Studienzeit wohl hatte erörtern hören.

Dann rühmt sich Satan wieder seiner fruchtbaren Tätigkeit: Habsucht und Trug, Wucher und Raub haben ihren Ursprung in ihm.

Nun wendet sich Eloi einer neuen theologischen Streitfrage zu, die schon lange bestand, und noch viele Zeit fortdauern sollte, der Frage von der Prädestination und dem freien Willen.

Und noch einmal hebt Satan sein Selbstlob an: die Schuld liegt an ihm, dass die Leute nicht in die Kirche gehen; er drückt ihnen ungesunde Lektüre in die Hand. — Hier folgt ein Abschnitt, der, wenn die Dichtung ein einheitliches Ganzes bilden würde, im zweiten Buch stehen müsste. Unter seinen mannigfaltigen Verdiensten führt Satan auch an, dass er den Frauen den Aberglauben in den Kopf gesetzt habe, am Samstag nachmittags zu spinnen sei stündhaft. Doch nicht nur die Spinnerinnen befolgen diesen Brauch: auch manche Männer würden um keinen Preis am Samstag nach zwölf Uhr arbeiten wollen¹⁾. All das erfolgt auf Veranlassung Satans. Wie kann ihn also Luzifer der Lässigkeit und der Undankbarkeit bezichtigen? In einer Flut von Schimpfworten lässt er seinem Zorn gegen seinen so kurzsichtigen Herrn freien Lauf.

Nun anerkennt Luzifer sein Unrecht; etwas hatte ihn unwillig gemacht, und da hätte er nichts Besseres gewusst, als seine Unzufriedenheit an ihm auszulassen. Sie haben einander beide tüchtig ausgeschimpft. Was schadet's? So schlägt er dem Satan gegenseitige Verzeihung und Versöhnung vor?²⁾ — Durch Luzifers gute Worte und Schmeicheleien lässt sich Satan beschwichtigen, und geht auf sein Ansuchen, ihm wieder einmal von der Menschheit Tun und Treiben zu erzählen, ein. Er verspricht ihm wunderbare Mitteilungen.

1) Cf. p. 54.

2) Et puis qu'en esse? En suys je pire,
Ne toy? Nenny, pas d'une maille.
Buffe pour buffe, ne te chaille.
Pardonnons l'ung a l'autre tout. (1^o Dv, v^o, 2. Col.)

Damit ist das erste Buch, die Einleitung, zu Ende, und es beginnt das zweite und letzte, das eigentliche „Livre de la diablerie“¹⁾.

Gar schlimm sieht es aus auf Erden. Der eine Teil der „mondains“ gibt sich mit allen möglichen Jagdarten ab; andere, denen das Tummeln auf dem Felde draussen nicht behagt, bleiben zu Hause und vertreiben sich die Zeit mit Spiel, beim Tanz etc.

Der Platz, den das Spiel in unserm Lehrgedicht einnimmt, zeigt, welch schreckliche Verwüstungen es nach Elois Ansicht in den untern Schichten des Volkes anrichtete. Trunksucht und Sittenlosigkeit treten ganz in den Hintergrund hinter alle die Fragen, die dieses Problem für Eloi enthält. Die Kirchenväter, das Recht, alles wird herangezogen, um dieses drohende Ungeheuer zu bekämpfen.

Während dann wieder andere für Weiber, feines Essen und Trinken ihre Habe hingeben, hält der strenge Geiz manchen Menschen gefesselt. Und die Liebe zum Geld macht sich noch in einer viel schlimmern Weise geltend: in der Habsucht und im Wucher.

Wie anders sehen doch die Reichen aus, deren Sinnen und Trachten einzig darauf gerichtet ist, sich elegant zu kleiden! Wie nichtig sind diese Sorgen und Angelegenheiten, wenn man bedenkt, dass das Ziel dieser Herrlichkeiten der Tod ist!

Endlich verlässt der Teufel die Schilderungen, welche den Begüterten in seiner Lebensweise zum Gegenstande haben, und geht zu den Statthaltern, Vögten, Gemeindevorstehern etc., kurz zu allen, die ihnen anvertraute und untergebene Personen zu richten haben, über. Ihnen folgen die Anwälte. Von der Amtstätigkeit dieser Juristen greift er auf deren Studienjahre zurück, um dann allgemeiner die Studenten zum Gegenstand seiner Betrachtung zu machen.

Weniger gelehrt, aber doch von grossem Nutzen in ihrer Betätigung sind die Kaufleute und Händler, solange sie die Wege der Gerechtigkeit und der Ehrlichkeit nicht verlassen. —

Haben Satans Betrachtungen bis jetzt eher nur Leute aus der Stadt berücksichtigt, so wendet er nunmehr seine Blicke auch dem Lande zu und spricht von den Acker- und Weinbauern, von den Hirten und Hirtinnen.

Auch am Eheleben aller andern Stände ist nach des Teufels Meinung Vieles zu tadeln. — Aber nicht nur bei den Eltern sieht es schlimm aus: das Familienleben wird auch durch allerlei Fehler der Kinder gestört.

1) Bei diesem bedeutend grössern Buche werde ich mich mit meiner Skizzierung kürzer fassen können, denn erstens wird das Wichtigere und Eigenartige ja später in dem einen oder andern Kapitel zur Sprache kommen, und zweitens ist die Erzählung darin insofern eine viel einheitlichere, als einfach der Reihe nach alle Stände gemustert werden.

Aus dem Privathause tritt Satan, und mit ihm der Leser, wieder ins öffentliche Leben, auf die Strasse hinaus, mit den Anklagen gegen die Polizeidiener. Und während wir einem solchen auf einem Dienstgange folgen, begegnen wir heuchlerischen Priestern, die Reliquien tragen.

Nachdem er noch einmal die Unzucht der verheirateten Männer und Frauen gestreift hat, spricht uns der Dichter von den Dieben und Mördern, die den Bewohnern des offenen Landes das Leben unerträglich machen. Sie verdienen wohl diese Namen, im Grunde aber sind es gediente Kriegsleute! Den Königen und Fürsten wird bei diesem Anlass in einem förmlichen Programm vorgezeichnet, welche Massregeln sie treffen sollen, um ihr Volk vor den Plackereien der Soldatesca zu bewahren.

Satan ist voller Bewunderung, wie Gott alles auf Erden wohl geordnet hat. So hat er zum Beispiel die drei Stände — Klerus, Adel, arbeitenden oder dritten Stand — geschaffen, die einander wirksam unterstützen.

Nach so vielseitigen Betrachtungen wagt sich Satan daran, von der Geistlichkeit zu sprechen: von ihrem hohen Stand, ihren Pflichten, ihren Verirrungen und Sünden, die um so schwerer sind, als ihre Stellung eine mächtige ist.

Luzifer fordert den Satan auf, von einem andern Stand zu sprechen. Der aber erklärt, mit seiner Materie jetzt fertig zu sein. Übrigens quäle ihn grosser Hunger, da er seit vier Tagen nichts mehr gegessen habe. Schliesslich aber willigt er ein, noch einiges Allgemeine mitzuteilen. Neben andern guten Lehren bildet den Mittelpunkt dieses Schlusswortes die dringende und wiederholte Mahnung, die Predigt fleissig zu besuchen. Der Mensch ist vermöge seiner Taufe vor dem Teufel nicht sicher: er muss durch tatkräftige Anstrengungen sein Teil zu seiner Rettung beitragen, die ihm Gott nur unter dieser Bedingung ermöglicht.

Hat Satan bisher immer vom lustigen und sorglosen Treiben der Menschheit gesprochen, so ist das Ende des irdischen Lebens doch ganz anders geartet. Zu jeder Zeit — keiner weiss, wann für ihn die Stunde schlagen wird — greift der Tod jäh in das menschliche Dasein ein. So handelt denn jeder weise, wenn er fleissig zu den Heiligen betet, insbesondere aber zur Mutter Gottes, die ihre Anhänger nie im Stiche lässt, wie es ja des Theophilus Schicksal zeigt.

An Dankes Statt beschimpft Luzifer seinen geduldigen Erzähler. Dieser aber erklärt, mit seiner langen Plauderei offenbar eine grosse Unvorsichtigkeit begangen zu haben, denn vielleicht hat ihm jemand alles abgelauscht,

Et en fera quelque libelle,
C'est a dire une euvre tres belle,
Laquelle Imprimee sera.
Puis apres on la portera
Par tout le monde, Lucifer. (f° Xv, r°, 2. Col.)

Zahllose Sünder, die durch seine Lektüre darauf aufmerksam gemacht werden, in welcher gefährdeten Stellung sie sich befinden, werden reuig umkehren und für die Hölle so verloren sein. Und sollte Luzifer aus Ärger darüber auch wütend werden, er wird nie mehr ein Wort davon verlauten lassen.

Damit gehen die zwei Teufel auseinander. Eloi aber wiederholt, was schon der Prolog uns gelehrt hatte: er kehrte nach Hause

En may, la joyeuse saison. (f° Xv, v°, 1. Col.),
und entschloss sich, nach Massgabe seiner schwachen Kräfte über das Gehörte zum Wohl der Menschheit ein Buch zu schreiben. Die aber, welche es lesen, mögen Gott bitten, für die ihm dadurch verursachte Mühe

De m'en faire, pour mon guerdon,
Misericorde et vray pardon,
Tant que ma povre ame lassus
En soit avec le doux Jhesus
Saulvee en fin, non pas perie. (f° Xvi, r°, 1. Col.)

Wiewohl Eloi wiederholt betont, welche Zeit ihm sein „Livre de la diablerie“ gekostet habe, scheint er sich doch nur ungern zum definitiven Schluss bewegen zu lassen. Noch einmal erklärt er uns weitläufig, wovon sein Werk handelt, und versichert uns, es gebe darin manch lustige Stelle. Über den orthodoxen Charakter seiner Worte dürfe man sich beruhigen: zwei Doktoren der Theologie aus Paris haben sie geprüft und den Glaubenslehren der katholischen Kirche entsprechend gefunden.

Dieu doint aux lisans paradis.
Amen.
Icy finit la deablerie.

III.

Kenntnis und Auffassung der antiken Literatur in Elois Dichtung. — Welche literarischen Einflüsse machen sich bei ihm geltend? — Seine sonstige Bildung.

Wir haben im Kapitel über Elois Biographie¹⁾ angenommen, dass er um die Mitte des XV. Jahrhunderts geboren sei. In seiner Jugend ist er, wie jeder zukünftige „clerc“, mit der auch dem Mittelalter reich-

1) p. 3.

lich bekannten antiken — römischen Literatur vertraut gemacht worden. An Virgils Eneide wird er im Grammatikunterricht mühevoll die Schönheiten der lateinischen Syntax studiert¹⁾, von einem seiner Theologielehrer wiederum den Namen desselben Dichters gehört haben, als fernen Verkündigers vom Kommen Jesu. — Cato — die nach ihm benannte, im Mittelalter so beliebte Distichensammlung — ist für ihn zum Lehrer aller Moral geworden; für jeden Fall des so mannigfaltigen Lebens findet man dort Auskunft und weisen Rat²⁾. — Dass Eloi Aristoteles zitiert, beweist nicht ohne weiteres, dass er denselben — in einer lateinischen Version — auch wirklich gekannt hat: derlei Zitate erbten sich von einem Autor zum andern fort, auch die falschen³⁾.

Bei Seneca⁴⁾, Juvenal⁵⁾, Martial⁶⁾ dürfte dieser Vorbehalt weniger am Platze sein. Und in seinen Randbemerkungen führt uns der Dichter in der dem Mittelalter geläufigen Weise mitten unter Kirchenvätern und Aposteln, den profanen Ovid an⁷⁾.

Die Art und Weise aber, wie Eloi in den Schriften dieser Autoren unterrichtet wurde, war die traditionell mittelalterliche. In den Werken der Alten etwas anderes als Moral- und Theologielehren zu erblicken

- 1) *Parcere subiectis et debellare superbos.* (f° Rvi, v°, 2. Col.; Aen. VI, 853.)
Una salus victis nullam sperare salutem. (f° Viii, r°, 2. Col.)

- 2) *Qui des faitz de Dien trop avant
 S'enquiert, il est bien non scavant;
 Chaton aussi, docteur de bien,
 A son enfant le deffend bien* (f° Cvi, v°, 2. Col.)

und an andern Orten.

- 3) *Ad impossibile nemo obligatur.* (f° Ev, v°, 1. Col.)

Cf. zu dieser von Eloi Aristoteles zugeschriebenen Sentenz Celsus' Digesten: „*Impossibilium nulla obligatio est*“.

Consuetudo est altera natura. (f° Niiii, r°, 1. Col.)

Die Form dieses Ausspruches ist aus Cicero, „*De finibus*“, 5, 25, 74, der Gedanke aus Aristoteles' Rethorik.

Medicus non semper sanat. (f° Xii, v°, 1. Col.)

- 4) *Nullam rem magis quam clementiam principes habere decet.*

(f° Rvi, v°, 2. Col.; cf. *De clem.* I, 3, 3.)

Utendum est ioco sicut somno. (f° Eii, r°, 1. Col.)

- 5)
Et Jeuenal aussi le dient. (f° Di, v°, 1. Col.)

- 6) *Non est, crede mihi, sapientis dicere „vivam“,*

Sera nimis vita est crastina: vive hodie. (f° Xii, r°, 2. Col.; cf. Martial. I, 15, 11 ss.)

- 7) *Utendum est etate; cito pede labitur etas,*

Nec bona tam sequitur quam bona prima fuit. (f° Hiiii, v°, 1. Col.)

Placatur donis Jupiter ipse datis. (f° Lvi, r°, 1. Col.; Art. amat. III, 654.)

dazu waren Elois Lehrer nicht gelangt. So finden wir auch bei ihm noch die Bemerkung, Cato hätte die heilige Schrift gekannt¹⁾.

Schon die ersten Worte von Kapitel II haben uns gezeigt, dass Eloi die äussere Form seiner Dichtung — eine Vision — dem *Rosenroman* verdankt. Nur einmal zwar wird der Rosenroman mit Namen genannt²⁾; aber an mancher Stelle der „Diablerie“ finden wir Anklänge daran, sei es in allegorischen Personifikationen³⁾, sei es, dass der

-
- 1) Quod ville est carum, dit on —
 C'est le docteur mesme Chaton —
 Quod carum, ville putato.
 Il est bien fol et bien dando
 Qui ne retient ces beaux notables,
 Car ilz sont bons et proufitables.
 Considerer, mon enfant chier,
 Que ce qui est vil sera chier,
 Et ce qui est cher sera vil,
 Quant Dieu plaira, luy disoit il.
 Il est vrai, et disoit tres bien,
 Et se monstroït docteur de bien,
 Fondé en la sainte escripture,
 Il le fault croire par droiture. (f° Pii, r°, 2. Col.)
- 2) Car qui droït que la science
 De Dieu d'autrui fait despendit,
 Digne seroit qu'on le pendit
 Aux grans fourches de nostre enfer.
 Retien ce mot, faulx Lucifer,
 Comme profondement l'expose
 Le tres beau *Rommant de la rose*. (f° Di, r°, 1. Col.)
- 3) Tous faulx tesmoings et faulx parjures,
 Qui commettent de si grans crymes,
 Sont mes vrayz enfans legitimes,
 Que j'ay engendré en ma lice,
 Qui s'appelle dame Malice. (f° Ciii, v°, 2. Col.)

Luzifer begreift nicht, dass die Sünder kein Verlangen danach tragen

D'amander leur tant povre vie,
 Et affin de saulver leurs ames,
 Retourner au[x] trois belles dames,
 Contrition, Confession,
 Et vraye Satisfaction. (f° Dii, r°, 2. Col.)

Die verschiedenartigsten Sünden stehen in einem Verwandtschaftsverhältnis zu Satan:

La frequente d'antiquité,
 Ma grant ave, Cupidité,
 Qui de tous maulx est la racine. (f° Eiii, r°, 2. Col.)
 Mon pere grant, que tant je prise,
 Contempnement de sainte esglise. (f° Eiii, v°, 1. Col.)

Dichter gleiche Gedanken mit mehr oder weniger Anlehnung an seine berühmten Vorgänger ausdrückt. Insbesondere durch seinen zweiten Teil war ja der Rosenroman zu einer Art Enzyklopädie des menschlichen Wissens geworden, worin manches Problem, das den Geist beschäftigte, erörtert wurde. — Und was anderes bezweckte Eloi als für das praktische Leben ein derartiges Vademecum zu schreiben? So spricht auch Eloi vom freien Willen, von Gottes Vermögen, alles vorherzuwissen¹⁾. Der Einfluss der Gestirne findet auch in seinen Betrachtungen Aufnahme²⁾; im gleichen Sinne wie Jean de Meun löst er dieses Problem.

Es ist kaum nötig, die Zahl der konkordierenden Stellen zu vermehren; man ersieht daraus, dass für Eloi, wie vordem für andere Schriftsteller, der Rosenroman ein Führer war. Und zwar kommt für die literarische Beeinflussung unseres Dichters der zweite Teil in Betracht, insofern er gelehrten Charakters ist. Denn in andern Punkten — und das können wir hier vorwegnehmen, wiewohl es eigentlich zur spätern Darstellung seiner Weltanschauung gehört — ist er ganz anderer Ansicht als der zynische Jean de Meun: da geht er mit dessen Vorgänger, mit Guillaume de Lorris, dem Verfasser des ersten Teils des Rosenromans. Eloi ist vielleicht glücklich verheiratet gewesen und hat so lernen können, dass die groben mittelalterlichen Ausfälle gegen die Frauen nicht das Richtige trafen. Dem einfachen Volke empfiehlt er treue eheliche Liebe³⁾; er weiss die Tugenden der Hausfrau wohl zu schätzen. Dem gebildeten Publikum aber, der höhern Gesellschaft,

Mon frere aisé, clerc et scavant,
Nommé scandalum proximi. (f° Eiii, v°, 2. Col.)
Ma mignonne aussi tant humaine,
Qui est ma cousine germaine,
Fraction de festes nommee. (f° Eiiii, r°, 2. Col.),

und an andern Orten.

- 1) Wiewohl Gott alles vorherweiss,

Toutesfois donne il franc vouloir

A tous de bien ou mal vouloir. (f° Cvi, r°, 1. Col.)

Indessen darf man nicht glauben, dass Gottes Vorherwissen von dem Entschlusse der Menschen abhängt: cf. Anm. 2 der vorhergehenden Seite.

Vgl. hierzu „Roman de la Rose“, ed. Fr. Michel, v. 18401 ff.

- 2) Satan sagt zu Luzifer, wer sich vom Bösen abwenden wolle

Et en sy bon sens se tourner,

Qu'il sera maistre des planettes,

.

.

Telz moz doit on bien escouter,

Et en memoire les bouter. (f° Di, r°, 2. Col.)

Vgl. hierzu „Roman de la Rose“, v. 18436 ff., ferner speziell v. 18506—15.

- 3) f° Oii, v°, 2. Col.

hütet er sich wohl, die Lehren Jean de Meuns zu verkünden. Ein anderer Dichter mit feinerer Anschauung, der elegante Alain Chartier, ist für ihn massgebend auf dem Gebiete des „bien aimer“. Von seinen Werken führt er uns dasjenige an, das über Liebesangelegenheiten die strengsten Worte enthält, die Alains Feder entsprungen sind, „La Belle dame sans mercy“. Eloi billigt es sehr, dass junge Frauen und Mädchen in Gesellschaft gehen; es freut ihn, wenn sie bei solchen Festen auch singen und sich durch ihre ausgesuchte Toilette auszeichnen. Warum ihnen einen Vorwurf daraus machen wollen, wenn sie alle feinen Manieren kennen und pflegen, wenn sie den Huldigungen der Männer freundlich begegnen, ohne dabei irgend welchen bösen Hintergedanken zu hegen. Wer anders spräche, verdiente gestriegelt zu werden¹⁾. Ein gebildetes Mädchen ist klug genug, um auf seiner Hut zu sein, und auf allzu dreiste Worte den Bescheid zu geben, den sie verdienen, zumal es ja vielleicht des berühmten Alain Chartier so nützliches Buch, „la belle dame sans mercy“, gelesen hat, worin die Frauen manch weise Lehre finden können²⁾. —

Dass wir in einer Dichtung, die den Menschen von seiner Geburt bis zum Grabe begleiten will, auch ernste Worte über den Tod und die Vergänglichkeit aller irdischen Dinge finden, ist natürlich. Wenn Eloi darüber nachzudenken beginnt, kommt ihm unwillkürlich ein Name in den Sinn: der Villons. Auch er ruft vor dem Rätsel des Todes:

Mais ou sont les nesges d'antan?³⁾

1) f° Jilii, r°, 2. Col.

2)
 Elle a peut estre sur ce pas
 Le beau libelle bien apris
 D'ung cueur de grant valleur et pris,
 Appellé maistre Alain Chartier. —
 Qui fut fort saige en tel mestier,
 Et donna en son dit libelle
 Aux dames doctrine moult belle.
 Tant fut prudent et discret homme,
 Et beaucoup a priser en somme
 Entre mille, ce seay je bien,
 Pourquoi toute femme de bien
 Et fille aussi, j'enten cela,
 Par tout le monde, ca et la,
 Qui son honneur voudra garder
 Et a son cas bien regarder,
 Pour se conduyre saigement,
 Lyse et retienne seurement
La belle dame sans mercy. (f° Jiiii, r°, 2. Col. — v°, 1. Col.)

3) f° Hiiii, v°, 2. Col.

Doch er begnügt sich nicht damit, den Refrain der „Ballade des dames du temps jadis“ in seine Mahnungen einzuflechten. Er hat auch selbst eine Klage über die Vergänglichkeit des menschlichen Daseins gedichtet, hübsche Verse, wie die christliche Furcht vor dem Tode sie den mittelalterlichen Dichtern einzugeben pflegte¹⁾. —

Eloi hat wohl noch andere Dichtungen als bloss die „Diablerie“ verfasst. Denn er scheint als Versemacher eine gewisse Erfahrung zu bekunden²⁾; er nennt sich selbst „clerc des rhétoriciens“, womit er sich etwa als „Dichterschüler, Dichtergesellen“ bezeichnet haben will³⁾. Aber von solch poetischer Tätigkeit ist kaum etwas auf uns gekommen. Die „motets“ zu Ehren der Jeanne Darc haben nichts besonders Beachtenswertes an sich⁴⁾. Und sonst finden sich nur zwei Gedichte, die er in mehr oder weniger passender Weise seiner Teufelsgeschichte eingefügt hat. Es scheint mir etwas zweifelhaft, dass das eine, ein in Strophenform gebrachtes Kapitel von Elois Betrachtungen über das lockere Studentenleben, früher als die übrige „Diablerie“ entstanden sein könnte. Mit Ausnahme des Refrains und des gleichen Strophenanfangs unterscheidet es nichts von seiner Umgebung, in die es recht

1) Anhang n° IV, p. 84.

Eloi kennt seinen Villon wohl. So macht er ihm an einer andern Stelle den Vorwurf, er hätte in seinem „Testament“ besser getan, seine Brillen den Richtern als den „Quinze-Vingts“ zu vermachen:

Maistre Francoys Villon, jadis
Clerc expert en faitz et en ditz,
Comme fort nouveau qu'il estoit
Et a farcer se delectoit,
Fist a Paris son *Testament*,
Ouquel de ses biens largement
La et la a plusieurs donna.
Et de son bon gre ordonna,
Pour mieulx bailler de ses sornettes,
Qu'on donnast toutes ses lunettes
Après sa mort aux Quinze Vingtz,
Pourtant qu'ilz furent ses voisins,
En se farcant d'eulx, enten bien.
Que leur valloit ce don la? Rien,
Veu qu'ilz ne voyent nullement.
Mais il faillit bien grandement:
Noz juges, tu le peulx scavoir,
En debvoient leur part avoir,
Car ilz sont aveugles comme eulx. (f° Kv, v°, 1.—2. Col.)

2) Cf. p. 59.

3) Cf. p. 3, Anm. 1.

4) Anhang n° II, p. 81 ff.

gut hineinpasst¹⁾. Das andere, ein kleineres Gedicht von acht Strophen über die weltliche Clerisei und die sieben Todestunden, erscheint schwerfällig und eher gedankenarm²⁾.

Der eben zitierte Vers aus der „Diablerie“³⁾, in welchem Eloi sich „clerc des rhétoriciens“ nennt, könnte die Vermutung nahelegen, dass er seiner dichterischen Art nach zu der Schule der „Rhétoriciens“ gehört. Dies ist indessen nicht der Fall. Die Hauptcharaktere der rhetorischen Dichtkunst finden sich bei ihm nicht⁴⁾. Die bombastische Künstlichkeit der „Rhétorique“ fehlt ihm. Er dichtet nicht strophisch, wie es die „Rhétoriciens“ tun, sondern platt gereimt (aa bb cc): und darin folgt er einfach der altfranzösischen Tradition. —

Was Elois Theaterkenntnis anbetrifft, so gibt uns die „Diablerie“ sehr wenig Auskunft darüber. Nur zwei- oder dreimal erwähnt unser Dichter den einen oder andern dramatischen Stoff; so die Geschichte des Judas Maccabeus⁵⁾, des Theophilus⁶⁾. Hat er vielleicht Vorstellungen in Saint-Pol unweit Béthune beigezogen, deren Farceurs er erwähnt⁷⁾?

Vielleicht dürfte Eloi seine beiden Teufel dem damaligen Theater entlehnt haben, obwohl ja derartige Gestalten auch in Heiligenlegenden, in Predigten, in älteren Teufelsgeschichten sich vorfinden. Wie in den „Mystères“ und den „Miracles“ die Zuschauer, so sollen hier die Leser durch die Teufel von Zeit zu Zeit durch eine gewürzte, bisweilen zur Zote werdende Bemerkung, durch einen Regen von Flüchen und Verwünschungen aufgerüttelt werden, soll die erschlaffende Aufmerksamkeit geweckt, der keimenden Langeweile Einhalt geboten werden. Auch erinnert Elois Vorstellung von der Hölle an die Beschreibungen und Bilder, wie sie uns das mittelalterliche Drama aufweist⁸⁾. — Da nun

1) Anhang n° V, p. 85.

2) Anhang n° VI, p. 86.

3) Cf. p. 3, Anm. 1.

4) Zur Metrik cf. p. 59 ff.

5) Ce bon Judas Machabeus,

Duquel les beaulx faitz j'ay bien veus. (f° Rvi, r°, 1. Col.)

6) Cf. Anhang n° VII, p. 87.

7) Cf. p. 6, Anm. 1.

8) In der Hölle befinden sich grosse Gabeln, an denen man die Leute aufhängt. (f° Di, r°, 1. Col.) Der Höllenschlund der sehr tiefen Hölle (f° Gii, r°, 2. Col.) ist mit Öl und Schwefel angefüllt. (f° Eiii, r°, 2. Col.) Der Höllensboden ist mit einem Teppich belegt, der von Schlangen, Kröten, Skorpionen etc. wimmelt. (f° Li, v°, 1. Col.) Die Sünder werden zu Reisigbündeln zusammengetan und im Höllensfeuer verbrannt. (f° Fiii, r°, 1. Col.) Oder sie baden im brennenden Schwefel. (f° Giii, r°, 1. Col.)

Satan hat einen langen und hässlichen Schwanz. (f° Hv, r°, r° 2. Col.) Luzifer ist schwarz und abstossend. (f° Fv, v°, 1. Col.) Er hat grosse Ohren (f° Eiii, Ott, Habilitationsschrift.

Eloi seine Kenntnisse sonst keineswegs verbirgt, dieselben im Gegenteil gerne zur Schau trägt, und die „Diablerie“ uns weiter nichts von seinem Verhältnis zum Theater lehrt, dürfen wir wohl annehmen, dass er für die Bühne kein besonderes literarisches Interesse hat. —

Von den Figuren der epischen Volksbücher findet nur Roland Erwähnung, indem Eloi einmal von einem Kriegsführer sagt, er sei

Aussi hardis comme ung Rolant¹⁾. —

Dafür scheint Eloi der Geschichte lebhaftes Interesse entgegenzubringen. Er weiss uns von der Ehrfurcht zu erzählen, die König Ludwig IX. seiner Mutter bezeugte²⁾. In Chroniken und wahren Geschichten, versichert er uns, könne man unternehmungslustiger Fürsten und kühner Barone Taten nachlesen³⁾. Und wenn Satan von den mancherlei Versuchungen spricht, denen die Grossen der Welt ausgesetzt sind, so muss er zu seinem Leidwesen bemerken, dass es, nach den „histoires anciennes“ zu urteilen, viele gegeben hat, die siegreich denselben zu widerstehen wussten⁴⁾. —

r^o, 1. Col.) und rote Augen. (f^o Xii, r^o, 1. Col.) Er ist an die Hölle gekettet und kann sie deshalb nicht verlassen. (f^o Jvi, v^o, 2. Col.) Die Teufel verspeisen gebratene Wucherer. (f^o Gv, r^o, 1. Col.) — Zur Frage vom Einfluss der „Mystères“ auf die bildende Kunst siehe Mâle, „Le Renouveau de l'Art par les Mystères“, in „Gazette des Beaux-Arts“, 1^{er} février — 1^{er} Mai 1904. Paris 1904; ferner Cohen, „Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge“, Paris 1906, p. 104 ff.

Wie aus diesen Angaben hervorgeht, ist die Schilderung der Hölle keine einheitliche und konsequente. Nach dem grossen Holzschnitt am Anfang des Buches ist sie doch als Schlund oder trichterförmiger Abgrund gedacht; unten ist derselbe ganz mit brennendem Pech angefüllt. Dazu passt der eben erwähnte grosse Teppich mit den vielen Tieren allerdings nicht.

1) f^o Rliii, v^o, 2. Col.

2) f^o Oiii, r^o, 2. Col.

3)
 J'en ay veu trop, qu'on te puist pendre,
 Tant de princes hardis et preux,
 Tant de barons aventureux,

 Regarde ces belles croniques,
 Et tant d'hystoires autentiques. (f^o Rv, v^o, 2. Col.)

4)
 Ly les histoires anciennes.
 Tu verras merveilles, combien
 Qu'il y eut des princes de bien
 Sans nombre de ca et de la,
 Je te prometz en ce temps la,
 Qui jamais ne voulurent faire,
 Comme princes de noble affaire,

In seiner Eigenschaft als Priester wendet sich Eloi gegen die unsittlichen Bücher, die das Herz der Menschen dem Werke der Rettung entreissen, gegen die losen Erzählungen, die ganze Scharen sich zusammenfinden lassen, während in der Kirche der Pfarrer vor leeren Bänken spricht. Und dabei erwähnt Satan mit Wohlgefallen neben andern namentlich ein Buch, das des Teufels Arbeit ausgezeichnet unterstützt, die „*évangiles des quenouilles*“¹⁾. —

Nicht nur die im Freundeskreis von heiteren Gesellen gelesenen Bücher erregen unseres Dichters Zorn. Ein Gang durch die Strassen führt ihn manchmal an einer lauschenden Menge vorbei. Was hat diese Leute so angelockt? Warum ist der Krämer aus seiner Bude getreten, warum hat der Fahrknecht Pferd und Wagen stehen lassen? Um das Wort eines Priesters anzuhören? Oder vielleicht um die von schallender Heroldsstimme verlesene Weisung des Landesherrn zu vernehmen? Nein. Um den törichten Reden eines Strassensängers, um den schlechten Witzen und den Verdrehungen eines Gauklers all ihre Aufmerksamkeit zu schenken²⁾.

- 1) Chose qui leur tournast a blasme
Et grevast leur bon nom et fame,
Mais tousjours, de ce suy je seur,
Se monstrent nobles en cuer,
En faitz et ditz, je te prometz. (f° Jii, v°, 1. Col.)
N'ont ilz pas le gentil libelle
Que je repute une œuvre belle:
Les *evangilles des quenouilles*,
Combien qu'ilz ne vault deux grenouilles
A gens de bon entendement,
Mais c'est tout leur(s) esbatement.
Et aussi d'autres grans largesses,
Ou n'a doctrine ne sagesse
Ne nulle bonne instruction,
J'enten pour leur salvacion;
Mais sont tous plains de reveries,
De risees, de moqueries,
De parolles luxurieuses,
Qu'ilz treuvent tant delicieuses,
De fables, d'ung grant tas de songes,
De follies et de mensonges,
Et de grans erreurs bien souvent,
Qu'ilz vont lisant en leur couvent. (f° Dii, v°, 1. Col.)

Die erste Ausgabe dieses sehr verbreiteten Buches gehört dem Jahre 1475 an. (Bruges, Colard Mansion.) — Cf. Brunet, II, col. 1125—6.

- 2) Plus prisent ung chanteur en place,
Quant ilz ont, ou ung bateleur,
Que cent docteurs de grant valeur. (f° Diii, r°, 1. Col.)

Wenn man bedenkt, wie gerne das Mittelalter das ganze menschliche Leben in der Literatur zur Darstellung brachte, wird man bei Eloi's Werk sich fragen, ob nicht die damals noch gelesenen „Pèlerinages“ eines Digulleville, der „Matheolus“, seine Vorbilder waren.

Dies ist nicht der Fall. Reminiszenzen an den erstern, die sich bei Kenntnis desselben unwillkürlich eingeschlichen haben dürften, finden sich nicht vor; und letztern mit Namen zu nennen und zu widerlegen hätte er gewiss nicht unterlassen, wenn er ihn gekannt hätte. — Das XV. Jahrhundert, dem Eloi angehört, hat diese literarische Richtung aus den frühern Zeiten übernommen und weitergepflegt. So verfasste Jean Dupin ein „Livre de bonne vie qui est appelé Mandevie“¹⁾, worin er alle Stände mustert; es ist in eine Vision eingekleidet und von Michel Lenoir gedruckt worden. — Legrand ist der Verfasser des 1478 publizierten „Livre de bonnes mœurs“, in dessen zweitem Buche der Teufel und sein Gefolge eine grosse Rolle spielen²⁾; es ist von Allegorien erfüllt und steht unter dem direkten Einfluss des Rosenromans. — Selbstverständlich finden sich da und dort Stellen, welche bei ähnlicher Gelegenheit auch in ähnlicher Form bei unserm Dichter wiederkehren; so erwähnt Legrand bei der Frage der Erziehung der Kinder die Geschichte des Lucretius, die er Boetius entnimmt³⁾; wir treffen sie auch bei Eloi⁴⁾. Dies und Ähnliches waren eben Beispiele, die im Mittelalter und später noch zum Gemeingut des Wissens gehörten. Daraus aber zu schliessen, dass der Verfasser des „Livre de la Diablerie“ das „Livre de bonnes mœurs“ gekannt habe, wäre falsch. Alle drei Werke verfolgen ziemlich die gleichen Ziele, aber jedes in einer ihm eigenen Art. —

Wenn wir die in diesem Kapitel bisher gewonnenen Resultate in wenigen Worten zusammenfassen wollen, können wir Folgendes sagen: Die antike Literatur war Eloi in dem Umfang und in der Art bekannt, wie sie es damals jedem „clerc“ war; einen besondern literarischen Einfluss hat sie auf ihn nicht ausgeübt.

Von der französischen Literatur ist formell und ideengeschichtlich für Eloi nachweislich einzig der Rosenroman wirklich fruchtbar geworden. Eloi entnimmt demselben manchen Gedanken, er huldigt dem von ihm aufgetragenen Geschmack der allegorischen Personifikationen, er borgt von ihm die äussere Form seiner Dichtung. Im übrigen aber scheint Eloi seine eigenen Wege zu wandeln. —

1) Bibliothèque Nationale, Rés. Y² 761. Cf. Brunet, Gustave, „La France littéraire au XV^e siècle“, Paris 1865, p. 70.

2) Chablis, Lerouge 1478. Bibl. Nat., Rés. D 1922. Cf. Brunet, l. c., p. 109 ff.

3) „Comment pere et mere doivent penser de leurs enfans. (f^o 42—3.)

4) f^o Qii, r^o, 2. Col.

Wir haben bis jetzt festzustellen gesucht, was von der französischen Literatur unser Dichter gekannt hat, und welche literarischen Einflüsse sich bei ihm geltend gemacht haben. Welche sonstige wissenschaftliche Bildung hat Eloi genossen?

Wie jeder mittelalterliche Autor zeigt uns Eloi in erster Linie eine grosse Belesenheit in der Bibel. Jeden Augenblick steht ihm ein Zitat zur Verfügung, um dem Wert seiner Worte die Unterstützung göttlicher Verkündigung zu bringen. Für alle Fälle der Moraltheologie weiss er uns geschickt einen Vers aus den Büchern Moses, der Könige oder aus der Apostelgeschichte anzuführen, welche dem Leser zeigen sollen, dass seine Mahnungen nicht ihm, dem armen sündigen Priester, angehören, sondern dass er nur der Herold höhern Willens ist.

Ist Eloi zufällig nicht gerade eine Stelle aus der Bibel erinnerlich, so wendet er sich an die Kirchengeschichte: Ambrosius, Augustinus, Baldus, Beda Venerabilis, Bernhard, Johannes Chrysostomus, Cyprianus, Gregor der Heilige, Hieronymus, Innocens, Isidorus, Thomas von Aquino, alle diese Kirchenväter und Heiligen bieten ihrem Diener eine hilfreiche Hand.

Von spätern französischen Theologen führt Eloi Gersons „Regula de cogitationibus malis“ an¹⁾. —

Eng mit ihr verbunden und ergänzend tritt zur Theologie die Philosophie. Da finden wir wieder Thomas von Aquino; wir finden den Liebling des Mittelalters, den unglücklichen Boetius, sei es, dass es sich um die Erziehung der Kinder handle²⁾, sei es, dass von der Bitterkeit des Unglückes nach genossenem Glück die Rede sei³⁾. Spricht Eloi von dem Leben und den Aussprüchen der antiken Philosophen, so erwähnt er öfters Diogenes Laertius⁴⁾. —

Wie wir bereits gesehen haben, dass Eloi der französischen Geschichte Interesse entgegenbringt, so dürfte er sich auch in den grossen historischen lateinischen Sammelwerken umgesehen haben, die dem Leser sozusagen über jedes dem menschlichen Wissen bekannte Gebiet Auskunft und Belehrung gaben. Er erwähnt des Kölner Karthäusermönches Rolevinck „Fasciculus temporum“⁵⁾, aus dessen Lektüre ihm besonders die Erzählung von Kaiser Trajan und der Witwe erinnerlich ist. — Spricht Eloi von der Fähigkeit des Menschen, sich selbst seinen

1) f° Cvi, v°, 1. Col.

2) „Suit l'histoire de Lucrecius et de son fils Sanguineus“. ([Boetius, de disciplina.] f° Qi, v° 2. Col. — f° Qii, r°, 2. Col.)

3) f° Fii, v°, 2. Col. — fol. Fiii, r°, 1. Col.

4) Chilon, unus de septem sapientibus Grece, noluit... ([Laercius de philosophorum.] f° Mii, r°, 1. Col.)

5) f° Kiii, v°, 1. Col. — Cf. Potthast s. v. Rolevinck,

Weg zu bestimmen, ohne, wie es damals noch manche Leute glaubten, darin unter dem Einflusse der Sterne zu stehen, so erinnert er sich, etwas Ähnliches bei Ptolemäus gelesen zu haben¹⁾. — Was ihn bei dem römischen Geographen Solinus fesselt, ist der von ihm dem Fürsten gegebene Rat, sein Volk zu schonen²⁾. —

Juristische Kenntnisse verrät die Anführung der nach Papst Clemens V. benannten Rechtssammlungen³⁾, ferner der Kommentare des italienischen kanonischen Rechtsgelehrten Johannes Andreas⁴⁾. Des fernern erwähnt er mehrmals die Dekretalien⁵⁾.

Aber auch das Zivilrecht ist ihm nicht unbekannt. Wenn es auch weniger häufig bei ihm erscheint, lässt er es doch nicht unberücksichtigt⁶⁾. Vor allem aber weist er sich aus über eine scharfe Kenntnis im praktischen zivilen Rechtsleben⁷⁾. —

Doch von seinem Wissen und Können am liebsten war unserm Dichter die Musik. Sie erscheint ihm als allein der Seeligen würdig⁸⁾.

1) f° Di, v°, 1. Col.

2) f° Rvi, v°, 2. Col.

Solinus: „De Cesare“.

Cesar clementia potius quam armis vicit.

(Im Text paraphrasirtes Randzitat.)

3) Tu verras in Clementinis

Tout au long, de sepulturis,

Les mos, capitulo dudum. (f° Piiii, r°, 1. Col.)

Es handelt sich hier um die Streitfrage, ob Franziskaner und Dominikaner, ebenso wie die Priester, die Beichte abnehmen dürften.

4) Et Jehan André, vaillant docteur,

Discret et prudent glosateur. (f° Diii, v°, 2. Col.)

5) Comment chascun est obligé une fois l'an aller a son curé a confesse ou a son commis. (Überschrift des Kapitels CXXXIII.)

Omnis utriusque sexus,

Qui veult estre saulvé lassus,

Doit bien goustier ces beaux notables,

Car ilz sont bons et prouffitables,

Et recitez ou saint decret. (f° Piiii, r°, 2. Col.)

In decre. 56. (Randbemerkung f° Siii, r°, 1. Col.)

6) Or sus donc; voyla ma rebriche:

C'est de aleatoribus,

Si tu n'es(t) fol et quoquibus,

Retien le bien, faulx ypocrite.

En digeste vieille est escripte. (f° Mii, r°, 1. Col.)

Il est escript en l'institute. (ib., ferner Rvi, r°, 1. Col.)

7) Cf. p. 40 ff.

8) Car de vray la belle musique

Est science plus angelique

Que humaine (f° Tv, r°, 1. Col.)

Sein Herz war jeweilen voller Freude, wenn in den weiten Hallen der Kirche zum erstenmal die erhebende Musik einer neuen Messe, eines erst komponierten Hymnus erklang¹⁾. So kann er denn auch die dieser Kunst sich widmenden Priester nicht genug loben, und mit Namen führt er uns deren eine stattliche Schar an²⁾.

Je t'asseure, sans point truffer,
Qu'ilz [die Glückseligen] chantent devant Dieu sans cesse,
A plaisance, joye et lyesse,
Tous ensemble ung beau chant nouveau.

.
Tout leur desir, ainsi m'aid Dieux,
Soulas, deduyt, joye et plaisance,
Lyesse aussi, n'en fay doubtance,
Feste et esbat, c'est chanterie
La devant Dieu en voix serie.
On ne scaroit, bien dire l'ose,
Acomparer a plus grant chose
Leur beau passe temps qu'a musique,
Tant est joyeuse et angelicque,
Tesmoing tous bons entendemens,
Et les musicaulx instrumens
Qu'ont les saintz anges, par droictures,
Par tout en ces belles peintures. (f^o Tv, r^o, 2. Col.)

1)

La sont les grans musiciens,
Qui composent tousjours liens,
Comme j'apercoy en maint lieu,
A la grant louenge de Dieu,
Quelque chanterie nouvelle,
Doulce, plaisant, devoste et belle,
Hympnes, proses, messe, motez,

.
.
.
A trois, a quatre, a cinq, a six,
Bien remplis, doucement assis,
Et tant plaisans, sans point doubter,
Que qui les chante ou oit chanter,
En a le cueur tout resjouy. (f^o Tv, r^o, 2. Col. — v^o, 1. Col.)

2)

Comme Dom Staple, et Du Say,
Qui tant doucement en leur temps,
Par bel et devost passe temps,
Ont composay, ce scay je bien,
Et plusieurs aultres gens de bien,
Robinet de la Magdalaine,
Binchoix, Fede, Jorge, et Hayne,
Le Rouge, Alixandre, Okregghem,
Buvoiz, Basiron, Barbingham,

Fay

Chen

Weil er aber der Musik so ergeben ist, wird es ihm auch zur Qual, wenn er sie von einem Stümper misshandeln hört. Und mit Ingrim schildert er uns in einem wohlgelungenen Bildchen, wie einer seiner frühern Vorgesetzten alle andern wegen ihres Gesanges tadelte und es besser zu wissen vermeinte: in Wirklichkeit aber heulte er so, dass alles aus der Kirche lief¹⁾. —

Danach ist Elois Bildung im grossen und ganzen die bei den Leuten seines Standes damals übliche. Vielleicht, dass er auf praktischem Gebiet etwas mehr wusste als mancher andere „clerc“, der ruhig die priesterliche Laufbahn ohne Unterbrechung hatte verfolgen können; gewiss aber besass er eine ungewöhnliche musikalische Bildung.

IV.

Charakter seiner Satire.

Haben wir bereits gesehen, dass unser Dichter den antiken Schriftstellern mit ganz mittelalterlichem Urteil entgegentritt²⁾, so erübrigt uns jetzt zu untersuchen, welches seine Lebensanschauung ist. In welcher Weise bringt er seine Lehren zum Ausdruck, greift er dem Übel gegenüber zu den extremen Mitteln, oder hält er sich an einen gemässigten Mittelweg?

Den Verirrungen der Menschen will er entgegentreten. Nur zu leicht konnte ein von solchen Absichten beseelter Dichter in völliger Askese, in entschlossener Verneinung aller dem Sünder so lieben, so reizvollen weltlichen Dinge die einzige Möglichkeit sehen, die gefährdete Seele den Banden der irdischen Interessen und Freuden zu entreissen.

Louyset, Mureau, Prioris,

Jossequin, Brunel, Tintoris,

Et beaucoup d'autres, je t'asseure,

Dont n'ay pas memoire a ceste heure. (f^o Tv, v^o, 1. Col.)

Die Eigennamen sind in folgender Weise zu lesen (nach Fétis, „Biographie universelle des Musiciens et Bibliographie Générale de la Musique“, 8 Bände, Paris 1860—80, und nach Brenet, l. c.): Dunstaple (F. III, 80); Du Fay (B. p. 171 Anm. 1); Robinet Caulier? (B. ib.); Binchois (B. ib.); Jean Sohier alias Fede (B. ib.); Georget de Brelles (B. ib.); Hayne van Ghyzeghem (F. IV, 273; B. ib.); P. Rubeus (B. ib.); Alexandre Agricola (F. I, 66; B. ib.); Okeghem s. Ockeghem (F. VI, 357 ff; B. ib.); Busnois (F. I, 126; B. ib.); Bassiron (F. I, 267; B. ib.); Barbingant (F. I, 243); Loyset Compère (F. II, 343 ff; V, 359; B. ib.); Mureau (B. ib.); Prioris (F. VII, 125; B. ib.); Josquin Deprés (F. IV, 449; B. ib.); Brumel (F. II, 95; B. ib.); Tintoris (F. VIII, 226 ff; B. ib.).

1) f^o Tvi, v^o, 2. Col. — f^o Ui, r^o 1. Col.

2) Cf. p. 12.

Eloi besitzt Lebenserfahrung, die ihm verbietet, ein solches Vorgehen auszuwählen, das einem weltunkundigen Einsiedler, einem grübelnden Mönche geeignet erscheinen mochte. Er hat selber als Laie gelebt, hat draussen im Leben gestanden, Freude und Bitterkeit der Ehe, der Vaterschaft gekostet: er weiss, was zu tun gestattet ist, ohne dass das Seelenheil Gefahr läuft.

So entschuldigt er einigermassen — durch den Mund des Teufels — die Verirrungen der lebenslustigen Studenten,

Car ilz sont en fleur de jeunesse,
Qui ne demande que lyesse.¹⁾

Und gleich wie er der Jugend gegenüber Duldung bekundet, so ist Eloi auch sonst in hohem Grade und in einsichtiger Weise tolerant. Wie oft ist im Mittelalter und später noch gegen den Luxus der Kleidung von der Kirche gedonnert worden! Welche strengen Worte fallen da gegen Tanz und Gesang, dem gesellschaftlichen Verkehr und den feinen Sitten werden wieviele Vorwürfe gemacht!

In der „Diablerie“ finden wir keine derartigen Äusserungen.

Es kleide sich nur jedermann elegant, zu welchem Stand er auch gehöre, sei er Laie oder anerkenne ihn die Kirche als ihr Mitglied. Ja sogar reich und prunkvoll darf er einherkommen, wenn er nur nicht damit über seine Verhältnisse lebt²⁾.

In Toiletteangelegenheiten hat ja zu allen Zeiten die Frau die Hauptrolle gespielt. So wendet unser Dichter sich denn auch speziell an sie mit der Mahnung, ihrer Herkunft entsprechend und ihrem Gatten zu lieb auf ihr Äusseres Sorgfalt zu verwenden³⁾. Gott wird es gewiss nicht missfallen, vorausgesetzt, dass ihrem Herzen Stolz und Eitelkeit fernbleibe. — Und ist dann eine schöne Gesellschaft zusammengekommen, mögen sie ruhig beim Spiele sich ergötzen: es ist keine Sünde daran, solange die Gewinnsucht sich ihrer Sinne nicht bemächtigt⁴⁾. Und sind sie diese Belustigung müde, so erfreue man sich an Gesang, dem heiteren Tanz folgen möge⁵⁾.

Reichtum gilt im Mittelalter für sündhaft: nicht etwa, weil es daneben Arme gibt, die darben, wohl aber, weil das Geld das menschliche Sinnen und Trachten an die Erde kettet, weil im letzten Augenblick, statt freudig sich dem ewigen Leben zuzuwenden, das ja einzig von Wert ist, der Blick des Sterbenden kummervoll alle Schätze noch einmal überschaut, von denen er sich trennen muss.

1) f^o Miii, r^o, 2. Col.

2) f^o Gv, v^o, 1. Col.

3) f^o Hvi, v^o, 1. Col.

4) f^o Evi, v^o, 2. Col.

5) f^o Jv, r^o, 2. Col. — v^o, 2. Col.

Während aber die Kirche Armut predigt und sich gerade dadurch bereichert, bleibt Eloi seinem Grundsatz treu, das zu sagen, was er für wahr erkannt hat. Er hat es vielleicht an sich selber zur Genüge erfahren müssen, wie schwer eine von pekuniären Sorgen gequälte Existenz ist: darum verkündet er, Besitzlosigkeit sei ein Unglück¹⁾, ein Gut dagegen Gold und Silber, solange man deren Herr bleibe und sich nicht von ihnen knechten lasse. — Und eines von den besten Mitteln, um sich diese Stützen für die Tage der Not zu sichern, sei der rege Handel, der es nicht scheut, auf grossen Schiffen weithin über das Meer seine Tätigkeit auszudehnen²⁾.

Eloi redet also, obwohl mittelalterlicher Mensch und Priester, einer humanen Lebensauffassung das Wort und will praktische Menschen, die innerhalb der von Gesetz und Moral gezogenen Grenzen ein glückliches fruchtbringendes Dasein führen. —

Es ist im Mittelalter häufig der Fall, dass ein Autor sich zwar als Sittenrichter gibt und den Anspruch erhebt, ein Erbauungsbuch zu schreiben, dass er sich aber im Grunde von der Absicht leiten lässt, „gute Geschichten“ zu erzählen.

Eloi insistiert auf der rein didaktischen Tendenz seines Werkes. In seinem Bittgesuch an den König muss, nach dem „privilege“ zu urteilen, gestanden haben, dass jeder Stand daraus manch weisen Rat zu seiner Lebensführung entnehmen könnte³⁾. Und wenn unser Dichter die Feder ergreift, als er von der Belauschung der Teufel zurückgekehrt ist, so tut er dies in der Hoffnung, mancher Sünder, der seine Verse lese, werde hernach leichter sich das ewige Leben erringen⁴⁾. Sehen zu müssen, wieviel Gutes unterlassen, wieviel Böses getan wird, möchte manches Herz aufrütteln, viele Lässigen einem bessern Leben zuführen⁵⁾. Luzifer bemerkt einmal, wenn man Satan so reden höre, könnte man wahrhaftig meinen, er wolle die Welt retten⁶⁾.

Sieht man sich aber die „Diablerie“ näher an, so macht sie oft einen nichts weniger als erbaulichen Eindruck. Da ertönen aus dem

1) f° Fvi, r°, 2. Col.

2) f° Nii, r°, 2. Col.

3) Anhang I, p. 79.

4) Die Guten werden an diesem Buche Freude haben,

Et les pecheurs aussi envye,

Si Dieu plaist, d'en changer leur vie,

Et venir a amendement.

Car, a parler reallement,

C'est la fin pourquoy je l'ay fait. (f° Xv, v°, 2. Col.)

5) f° Bii, v°, 1. Col.

6)

Tu les veulx, ce semble, aviser

De leur salut, bon gre Saint George. (f° Fiii, r°, 2. Col.)

Munde der Teufel Reden und Gegenreden, die, würde man meinen, in einer Abhandlung aus der Moraltheologie keinen Platz haben sollten¹⁾.

Indessen sprechen die Teufel in den Mysterien nicht anders.

Der Dichter weiss uns „Exempla“ zu erzählen, die teils unfeine Geschichten sind²⁾, teils durch ihre Lebhaftigkeit und ihre anschauliche Zeichnung vortrefflich amüsieren³⁾. Und er begründet diese Beigaben in der üblichen Weise:

Et ne se fault esmerveiller,
Si j'ay voulu, pour resveiller
Les entendemens des lisans,
User souvent de mos plaisans
Et de termes assez joyeux,
Affin d'estre mains ennuyeux.
Car les rimes entrelardees
De mos joyeux sont regardees
Communement plus volentiers,
Voire et notees mieulx le tiers,
Quant, pour l'oreille resjouir,
Sont bien plaisantes a ouyr. (f^o Xv, v^o, 2. Col.)

Wie Luzifer, über die Geschichte des vom Apotheker betrogenen Liebhabers scheinbar empört, zu Satan sagt:

Et fy, de par le dyable fy,
Sathan, je dy fy de l'enseigne (f^o Nvi, v^o, 1. Col.),

-
- 1) S. zu L.) Qu'on te puist les fesses brusler,
Cuysses, jambes et brodequins. (f^o Dv, v^o, 1. Col.)
(S. zu L.) Autant m'en chault (il), fol inutil,
Comme d'une bouze de chien
En ta gorge, m'enten tu bien? (f^o Eiii, v^o, 2. Col.)
(L. zu S.) Je t'ayme merueilleusement,
Mon follet, ma douce couillette.
Tu as l'alaine tant douillette,
Souefve et odoriferante,
Que je la treuve plus puante,
Sans comparaison, que fantomme. (f^o Evi, r^o, 1. Col.)

Satan spricht von den Lügnern, deren Zunge gar leicht sei:

Non obstant que je t'en vueil dire
Ung bon mot, pour te faire rire.
S'il leur sailloit je scay bien quoy,
Et d'ou, tu m'entens bien, je croy,
Toutes les fois qu'ilz vont mentant,
Au grant jamais tu ne ris tant,
J'en suis certain, sans point de doubte. (f^o Nvi, r^o, 1. Col.)

Derartige Stellen finden sich zu Dutzenden, aber ganz ausschliesslich in den kurzen Reden und Gegenreden der Teufel.

2) Anhang VIII, p. 90.

3) Anhang IX und X, p. 90 und 92.

erwidert ihm dieser:

Puis que tu veulx que je t'enseigne
Des finesses qu'on fait au monde,
Il fault donc bien que je me fonde
Sur quelque matiere joyeuse. (f° Nvi, v°, 1. Col.) —

Auch von den heiligen Dingen spricht Eloi mit der Derbheit, die die Zeit erlaubte¹⁾.

Die Antwort auf die Frage, ob Elois Satire nur Vorwand ist, um gesalzene Geschichten zu erzählen, hängt schliesslich im wesentlichen davon ab, wie gross der Anteil der Unflätereien und derben Spässe in seiner Dichtung ist, und wie sie sich verteilen.

Eloi scheint im Gebrauch dieser „Hilfsmittel“ ziemlich systematisch vorgegangen zu sein. In der Tat finden sich die einzelnen schmutzigen Schimpfworte und kurzen derartigen Ausführungen fast nur da, wo Satan und Luzifer sich beide mit beinahe stereotypen beleidigenden Ausdrücken überschütten: von längeren unfeinen Geschichten steht die bereits erwähnte vom schlechten Streich des Apothekers vereinzelt da.

Die *sachlichen* Auseinandersetzungen — *das eigentliche Sujet* — sind frei von schmutzigen Spässen.

Elois Absicht, zu bessern, zu belehren, zu erbauen, ist ernst zu nehmen.

V.

Kulturgeschichtliches.

Im Gegensatz zu anderen Dichtern, die Teufelsgeschichten schrieben, schildern Elois Verse, wiewohl die Träger der Rede der Hölle angehören und sich auch dort befinden, in erster Linie die Welt. Während Digulleville in seinem „Pèlerinage de l'âme humaine“ die Menschen

1) Es ist die Rede von Spielern, welche beim Spiele Gottes Namen zu Flüchen verwenden:

Ilz jurent Dieu, ses dens, sa teste,
Son corps, son ventre, barbe et yeux,
Et le prennent par tant de lieux,
Qu'il est haché de tous costéz,
Comme chair a petis pastéz (f° Eii, v°, 2. Col.)

An einer andern Stelle spricht Eloi von den Törichtern, die ihr Leben lang weder zu Gott noch zu der Jungfrau noch zu den Heiligen gebetet haben:

Ame aussi ne prie pour eulx,
Quant viennent a leur dernier pas,
Ne je ne m'en esbahy pas,
Mais sont en danger, sans truffer,
Que Dieu en leur mort, Lucifer,
Ne se mocque d'eulx et se rie.
Ce n'est pas icy farserie. (f° Xliiii, v°, 1. Col.)

durch grauenenerregende Darstellung der Qualen in Satans Reiche zu ernsterem Lebenswandel anspornen will, versucht es Eloi, indem er ihr sündhaftes Treiben vor ihren Augen sich entrollen lässt. Dadurch gewinnt seine Lehrdichtung ein grosses, sittengeschichtliches Interesse, indem er uns teils Neues kund tut, teils schon Bekanntes in hübschen, lebensvoll gezeichneten Bildern vereinigt.

Auf dem Gebiete der Toilette ist die Frau zu allen Zeiten Herrscherin gewesen: so stehe denn auch an der Spitze dieses Kapitels eine Schilderung der von Eloi erwähnten weiblichen Trachten und Schmuckgegenstände¹⁾.

Der erste Gang am Morgen, den die elegante reiche Frau, die „Mondaine“ von dazumal, tut, gilt gewöhnlich der Kirche. Lange dauert ihre Toilette, denn sie ist noch immer nicht sicher, tadellos gekleidet zu sein. Zwei, ja sogar drei Spiegel nimmt sie zu Hilfe. Sie dreht sich nach allen Seiten, fragt ihre Zofe:

Suy je bien devant et derriere? (f° Jii, v°, 2. Col.)

Sie ist unzufrieden, denn es scheint ihr, als sähe im einen Spiegel an diesem Morgen ihr Antlitz gar fett aus, während ein anderer ihr ein mageres, kleines Gesicht zeigt. Ist der Teint nicht befriedigend, so schminkt sie sich (f° Jii, v°, 2. Col. — Jiii, r°, 1. Col). —

Seit Elois Jugendzeit hat sich manches geändert. Damals hatte die Kopftracht der Frauen die Form von zwei Hörnern, aber dann haben sie diese Mode, die zu manchen Anzüglichkeiten Veranlassung gab, auf die mahnenden Worte des Predigermönches Rou hin aufgegeben²⁾.

1) Zu den bibliographischen Angaben dieses Kapitels bemerke ich folgendes: mit Schultz, „Deutsches Leben,“ bezeichne ich Schultz, Alwin, „Deutsches Leben im XIV. und XV. Jahrhundert“. Grosse Ausgabe. Wien, Tempsky 1892. — Mit Schultz, „Häusliches Leben,“ bezeichne ich Schultz, Alwin, „Das häusliche Leben der europäischen Kulturvölker vom Mittelalter bis zur zweiten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts“, München und Berlin 1903 [in: „Handbuch der Mittelalterlichen und Neuern Geschichte“, herausgegeben von Below und Meinecke]. — Mit Lacroix, „Mœurs“, bezeichne ich Lacroix, Paul (Bibliophile Jacob), „Mœurs, usages et costumes au moyen âge et à l'époque de la Renaissance“, 6^e éd., Paris 1878. — Mit Lacroix, „Moyen âge“, bezeichne ich Lacroix, Paul, und Seré, Ferdinand, „Le Moyen âge et la Renaissance“, 5 voll., Paris 1848—51.

2) Jadis les vy bien atournées,
J'enten si tres bien encornées,
Qu'ilz surmontoyent les licornes.

.
.
.

An Stelle der Hörner ist das „chaperon“ getreten, das zu nicht geringerem Luxus Gelegenheit bietet¹⁾. Drei- oder vierfach wird der Stoff dazu genommen²⁾.

Der Stirnschmuck ist aus schwarzem Sammet verfertigt³⁾. Andere dagegen ziehen es vor, mit Flaum gepolsterte „chaperons“ zu tragen⁴⁾. — Während man früher bei Festen Blumenkränze auf dem Kopfe trug⁵⁾,

Mais tout lesserent emparla,
Pour ung prescheur qui en parla.
Ce fut frere Rou le meilleur. (f° Ji, r°, 1. Col.)

Es dürfte wohl damit das „escoffion“ gemeint sein, eine Kopfbedeckung, deren zwei Spitzen eine gewisse Ähnlichkeit mit Hörnern haben mochten. Cf. Lacroix, „Moeurs“, p. 581—2. — Vielleicht ist aber damit auch der kunstvoll aufgesteckte Schleier gemeint, der schon Hus Gelegenheit bietet zu allerlei Ausfällen gegen die Manie der Frauen, „et ipsae cornutae esse in habitu estrinseco, quatenus similiter et ipsae de se integritate bestiae esse publice demonstrarent.“ Cf. Schultz, „Deutsches Leben“, p. 309.

1) Mais aujourd'huy mes damoiselles,
Affin de faire a moy leur paix,
Sont plus honnestes que jamais.
Ilz me portent huy sur leur testes,
En lieu des cornes deshonestes,
Chaperons qu'il fait si beau veoir. (f° Ji, r°, 1. Col.)

2) J'en treuve la mode tant belle,
Car il semble, a veoir la cornette,
Qu'elle soit faicte par sornette,
Tant est gentement affublée,
Et trois ou quatre fois doublée
Sur le chief, qui est tant mignon. (f° Ji, r°, 1. Col.)

3) Car ilz ont la belle frontiere
De velours noir de nouveau prise. (f° Ji, r°, 1. Col.)

Lacroix, „Moeurs“, p. 574, erwähnt *fronteaux*, aber als „espèces de diadèmes, formés d'un galon de soie chargé d'or et de pierreries“.

4) Les aultres en ont d'autre sorte,
Ainsi que bien je les assorto,
Qui sont fort beaulx semblablement,
Et me plaisent terriblement:
Plains de plumes, enten moy bien. (f° Ji, r°, 1.—2. Col.)

5) J'ay autresfois veu qu'ilz souloient,
Quant aux grans festes ilz alloient,
Porter chappeaulx de fleurs tant gens,
Et fort plaisans a toutes gens. (f° Jvi, v°, 1. Col.)

Demnach hat die Mode der *chapeaux de fleurs* länger bestanden als man es annehmen könnte nach Quicherat, bei Lacroix, „Moeurs“, p. 574: „Quant à l'expression de „chapeaux de fleurs“, qui revient très souvent dans les anciens auteurs, elle désignait non pas une forme de chapeau, mais simplement une couronne de bluets ou de roses, qui jusqu'au règne de Philippe de Valois (1317) se maintint comme partie indispensable du costume de bal ou de festin.“

hat nunmehr dieser ebenso schöne wie einfache Schmuck Gold und Edelsteinen Platz machen müssen:

Chascune a son beau chapeau d'or:
C'est ung songe, c'est ung tresor,
Tout chergé de belle pierrerie. (f° Jvi, v°, 1. Col.)

Und ringsherum hängen an demselben goldene oder vergoldete Wickel¹⁾. — Andere wieder legen grossen Wert darauf, einen schönen Schleier zu besitzen. Mit herrlichen Perlen, mit grünen und roten Behängen wird derselbe verziert²⁾.

Hat eine Frau schöne Haare — die blonden stehen immer noch in Gunst —³⁾, so trägt sie sie manchmal aufgelöst, dass sie bis zu den Füßen reichen. Die aber, welche das Unglück hat, für hässlich geltende schwarze Haare zu besitzen, verbirgt sie sorgfältig.

Si n'ont garde de les monstrer,
N'ainsi gentement acoustrer.
Mais ilz en ont, a l'avanture,
De quelque povre creature
Qui est morte passé cent ans. (f° Jvi, v°, 2. Col.)

Von allen Haartrachten die schönste ist aber doch diejenige, bei der man die Haare um den Kopf gewunden trägt⁴⁾. —

Aber nicht nur der Kopfschmuck ist einem steten Wandel unterworfen, auch die Kleidermoden folgen einander schnell⁵⁾.

- 1) Et pour mieulx veoir la fringuerie,
Ont aussi mes douces fillotes
Tout autour belles parpillotes
De fin or ou d'argent dorées:
C'est feu, tant sont bien decorées. (f° Jvi, v°, 1. Col.)
- 2) D'autres aussi dessus leurs testes
Ont floquars mignons et honnestes,
De riches perles tous couvers,
A beaulx pendans rouges ou vers. (f° Jvi, v°, 1. Col.)

Damit dürften die Frauen allfälligen Haarmangel verheimlicht haben, denn der folgende Vers lautet:

- 3) Dieu mercy ilz sont bien pelles.
Portent cheveulx tant beaulx, tant longz,
Qui vont pendant jusqu'au talons,
Aussi jaunes que beau fil d'or. (f° Jvi, v°, 2. Col.)

Zu dieser auch in Deutschland und Österreich verbreiteten Mode der blonden Haare siehe Schultz, „Deutsches Leben“, p. 320—1.

- 4) Les autres me les portent tors
Autour du chief tant gentement,
Qu'il n'est nul plus beau parement. (f° Jvi, v°, 2. Col.)
- 5) Dire comment ilz se comportent,
Et quelz abis aujourd'huy portent:

Hatten die Frauen früher Röcke, die vorn tief ausgeschnitten waren, so herrscht jetzt, besonders am Hofe, eine neue Art: sie runden sich oben halbmondförmig ab, über den so blossgelegten Teil der Brust aber wird ein feines, leichtes Tuch gelegt, das durchsichtig sein soll¹⁾.

Können sich also die armen „galants affamés“ vielleicht nicht mehr satt sehen wie bei der einstigen Weise, so ist dafür das Kleid hinten ziemlich tief ausgeschnitten²⁾. Es wird zugeschnürt, aber eine geschickte

Nennin, vrayement je ne scaroye.
Et quant racompté je t'aroye
Ce que j'en voy pour le jour d'huy,
Dedens deux jours, bien seur en suy,
Ce seroit a recommencer. (f^o Ji, v^o, 1. Col.)

1)

Ilz portoyent en ce temps la

Abis de tout aultre facon.

Tant estoient esqualvatrées,
La et la en plusieurs contrées,
C'est a dire tant descouvertes,
Qu'on les veoit toutes ouvertes
Jusqu'au millieu(r) de la sainture.
C'estoit pourtant belle pasture
Pour povres galans affamez.
Mais telz abis tant diffamez
Ne sont aujourd'huy pas en regne.
Ung aultre bien plus mignon regne
Et a le bruyt au temps qui court,
Par especial en la court.
On leur a présenté en place
Cest abit cy puis une espace,
Fait en maniere de croissant,
Qui va fort ma joye accroyssant.
Car il est fait trop a l'amy,
Et desconvre ainsi qu'a demy
Les gracieuses tetinettes,
Tant tendrelettes (et), sadinettes,
Soubz collerettes delyées. (f^o Ji, r^o, 2. Col.)

Cf. Schultz, „Deutsches Leben“, p. 381, der zu dieser Modeerscheinung ein Zitat aus dem Conc. Constant. 1483 bringt.

2)

Et comme ilz avoyent esté
Par avant, yver et esté,
Beaucoup fendus par [le] devant,
Tout en se point, j'en suy scavant,
Sont ilz aujourd'huy par derriere. (f^o Ji, r^o, 2. Col.)

Zofe soll es verstehen, die feine Wäsche ihrer Herrin zur Geltung kommen zu lassen¹⁾. —

Doch endlich glaubt unsere „Mondaine“ alles in Ordnung. Gefolgt von ihrem Mädchen verlässt sie ihr Haus, um sich zur Messe zu begeben. Geschickt weiss sie ihr Gebetbuch anmutig unter dem gebogenen Arm zu tragen, und daran hängt der Rosenkranz. Um sich von dem täglichen Gang die Langeweile fernzuhalten, pflegt sie wohl zu bestimmter Stunde eine Freundin anzutreffen²⁾. Kaum sind die üblichen Grüsse ausgetauscht, fangen sie an, von diesem und jenem zu sprechen. In erster Linie aber kommen ihre Klagen über die Kargheit des Gemahls zum Ausdruck, der es ihnen nie recht machen kann, dem das Geld lieber zu sein scheint als das prunkvolle Auftreten seiner Frau. Der einen ist ihre *collerette* (die die Blösse der Brust bedecken soll) nicht fein und elegant genug³⁾; ihr Hemd reicht für ihren Geschmack zu weit hinauf⁴⁾. Während sie vielleicht zu denen gehört, die gerne ein gepolstertes *chaperon* tragen würden, besitzt sie nur ein einfaches schwarzes Band⁵⁾. Die andere dagegen jammert bitterlich über ihre altertümlichen Ringe und Spangen⁶⁾; die *troussoire* oder Spange, die es ermöglichen soll, den Rock geschürzt zu tragen, ist nur silbern, während ihr Herz nach einer goldenen sich sehnt⁷⁾.

- 1) Le dos de ma gente gorriere
 Est si bien lassé a trellette.

 Cest abit scet bien la chambriere
 Trousser gentement par derriere,
 Affin, c'est chose bien notice,
 Qu'on voye la fine lettice. (f° Ji, r°, 2. Col. — v°, 1. Col.)
- 2) Car deux et deux en quelque eglise
 De leur lieu se sont transportees,
 Et leurs belles heures portees
 Gentement soubz le ply du bras,
 En faisant du fatrin fatras;
 Ausquelles heures voulentiers,
 Ou a la fois soubz leurs baudriers,
 Pendent leurs belle[s] patenostres. (f° Jiiii, v°, 1.—2. Col.)
- 3) Je n'ay pas belle collerette,
 Assez mignongne, assez proprette. (f° Ji, v°, 2. Col.)
- 4) Ma chemise a trop hault colet. (f° Ji, v°, 2. Col.)
- 5) f° Ji, v°, 2. Col.
- 6) Cest aneau est du temps passé. (f° Ji, v°, 2. Col.)
- 7) Ma troussaire n'est que d'argent:
 J'en vueil une batue en or. (f° Ji, v°, 2. Col.)

Cf. hierzu Franklin, „Les magasins de nouveautés,“ p. 108 ff. [Paris 1894; in der Sammlung: „La vie privée d'autrefois.“]

Unterdessen sind sie aber am Ziele angelangt, sie knien nieder und murmeln während der Messe lateinische Brocken, von denen sie ja doch nichts verstehen.

Mais il fault faire contenance. (f° Jiiii, v°, 2. Col.)

Nicht nur ist ihnen der Sinn ihrer Worte ein Geheimnis, ihre Gedanken weilen anderswo, nicht bei der Andacht. Denn sie wissen, dass die jungen Herren, denen sie in Gesellschaft begegnen, die Gewohnheit haben, auch hierher zu kommen und über die anwesenden Damen Kritik zu halten¹⁾.

Ist die Messe beendet, so erhebt sich die junge Frau, nähert sich dem Weihwasserbecken und taucht ihren Finger ein. Statt nun im Augenblicke, wo sie sich bekreuzt, das Wasser auf sich zu spritzen, versteht sie gewandt es so einzurichten, dass dasselbe in weitem Bogen hinter sie auf ihre Zofe fällt. Sie weiss wohl, warum sie diesen Betrug verübt: benetzte ihr Finger ihre eigene feine Bekleidung, würde es deren zarte Stoffe beschädigen²⁾. —

Die feinen jungen Herren sind also ihrerseits in die Kirche gegangen. Zu zweien, zu dreien oder gar zu fünf en spazieren sie in nachlässig eleganter Weise umher; sehen sie eine Frau, die ihnen der Aufmerksamkeit würdig scheint, werfen sie dem holden Wesen glühende Blicke zu. So gehen sie im Kreuzgang neben der Kirche auf und ab³⁾. — Der Hut hängt ihnen ganz auf einer Seite herunter, sein Rand ist, nach der neuesten Mode, zackig ausgeschnitten. Darunter tragen sie eine leichte, niedrige Haube aus feinem Stoff⁴⁾.

Die Haare — resp. die Perücke — tragen sie lang, dieselben werden in die Breite gezogen, während das Genick frei bleiben soll⁵⁾. —

1) f° Hv, v°, 1. Col.

2) Et puis, au saillir de l'eglise,
Vont prendre de commune guise
De l'eau benoiste aux benoistiers,
De quoy je me ry volentiers.
Car ma fringante damoiselle,
Faignant la jeter dessus elle,
La gette si loing par derriere,
Qu'elle chiet dessus sa chamberiere.
Croy que j'enten bien sa finesse,
Combien pourtant que c'est saigesse.
Car quant sur soy la getteroit,
Son fin chapperon gasteroit. (f° Jiiii, v°, 2. Col.)

3) f° Hv, r°, 2. Col.

4) Le chapeau pendant d'un costé,
Aucunesfois deschiqueté,
Sur fin bonnet bas et petit. (f° Hv, r°, 2. Col.)

5) (Die jungen Herren tragen unter dem Hut die Haube):

In der Kirche scheuen sie sich nicht, ihre Gespräche fortzusetzen. Sie lachen, scherzen, sprechen ihr Urteil aus über die anwesenden Damen¹⁾. Der eine oder andere schleicht sich vielleicht auch in eine Ecke, wo er weiss, dass seine Geliebte, ein Mädchen vom Volk, betet, um mit ihr ein Wort zu sprechen²⁾. — Wissen sie, dass der Priester es mit seiner Messe eilig hat, bleiben sie so lange³⁾. Sonst aber murmeln sie hastig ein „pater noster“ und ein „ave Maria“, ohne niederzuknien. Dies könnte ja ihre Beinkleider beschmutzen! Gegenüber dem Bilde Christi, dem jeder Katholik, ob gläubig oder ungläubig, seine Verehrung bezeugen muss, beugen sie leicht ein Knie, während das andere Bein starr ausgestreckt bleibt: und das wieder aus demselben Grunde⁴⁾. — Ohne den Handschuh auszuziehen, tauchen sie die Spitzen der Hand in den Weihkessel⁵⁾. Nun haben sie für einen Tag wieder das beruhigende Gefühl, ihren Pflichten gegenüber dem Himmel mit Eifer nachgekommen zu sein. Wenn es Gott nur auch genügend anerkennt!

Dieu est beaucoup tenu a eulx:

Tant ont esté devocieux. (f^o Hv, v^o, 1. Col.)

Diese zwei Schilderungen, die sich Eloi wohl als Pendants gedacht hat, sind ihm sehr wohl gelungen. Es herrscht darin ein frisches Leben voll köstlichen Humors.

Sind diese gedankenlos hinlebenden Frauen, für die das ganze Dasein, aller Pflichten bar, weiter nichts als eine lange Kirmes ist, mit ihrer

Et dessoubz la belle perruque,

Qui ne couvre pas fort la nuque;

Mais elle est large comme ung van. (f^o Hv, r^o, 2. Col.)

Cf. hierzu eine Miniatur der Chroniken Froissarts bei Lacroix, „Moeurs“, p. 387, ferner ib., p. 584, ein Zitat aus Monstrelet zum Jahre 1467: „En ce temps aussi, les hommes . . . portoient aussi leurs cheveux si longs, qu'ils leur empeschoient le visage, mesmement leurs yeux.“

Diese Haartracht birgt manchmal eine Menge Ungeziefer:

On y amasseroit des poux

En d'aucunes et de vermine

Assez pour emplir une myne. (f^o Hv, r^o 2. Col.)

1) f^o Hv, v^o, 1. Col.

2) f^o Hv, r^o, 1. Col.

3) Orront quelque messe peut estre,
Mais qu'il y ait diligent prestre
Qui saiche despecher acoup. (f^o Hv, v^o, 1. Col.)

4) Et puis, quant Dieu regarderont,
L'un des genoulx ung peu pliront;
L'autre jambe auront estendue,
Aussi roide que bec de grue,
Depuis le pied jusqu'a la fesse. (f^o Hv, v^o, 1. Col.)

5) Touchent des doys aux benoitiers,
Sans daigner oster leurs fins gans. (f^o Hv, v^o, 1. Col.)

Existenz wohl zufrieden, so sehen die meisten Gatten dies Treiben in einem ganz andern Lichte. Die grossen Kosten bereiten ihnen viele Sorge, und sie wären froh, all diesen trügerischen Glanz los zu sein. — Doch auch damals schon gab es gutmütige, um nicht zu sagen törichte Männer, welche an dem Luxus ihrer Frauen mehr Freude hatten als diese selber. Sie legen sich alle möglichen Entbehrungen auf, begnügen sich bei Wasser und Brot, tragen Kleider aus grobem Tuche, nur um der Pracht und der Verschwendung ihrer Frauen willen¹⁾. —

Zur Trachtenkunde ist aus der „Diablerie“ etwa noch folgendes von Interesse:

Neu ist die Mode der damaligen Hofleute, ihre Geldtaschen, statt wie bisher in der Hand, nunmehr hinten zu tragen:

Me vont portant par fringuerie
Leurs gibessieres sor leurs culz,
Toutes plaines de beaulx escus. (f° Hi, r° 2. Col.)

Diese Eigenart scheint grosses Aufsehen erregt und vorerst sich nicht über die Kreise des Hofes hinaus ausgebreitet zu haben²⁾.

Als besonders lächerlich ist unserm Dichter bei den Pariserinnen die Gewohnheit aufgefallen, sich vorn und hinten eine Art Tournüre unter die Kleider zu stecken³⁾. Wurden diese Wulste aber nicht sorgfältig genug befestigt, so konnten sie sich lösen, und dann bot eine derartige Gestalt ein gar seltsames Bild⁴⁾.

1) f° Jii, r°, 1. — 2. Col.

2)
Au[x] mains jadis porter souloyent,
De quoy beaucoup me consoloyent,
Et ont encores, somme toute,
En beaucoup de lieux; qui en doute?
Brief il n'est mention que d'eulx. (f° Hi, r°, 2. Col.)

3) Ich verweise auf die zeitgenössischen Frauenbilder, z. B. Holbeins. Cf. hierzu Franklin, l. c., p. 79 ff., etwas Ähnliches.

4) Comment l'acteur se mocque des culz bardez des bourgeois de Paris. lvii. chap.

Combien qu'il n'y a nul danger (zu tanzen)
A d'aucunes, pour abreger,
Qui par derriere ou par devant
Sont grosses, mais non pas d'enfant,
Comme celle[s], ainsi m'aid Dieu,
Qui aujourd'huy, en tant de lieux,
Vous ont les gros culz de Paris.
Ce sont cy bons charivaris
Pour rire ton soul, Lucifer.
Celles aussi, sans point truffer,
Qui sur leurs ventres ont drappeaulx
Et ung grant tas de vieulx jupeaulx,

Dass sich Eloi über allgemeine Verbreitung des Luxus beklagt, werden wir nicht überrascht sein. Es ist ein Lieblingsthema der mittelalterlichen und der spätern Kanzel und Didaktik.

Nicht nur die Reichen, denen ihre Vermögenslage dies ja gestattet, leben verschwenderisch; eines jeden Sinnen und Trachten geht dahin, sich über seine Verhältnisse zu kleiden, Manieren anzunehmen, die seiner bescheidenen Stellung gar nicht entsprechen. Da kann man auf der Strasse manchen fein gekleideten Herrn einherstolzieren sehen,

Mais de quoy me fera bien rire,
Je t'asseure que par dedens
Aura souvent grant fain aux dens,
Car il est povre comme Job. (f° Gvi, v°, 1. Col.)

Oft könnte man meinen, man habe einen kleinen König oder zum wenigsten einen Herrensohn vor sich,

Et sont venuz de povre gent
Les plusieurs, et de bien bas lieu.
On les congnoist trop, de par Dieu.
L'ung est sailly de vacherie,
L'autre sorty de porcherie. (ib. 2. Col.)

Zu den schädlichsten Geldjägern gehört der Spekulant. In seinem Keller und in seinen Speichern hat er Ströme von Wein und Haufen von Korn zusammengekauft. Seine Beschäftigung besteht nun darin, sogenannte *pronostications* anzustellen:

Tout leur deduit et passe temps
Est d'oriner tousjours le temps,
Pour veoir s'il pleut ou vente ou gelle,
S'il chiet point de nyelle ou de grelle,
Tant sur les bledz que sur les vignes. (f° Gii, v°, 1. Col.)

Ist die von ihnen ersehnte Teuerung aber gekommen, so verkaufen sie ihre Vorräte nur gegen schweres Geld.

Oft haben sie aber schon vorher damit geräumt, denn es sind — wenn anderswo die Preise rascher gestiegen waren — zu nächstlicher Stunde fremde Händler mit grossen Säcken gekommen; und diesen haben sie den Weizen geliefert, so dass für das Land vor der Hungersnot kein Ausweg mehr da ist.

Qui leur font de si hautes bosses,
Qu'il(z) semble, a veoir, qu'ilz soyent grosses
Voire, d'enfant, cela, s'entent;
Tellement, dont suy fort content,
Que souvent tout tumble par place.
Et moy de rire se j'osace, (Text j'osate)
Lucifer, tu le peulx penser. (f° Jv, r°, 1.—2. Col.)

Et ceulx des lieux dont sont saillis

Sont tant de famine assaillis,

Qu'on les oyt cryer a la fain.

Ce que je dy est tout certain. (f° Gii, v°, 2. Col.)

Doch manchmal erreicht noch auf Erden die Strafe diese hart-herzigen Menschen. Haben sie sich in ihren Hoffnungen und Berechnungen geirrt, finden sie eines Tages all das aufgespeicherte Getreide voll Würmern.

Scez tu bien qu'il en aviendra?

L'ung en son grenier s'en pendra.

L'autre s'en deffera en l'eau,

L'autre s'en donra d'ung cousteau

Au travers du ventre ou du cueur. (f° Gii, v°, 2. Col.)

Und wie diese Händler es im grossen betreiben, so vergeht sich im kleinen der Bäcker. Er macht das Brot zu klein, und man könnte meinen, er habe dies von der Meise gelernt,

Qui dit petit pain, petit pain. (f° Niiii, v°, 1. Col.)

Oft fälschen die Händler Mass und Gewicht. Am Sonntag schleudert der Pfarrer schwere Worte von der Kanzel herab gegen die Fehlbaren; er exkommuniziert sie. Doch ist ihnen dies sehr gleichgültig, denn erstens sind sie nicht in der Kirche anwesend und zweitens hindert sie ja das nicht, im Überfluss zu leben¹⁾.

Der Metzger betrügt seine Kunden, um nicht zu Verlust zu kommen²⁾.

Am pfiffigsten und deshalb auch am verrufensten sind aber die Pferdehändler. Sie besitzen eine eigene Sprache, die von der *reservatio mentalis* ausgiebigen Gebrauch macht. Von ihrem Treiben gibt Eloi folgende anschauliche Darstellung:

(S.) Que couste il a mon maquignon,
Mon beau Lucifer, de chevaulx,
Comme on voit huy par mons et vaulx,
Tu m'en peulx croire si tu veulx,
Quant il a ung cheval morveux,
De luy fourrer en ses narines
Des medecines barbarines,
Comme estouppe ou belle bourre,
Et puis, affin qu'il puist mieulx courre,
Luy faire avaler gentement
Des pinpreneaulx communement
Tous vifz, ainsi le doibs tu croire,
Et luy donner son so[u]l a boire
D'eaue chaulde et de beau son dedens,
Qu'on dit du bran entre tes dens,
Affin qu'il soit gros et enflé
Comme ung beuf qu'on auroit soufflé.

1) f° Niiii, v°, 2. Col — Nv, r°, 1. Col.

2) f° Nv, v°, 2. Col. — Nvi, r°, 1. Col. Cf. Anhang n° X, p. 92.

Et jurer fort en son jargon:
 „Par le corps Dieu, il est tresbon.“
 Voire, Dieu, non pas le cheval.
 En cela n'y a pas grant mal.
 Et dire: „Il est cheval de bien,
 Et vous prometz qu'il tire bien.“
 C'est vray, mais ce qu'il tirera
 Ja du lieu n'en déplacera,
 Car il n'a force ne vertu.
 N'a il pas raison, qu'en dis tu,
 L'en reput[e]s tu pour novice?
 Et affermer qu'il n'a nul vice
 Qu'il luy puist tourner a reprouche,
 Sinon que volentiers se couche
 Dessoubz sa selle. C'est a dire
 Que souvent tombe, enten, beaussire.
 Il en dit la verité pure,
 Mais c'est soubz belle couverture.
 Et puis, s'on luy va demandant:
 „Meng'il bien?“ „C'est le mieulx mengant
 Que vous vissiez menger jamaiz;
 Je vous assure et vous prometz
 Qu'il mengue trop quatre fois.“
 Il dit verité toutesfois,
 Lucifer, car il mort les gens.
 Telz mos procedent d'ung bon sens.
 „Sachez“, dit il, „qu'il tireroit
 De bon vin, quant mestier seroit,
 Trois poinsons d'icy a Paris.“
 Voire, en pintes et en barilz,
 Non pas pourtant tout d'ung voyage.
 „Brief il tire de grant courage.“
 Voire, du foin au ratelier.
 N'a il pas raison, gros belier,
 D'user de telz termes couvers?
 Il fait pourtant bon veoir ses vers
 A qui veut acheter chevaulx,
 Car telz gens sont volentiers caulx,
 Et fort rusez terriblement,
 Je n'en fay doubte nullement.
 Aussi dit on par mocquerie
 Qu'il y a par tout tromperie
 Fors en femmes et en chevaulx. (f° Nvi, r°, 1. Col. — v°, 1. Col.)

Noch manche andere Praktiken, die, obwohl unerlaubt, in Handel und Gewerbe im Schwange waren und es auch noch heute sind, werden von Eloi mit tadelnden Worten erwähnt,

Wenden wir uns nun den höheren Kreisen zu, so finden wir da und dort des Nennenswerten genug. — Dass die Apotheker unliebsamen Kunden gegenüber zu schlechten Streichen aufgelegt waren, haben wir bereits gesehen¹⁾. — Die reichsten Schilderungen aber gibt uns Eloï vom Justizleben²⁾.

Oft zeigen die Richter eine solche Eile in der Fällung ihres Spruches, dass sie den Anwälten nicht einmal Zeit lassen, ihre Reden auch nur zur Hälfte zu halten³⁾. Geschenke verdunkeln ihnen derart die Augen, dass Eloï diesen pflichtvergessenen Männern die Brillen Villons wünscht, die den „Quinze-Vingts“ ja doch nichts frommen⁴⁾. —

Les aultres, quant bien g'y regarde,
N'ont pas la charge ne la garde
Ny aussy les clefs de justice,
Ne gouvernement de police,
Comme ceulx la, entre leurs mains.
Mais ilz sont leurs cousins germains
Et en degré quasy pareil. (f° Li, v°, 1. Col.)

Damit meint Eloï die *avocats* und die *procureurs*⁵⁾. Manches ist an ihnen auszusetzen. Die *avocats* hatten nach Eloï für die gerichtlichen Schreibereien zu sorgen und bezogen dafür erkleckliche Sporteln. Darum beneiden sie nun die *procureurs* und verlangen von ihren Amtsgenossen die Hälfte des Ertrages. Ja manchmal benutzen sie die vorübergehende Abwesenheit derselben dazu, selbst die Akten aufzusetzen: in dieser Kunst unbewandert machen sie dabei allerlei Fehler, und dies hat schon mehr denn einen Prozess gefährdet⁶⁾.

Oderman ruft im Gerichtsaal jemanden auf, der garnicht zitiert worden ist. Gleich wird er verurteilt, denn die Anwälte lassen durch ihre Schreiber bezeugen, dass die Zitation ordnungsmässig geschehen sei.

Mit Schmerz erfährt dies nun der arme Mann, und er händigt dem *procureur* die zur Bezahlung der Busse nötige Summe Geldes ein. Dieser aber steckt das Geld ruhig in seine Tasche und denkt nicht mehr daran. Ist nun Ostern gekommen, wird der unschuldig Verurteilte in der Kirche gebrandmarkt.

Ce que je dy, c'est sans truffer,
Je l'ay veu souvent advenir,
Pourquoy m'en doit mieulx souvenir. (f° Liii, v°, 2. Col.)

1) Cf. Anhang n° VIII, p. 90.

2) Das Détail dieser Schilderungen findet sich f° Ki, v°, 2. Col. — f° Mi, v°, 2. Col.

3) f° Kvi, r°, 2. Col.

4) Comment les juges sont aveugles et exemple du Testament Villon joyeux. lxviii. ch. — Cf. p. 16, Anm. 1.

5) Seit der Revolution heissen sie *avoués*.

6) f° Liii, r°, 2. Col.

Dies bringt unsern *procureur* nicht in Verlegenheit. Ruhig entlastet er sich damit, das Geld hätte er seinem Schreiber gegeben, dieser aber habe es unterlassen, den Namen in seinem Register zu tilgen.

Die Vorladungen mussten jeweilen mit dem Gerichtssiegel versehen werden, und dazu waren eigene Beamte, die *secleurs*, da. Für ihre Bemühungen hatten ihnen die *procureurs* eine gewisse Abgabe zu entrichten. Um diese Ausgabe zu vermeiden, lassen sie gerne unversiegelte Zitationen austragen, für die sie aber selbstverständlich den vollen Betrag einfordern¹⁾.

Oft sieht man vor Gericht die Vertreter der zwei Parteien einander schrecklich zusetzen: man könnte meinen, sie wollten sich die Augen ausreissen. Doch ist die Gerichtsverhandlung vorbei, treffen sie sich bei einem feinen Essen, das sie vielleicht auf Kosten ihres unglücklichen Kunden verzehren. Dieser aber wird unterdessen, durch seinen Prozess an den Bettelstab gebracht, mit einer ärmlichen Kost sich begnügen müssen²⁾.

Aus der Kriminaljustiz mag die Strafe für Vielweiberei erwähnt werden. Die Schuldigen erhielten eine Gefängnisstrafe; am empfindlichsten aber traf sie wohl, dass sie an drei Samstagen an den Pranger gestellt wurden mit ebensovielen Kunkeln in der Hand, als sie Frauen besessen hatten. Dabei wurden sie natürlich tüchtig gehöhnt und geschmäht³⁾.

Erwähnenswert ist auch, dass nach unseres Dichters Angabe der Henker das Recht hatte, bei den Seilern seinen Bedarf an Strang für die Hinrichtungen unentgeltlich zu beziehen⁴⁾.

1) f° Liii, v°, 2. Col.

2) f° Lvi, v°, 2. Col.

3) Et seront en belles prisons
Boutez pour telz grans mesprisons,
Escoute et retien bien mes dis,
Et puis par trois beaux samedis
Es belles echelles mytrez
Et villainement chapitrez.
Et aront, comme gens infames,
Autant qu'ilz aront eu de femmes,
Autant, Lucifer, de quenouilles. (f° Rii, v°, 2. Col.)

4) (S.) Noz juges en beaucoup de lieux
Sont aveuglez, cela s'entent,
De quoy je suis tres mal content,
Et non sans cause touteffois.
Car g'y pers bien souventeffois,
Et les cordiers y ont profit.
.....
N'en dy je pas le vray, beausire?

Nachdrücklich schildert Eloi die verhängnisvolle Not der Steuerpacht — verhängnisvoll für das Volk und oft genug auch für den Pächter.

War einer irgendeines Berufes überdrüssig, so wurde er Steuerpächter des Königs. Bei der Bewerbung um dieses Amt scheint sich bisweilen eine starke Konkurrenz fühlbar gemacht zu haben, so dass der, dem es schliesslich zugesprochen wurde, einen verhältnismässig viel zu hohen Preis zahlen musste. Das war aber schon ein schlechter Anfang.

Ist er nun auf seinem Operationsgebiete angelangt, stellt er hurtig überall Späher auf, die bei Tag und bei Nacht auskundschaften sollen, ob man nicht aus dem gequälten Volk noch mehr herauspressen könnte. Doch all seine Bemühungen, den Folgen seines ruinösen Amtsantrittes zu wehren, bleiben vergeblich. Er wandert ins Gefängnis, sowie er dem König seine Schuld nicht mehr zahlen kann: es bleibt ihm nichts anderes übrig, um aus dieser schlimmen Lage sich zu befreien, als sein väterliches Gut zu verkaufen¹⁾.

In Elois langen Betrachtungen über den Klerus findet sich ebenfalls dies oder jenes Bild, das für die Sittengeschichte von Belang ist.

So hat der Landpfarrer seine liebe Not mit den Bauern, einer widerspenstigen Herde. Eigentlich sollte er froh sein, wenn sie die

Larrons, murtriers, et telz meschans
 Qui deussent tous garder les champs
 Et estre pendus par les colz
 Et estranglez de beaulx licolz,
 Font bien souvent leur cas tant gent,
 Qu'on les pent a chaynes d'argent,
 Telz cas adviennent volentiers,
 Qui est le proffit des cordiers,
 Lucifer, et mon grant dommaige.
 Croy que j'en parle comme saige,
 Car, a dire ung bon quolibet,
 Qui les pendroit tous au gibet,
 Il fauldroit a chacun sa corde,
 Note bien que je te recorde,
 Lesquelles le bourreau prendroit
 Aux huys des cordiers de son droït,
 Sans en payer denier ne maille,
 J'enten bien cela, ne te chaille. (f° Kv, v°, 2. Col. — f° Kvi,
 r°, 1. Col.)

Dieses Recht fehlt unter den von Lacroix, „Mœurs“, p. 442, erwähnten Privilegien des Henkers.

1) f° Qvi, r°, 2. Col. — v°, 2. Col.

Kirche besuchen, denn vielen ist dies ein ungewohnter Gang. Doch da stören sie ihn nur durch ihr unschickliches Benehmen. Manchmal sieht er sich während des Gottesdienstes genötigt, sie zum Gehen oder zum Schweigen aufzufordern.

Quant a la messe en leur paroisse
Aucunefois se trouveront,
Ja ung mot n'en escouteront,
Mais parlent nos clercz de Bibeufz
De leurs vaches et de leurs beufz,
De leurs truyes, de leurs pourceaulx,
De leurs moutons, de leurs aigneaulx,
De leurs brebis et de leurs chievres,

.

Dont leur curé est tout troublé,
Bien souvent tellement qu'il fault
Qu'il leur die voyre tout hault

Qu'ilz s'envoyssent ou qu'ilz se taisent. (f° Pv, r°, 1. Col.)

Der arme Seelenhirt weiss wirklich nicht, was er vorziehen soll: ihre An- oder ihre Abwesenheit. Was letztere betrifft, so ist auch sie ein Schatten in seinem Leben. Denn die Bauern pflegen gewöhnlich, wenn sie etwas besonders Schlimmes getan haben, sich zur Beichte an einen andern als an ihren eigenen Pfarrer zu wenden. Damit aber verliert er die Möglichkeit ihrer geistlichen Führung, wenn er über ihre Verhältnisse nicht mehr unterrichtet ist.

Diese Sitte wussten die Franziskaner- und Dominikanermönche sich zunutze zu machen, und ein Teil ihrer Beichtkunden rekrutierte sich eben unter diesen Landbewohnern, die ein grösseres Vergehen von ihrem Gemeindepfarrer fernhielt¹⁾. —

Oft kam es vor, dass ein Mann, der bisher ein sehr vergnügtes Leben geführt hatte, plötzlich das geistliche Gewand antat. Doch mochte mancher diesen Schritt nicht wohl überlegt haben. Sein neuer Stand gab ihm nicht die Befriedigung, die er darin zu finden gehofft hatte: dann kehrte er ebenso leicht wieder ins Leben zurück, dessen Reize und Zerstreuungen ihm mehr denn je zusagten. So konnte es dann geschehen, dass auf der Strasse, wenn man einem solchen *moine défroqué* begegnete, ihm Spötter — hinter seinem Rücken — die Zunge herausstreckten und höhnisch bemerkten:

1) Eloi lässt die Gelegenheit, ein Wort in dieser Sache zu reden, nicht unbenutzt vorbeigehen. Bekanntlich hatte dieser Streit zwischen dem Klerus und den zwei mächtigen Orden Jahrhunderte gedauert, und mehrmals versuchte das Konzil, Ordnung und Frieden zu stiften. Ohne die Rechte der Franziskaner und Dominikaner verkennen zu wollen, verteidigt Eloi doch in würdigen und energischen Worten die Stellung des *curé*, der alleiniger Herr seiner Pfarre in geistlichen Dingen sein sollte. (f° Piii, v°, 2. Col. — f° Piiii, r°, 1. Col.)

N'esce pas la frere Guillaume,
 Frere Gaultier, frere Joussaume,
 Frere Hugues ou frere Anthoine?
 Sy, est, voyla nostre bean moyne
 Qui getta son froc es ortie(r)s. (f° Ni, v°, 2. Col.)

Mancher aber glaubt, ein nichts weniger als erbauliches Leben führen zu dürfen, auch ohne den geistlichen Rock abzulegen. Mit Reliquien und mit Erlass wird Handel getrieben, und das Geld, das den Gewinn dieses seltsamen Gewerbes darstellt, verwenden die gewissenlosen Priester und Mönche

Pour frequenter les basses marches. (f° Ri, v°, 1. Col.)

Um den schwunghaften Ablasshandel noch gewinnbringender werden zu lassen, begnügt sich der lügnerische *caffard et pardonneur* nicht, erheuchelte Tränen zu vergiessen¹⁾: er scheut sich nicht, falsche Gotteswunder zu inszenieren²⁾.

Folgendes sind, ihrem Wesen nach in vier verschiedene Gruppen eingeteilt, die von Eloi erwähnten Spiele³⁾; — I Spiele im Freien, II. Sonstige von Eloi gelobte Spiele, III. Hazardspiele, IV. Gesellschaftsspiele. —

I.

Spiele im Freien.

Barre: *jeter la barre de fer*, „Eisenstabwerfen“.

Barres: *courir aux barres*, „Kriegsspiel spielen“.

*Bille: *frapper la bille*, Art Hockey⁴⁾.

-
- 1) Je t'assenre bien qu'en preschant
 Ilz sont voutentiers fort piteux,
 C'est leur coustume, et marmiteux.
 Et pleurent fort, n'en doute rien,
 Comme vieilles, ce seay je bien.
 Non pas par grant compassion,
 Mais par faintize et fiction,
 Pour amollir les meurs des gens
 Qui sont entour eulx de tous sens,
 Et en tirer, la chose est telle,
 Ou laine, ou lin, ou fil ou telle,
 Ou de grans blancq[s] qu'ilz ayment myeux.
 Tout leur est bon, ainsy m'ayd Dyeux,
 Jamaiz ne vont rien refusant,
 S'yl n'est trop chault ou trop pesant. (f° Ri, v°, 2. Col.)

2) Cf. Anhang n° XI, p. 92 ff.

3) Die mit einem Sternchen versehenen Spielnamen finden sich auch unter Gargantuas Spielen, Rabelais I, Kap. XXII. — Cf. Psichari, „Les Jeux de Gargantua“, I^{ère} partie [in „Revue des Études Rabelaisiennes“, VI, p. 1—37].

4) Cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 252: „Le jeu de billard n'avait pas d'autre

Bouler: „Kugelspiel spielen“.

Branler: „Wippschaukeln“.

Champ estroit: Bezeichnung eines ländlichen Spiels.

*Chouler: „Fussball spielen“¹⁾.

Courtes pailles: *jouer aux courtes pailles*, „Hälmchen ziehen“.

*Faux villain: *jouer au faux vilain*, Bezeichnung eines ländlichen Spiels.

Jouter: „turnieren“.

Longs fétus: *jouer aux longs fétus*, Bezeichnung eines ländlichen Spiels.

Lutter: „ringen“.

*Molinet: Bezeichnung eines ländlichen Spiels.

*Monte echelette: Bezeichnung eines ländlichen Spiels²⁾.

Musette: „Versteckspiel“ (?)³⁾, Bezeichnung eines ländlichen Spiels.

Paume: *jouer à la paume*, „Ball spielen“.

Paumette: Bezeichnung eines ländlichen Spiels, wahrscheinlich des Spiels mit dem kleinen Ball.

Pierre: *jeter la pierre*, „Steinstossen“.

Quailles: *jouer aux belles quailles*, Bezeichnung eines ländlichen Spiels⁴⁾.

*Quilles: *jouer aux quilles*, „Kegel spielen“.

Quintaine: *frapper la quintaine*, „Stechpuppenspiel“.

Saillir: „Weitspringen“⁵⁾.

Tirer: *de l'arbalète, du crennequin, de l'arc*, „Armbrust, Kranich-armbrust, Bogen schiessen“.

Tonnebri: Bezeichnung eines ländlichen Spiels⁶⁾.

II.

Gute sonstige Spiele.

*Les échecs: „Schachspiel“.

*Les dames: „Damenspiel“.

analogie que le nom avec notre billard moderne: il se jouait sur un terrain uni avec des boules de bois qu'on poussait à l'aide de crosses et marteaux.“

1) Die franzische Form ist *souler*: cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 253. — Rabelais erwähnt „a la soulle“.

2) Rabelais meint wohl mit „monte monte l'eschelette“ das gleiche.

3) Lacroix, „Mœurs“, p. 258, erwähnt „eligne-musette“ als „Versteckspiel“.

4) Lacroix, ib., ib., erwähnt es als Mädchenspiel.

5) Cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 250.

6) Rabelais erwähnt „au tenebry“.

III. Hazardspiele.

*La baboue¹⁾.

La bastonnade.

*La condempnade: Kartenspiel italienischer Herkunft.
Cousteau: *jouer au plus près du cousteau*²⁾.

Les dés: „Würfelspiel“.

*Le flux: Bezeichnung eines Kartenspiels.

*Le franc du carreau.

*Le glic.

Maucontent: *jouer a maucontent*, Bezeichnung eines Kartenspiels³⁾.

Quarte: *jouer a la quarte, qui est jeu chault*.

*Les tables: „Brettspiel“⁴⁾.

*Trente et un: *jouer à trente et un*, Bezeichnung eines Kartenspiels.

Trinc: *jouer au trinc*.

IV. Gesellschaftsspiele.

Les devinailles: „Frage- und Antwortspiel“.

Vendre le muguet, la violette, etc., „Blumenspiel“.

Eloi räumt in seinem Lehrgedicht dem Spiele im weitesten Sinne einen bedeutenden Platz ein⁵⁾.

Einen grossen Teil seiner Zeit widmet der Mensch den Spielen im Freien. Er spielt Ball, Hockey, wirft die Kugel im Bocciaspiel, übt sich im Kegeln, oder spielt Fussball⁶⁾. Ist es ihm besonders um

1) Rabelais hat „la babou“.

2) Rabelais hat „jouer au pied du cousteau“.

3) Rabelais hat „jouer au maucontent“.

4) Cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 256.

5) Cf. Psichari, loc. cit. p. 5—11.

6) (Eloi hatte von den Jägern gesprochen)

Les aultres, n'en fay point (de) doubtance,

Ne prennent point la leur plaisance,

Car pourquoy? ilz n'y sont pas duyt.

Sy n'ont cure de telz deduys,

Mais s'en vont jouer a la paume,

.....

Ou frapper la bille ou bouler,

Courir aux barres ou chouer. (f° Eii, r°, 1. Col.)

La jouent en toutes saisons

Aux quilles. (f° Eii, v°, 1. Col.)

Stärkung des Körpers zu tun, so spielt er Kriegsspiel, ringt, springt, übt sich im Steinstossen und Eisenstabwerfen¹⁾. Zu den vornehmsten Körperübungen aber gehören die auf den Krieg vorbereitenden Waffenspiele. Man übt sich im Schiessen mit dem Bogen oder der Armbrust. Dann tritt man vor die Stechpuppe und schliesslich turniert man²⁾.

Sei an und für sich an diesen Spielen nichts auszusetzen, so müsse, meint Eloi, doch die dabei zutage tretende Übertreibung gerügt werden. Zu nichts anderem bliebe mehr Zeit, Arme und Beine würde man sich brechen, schliesslich gingen Körper und Geist darüber zugrunde³⁾.

Günstigeres als von diesen Spielen der „Mondains“ weiss Eloi uns zu berichten von denjenigen der Hirten und Hirtinnen, denen ihr Beruf reichlich Gelegenheit bietet, im Freien sich zu unterhalten:

En apres nos beaulx pastoureux
Vont monter aux nis des oyseaux.
Et puis, quant ilz sont descendus,
Elles qui les ont attendus,
Et eulx aussy, comme il me semble,
Vous lyent des branches ensemble
De ces arbres pour eulx branler.
Se prennent a rire et galer,
Il n'est point vie plus proprette.
Se vont jouant a la chevette,
Au molinet, aux belles quailles,
Aux longz festus, aux courtes pailles,
Au faux villain ou champ estroit,
.....
.....
.....

-
- 1) Courir aux barres ou chouer,
.....
Getter au plus loing, Lucifer,
La pierre ou la barre de fer,
Luytter, saillir denlx saulx, trois saulx,
Faire les jolis soubressaulx. (f^o Eii, r^o, 1. Col.)
- 2) Tirer de l'arc, du crennequin,
Ou de l'arbaletre jolie,
.....
Jouster ou frapper la quintaine. (f^o Eii, r^o, 1. Col.)
- 3) Gaster et user leur jeunesse
A plus de mille abilitez.
A quoy? Ce sont abilitez,
Je scay leur vie tout par cueur.
Si tuer le corps et le cueur,
Rompre bras, jambe ou aultre membre,
.....
Ou souvent desnouer le col. (f^o Eii, r^o, 1. Col.)

Au tonnebri, a la paumette,
 Et aussy a monte echelette,
 A tant de joyeux jeux, beaussire,
 Que n'en scaroye le quart dire.
 Densent, courent par ces beaux prez,
 L'une devant et l'autre apres,
 Saultent et luytent bras a bras. (f^o Oii, r^o, 1.—2. Col.)

Vielen andern fehlt die Lust, oder das Können, sich im Freien zu tummeln¹⁾. Im Winter am warmen Feuer, im Sommer im Garten neben dem Hause unterhalten sie sich mit mancherlei Spiel²⁾.

Da wären zuerst zu nennen, als harmlose Spiele „sans sort“, das Schach- und Damenspiel³⁾. Die meisten aber fröhnen den Hazardspielen⁴⁾.

An und für sich sei es ja keine Sünde zu hazardieren, wenn man

-
- 1) Les aultres ne sont pas agilles
 Comme ceulx la, ne si abilles,
 Mais comme mes vrayz escolliers,
 Affin qu'ilz n'usent leurs soliers,
 Ilz ne hobent de leurs maisons. (f^o Eii, v^o, 1. Col.)
- 2) La jouent en toutes saisons,

 Sur cofres, sur bancz et sur tables,

 En yver au long des beaulx feux,
 En esté dessus la verdure. (f^o Eii, v^o, 1.—2. Col.)
- 3) Je ne dis pas, quant on s'esbat
 Joyeusement, sans nul debat,
 A quelque beau jeu gracieux,
 Qui de soy n'est pas vicieux,
 Comme au jeu d'eschecz ou des dames,
 Qui sont beaulx jeux, non pas infames,
 Et jeux sans sort, cela s'entent,
 Que Dieu en soit fort malcontent. (f^o Evi, v^o, 2. Col.)
- 4) La jouent en toutes saisons
 (Aux quilles), au franc du carreau,
 Au trinc, au plus pres du cousteau,
 Aux dez, au glic, aux belles tables,

 A ung tas de jeux superflux,
 A la condampnade et au flux,
 A la quarte, qui est jeu chault,
 A quoy leur plaist. Il ne m'en chault,
 De jour en jour a nouveaulx jeux. (f^o Eii, v^o, 1.—2. Col.)

es nur zur gesellschaftlichen Unterhaltung tue und dabei frei von Hab-sucht sei: sie allein verderbe Spiel und Spieler¹⁾).

So hat Eloi nichts dagegen, wenn man in Eintracht und ohne Leidenschaft spielt

Encore a d'aucuns jeux de sort,
Mais que ce soit par bon accord,
Comme a la baboue ou aux tables,
Ou plusieurs personnes notables
S'esbatent souvent en commun,
A maucontent, a trente et ung,
Et aussi a la bastonnade,
Quant on est en bonne brigade,
A ung tas d'autres jeux plaisans,
Qui ne sont a ame nuyans,
Sans se courcer ne indigner. (f^o Evi, v^o, 2. Col.)

Doch kühles, besonnenes Masshalten ist dem Spieler etwas Unge-wohntes. Da fliegen die Karten und klirren die Würfel, dass es eine Freude ist. Ist einem aber das Spielglück abhold, so missbraucht er Gottes Namen im sündhaften Fluch. In seiner Wut beisst der Spieler in den Würfel und zerbricht ihn: oder er schlägt mit der geballten Hand auf das widerspenstige Knöchelchen, bis das Blut hervorspritzt. Auch der Fuss soll noch den Zorn zum Ausdruck bringen; vor lauter Stampfen fallen schliesslich Tische, Bänke und Stabellen um. Das Messer wird gezückt, und manch drohendes Wort fliegt dem glücklichen Spieler an den Kopf²⁾).

Selbstverständlich wird von den Spielern während ihrer Zusammen-kunft gegessen und getrunken³⁾). Mit Vorliebe findet man sich bei einem Genossen ein, von dessen Vorratskammer und Keller man weiss, dass sie wohl ausgerüstet sind. Doch nicht lange bleibt es so. Denn die Begehrlichkeit dieser gierigen Parasiten wird bald unter diesen Schätzen aufgeräumt haben⁴⁾).

Schliesslich sieht sich der Unglückliche von allem entblösst. — Doch nicht nur der Spieler, in dessen Hause man sich versammelt hatte, mag Unglück gehabt haben. Manch anderer kehrt mit leerem Beutel heim. In seinem Unwillen schlägt er Frau und Kinder. Auch die

1) (Es solle ohne Falschheit gespielt werden)

Et sans convoitise, entend bien,
Car s'elle y est, tout n'en vault rien.
Elle seule fait, j'en suys seur,
Le jeu mauvais, et le joueur. (f^o Evi, v^o, 2 Col.)

2) f^o Eiii, r^o, 1. Col.

3) Cf. Schultz, „Deutsches Leben“, p. 512.

4) f^o Eiii, v^o, 2. Col.

Ott, Habilitationsschrift.

Hausgeräte müssen unter seiner übeln Laune leiden. Was aber im Hause noch aufgetrieben werden kann, das versetzt er: und mit dem armseligen Erlöse eilt er wieder unter die Spielenden. Schliesslich verkauft er Haus und Hof, um, noch einmal, ein letztesmal, sein Glück zu versuchen. Lässt ihn dasselbe aber wieder im Stich, muss er sich nunmehr danach umsehen, wo er für sich und seine ganze Familie das tägliche Brot findet. — Hatte er nicht mehr die Mittel, um mitzuspielen, wurde er der Diener seiner frühern Spielgenossen. Er verkaufte ihnen die Kerzen, sorgte für das nötige Feuer. Den Betrag seiner Ausgaben mochte er wohl dabei, ohne auf Widerspruch zu stossen, geziemend in die Höhe schrauben. Auf jeden Fall aber durfte er für seine Dienste auf Kosten der Spielgesellschaft essen und trinken. Damit begnügte er sich gewöhnlich; um seine Familie kümmerte er sich wenig. Frau und Töchter gerieten dann leicht auf Abwege, war dies doch für sie das einzige Mittel, ihr Leben zu fristen¹⁾.

Hart am Spieltisch stehen wieder andere Leute, die zwar nicht spielen — denn die Zeit, die es erheischt, reut sie —, dafür aber wetten. Sie verfolgen die Karten und Würfel der Spieler, und wetten wegen des Ausganges des Spieles; sie schlagen oft grossen Lärm, so dass die, welche am Tische sitzen, in ihren Berechnungen dadurch gestört werden²⁾.

1) f° Evi, r°, 2. Col. — v°, 1. Col.

In der „Petite Diablerie“, die in der ersten Hälfte des XVI. Jahrhunderts von Alain Lotrian in Paris gedruckt wurde (Bibl. Nat. Rés. D 17 407) und von Elois Dichtung ganz unabhängig ist, sucht auch die Frau des verarmten Spielers, durch derartige Dienste sich Geld zu verschaffen. Zugleich gibt sie sich oder ihre Tochter den Spielern hin: „Les dixiesmes qui se dampnent par les yeux sont ceux qui servent aux joueurs, qu'il[s] leur baillent feu et chandelle; il y en a qui serviront toute la nuit et seront devant les joueurs et prendront aucunesfois ung escu d'une chandelle. Et [la] larronnesse n'aura point encores de hontes de dire: „C'est pour aider a marier ma fille.“ Et les mau(d)[s] joueurs le luy laisseront prendre volentiers en disant en leur cueur: „Elle se condescendra plustost a nostre requeste; elle se laissera baiser, tatonner; ou s'elle ne peut entendre, elle y enverra sa grande fille.“ Vela ung beau commencement pour estre femme de bien.“ (f° Eiiii, r°)

2) J'en congnoy en beaucoup de lieux
D'aucuns de bonne conscience,

Qui jamais ne gettent les dez,
Ne ne les veulent manier,
Mais leur suffit de parier
Les ungs aux aultres seulement.
Car, a parler realement,
Il leur fait mal de perdre temps.
Sy prennent la leur passe temps,

An und für sich harmlos seien manche Gesellschaftsspiele, wie das Blumenspiel, ferner das ebenfalls noch bekannte Frage- und Antwortspiel¹⁾. Manchen Anlass zu Scherz und Heiterkeit bietet die Festsetzung der Pfänder, die der im Erraten unglückliche Spieler einlösen muss²⁾. — Doch auch hier kommt die Schlechtigkeit dieser Menschen zum Vorschein. Die Männer wissen in ihre Fragen allerlei Zweideutigkeiten zu legen, die von der ursprünglichen Unschuld des Spieles weit entfernt sind³⁾. —

Während bei den passionierten Spielern das Verlangen nach vielem und gutem Essen und Trinken erst in zweiter Linie kommt, gibt es Menschen, deren Sinnen und Trachten einzig und allein darauf gerichtet ist⁴⁾. Und darin stehen die Frauen, meint unser Dichter, den Männern nicht nach⁵⁾.

Eloi mag in der Beschreibung eines Schmauses, den reiche „Mignons“ ihren Geliebten zu Ehren veranstalten, vorzugsweise die Speisen zusammengestellt haben, die nach seinem Dafürhalten zu den beliebteren gehörten⁶⁾.

Zuerst erwähnt er deren eine ganze Anzahl, aber

Et font bien souvent de grant trouble,
Qu'il n'y a nul qui ne s'en trouble
De tous les joueurs qui sont la. (f° Eiii, v°, 1.—2. Col.)

- 1) „Je vous vens le gentil muguet,
Dira Katherine a Huguet.
„Et je vous vens la violette,
Dira Guillemin a Rollette. (f° Jv, v°, 2. Col.)

- 2) Puis se prendront aux devinailles.
Mais premier y a demisailles
A qui fauldra a deviner.

- 3) f° Jvi, r°, 1. Col.

- 4) Il n'est rien qu'ilz appetent tant
Qu'a baufre [et] boire d'autant
A plains voirres, a plains godes. (f° Fi, r°, 2. Col.)

- 5) Non pas les hommes seulement,
Mais les femmes semblablement,
Car nos commeres, ce me semble,
Se gallent aussi bien ensemble,
Et boivent soir et matinee
De cette friande vinee

Comme les hommes. Pourquoi non? (f° Fi, r°, 1. Col.)

Zu dem übermässigen Trinken der Frauen siehe Schultz, „Häusl. Leben“, p. 315.

- 6) Cf. Anhang n° XII, p. 94 ff.

La plus part de telz viandes
 Bien delicates et friandes,
 Se baillent au commencement
 Pour le desjeuner seulement,
 Car ilz vous font ung appetit
 Voulentiers grant, non pas petit. (f° Jiii, v°, 1. Col.)

Mutatis mutandis sind es somit für die damalige Zeit, was man heute „hors-d'œuvre“ und „entrées“ nennen würde. —

Bezeichnend für eine französische Mahlzeit kommt Brot an erster Stelle. Dann folgt Schinken, an weiteren Schweinefleischgerichten — das Schweinefleisch spielt im Mittelalter die Hauptrolle¹⁾ — Rippen-spießbraten mit Erbsen (*espinee cuyte aux beaulx pois*), Leberwurst, sowohl mildé wie auch solche voll Nelke und Gewürzen (*trouson d'andouille tendre et douille; andouille toute fresche, bien cuyte, plaine de beau clou de geroufle, et qui est si bien espisee*), gewürzte Wurst (*saussisse plaine d'espisse*), fette Schweinsblutwurst (*gras boudin de pourceau*).

An Kalbfleisch enthalten diese „einleitenden“ Gänge Kalbsbrust (*frase de veau*), an Hammelfleisch gebratenen Hammelmagen (*une belle caillette du mouton bien rotie*), an Kuhfleisch Kuhkeule mit Knoblauchsauce²⁾ (*ung trumeau . . . de vache,*

Dont la sausse, si je ne faulx,
 Luy mesmes, qui sent fort les aulx,
 Il a faicte des le matin),

an Ochsenfleisch fetten Rostbraten mit Sauerweinsauce und Zwiebeln (*charbonnee fort grasse, Plaine de verjus et d'ongnon*), ferner eine Keule, endlich ein Gemüseragoût (*une belle barbe robert . . . bien fricasee*). — Den Durst wird der Bleicher (*vin de paillette*) bekämpfen.

Nun beginnt das eigentliche Dîner³⁾, das zuerst eine reiche Auswahl an Geflügel und Wild bringt: Hähnchen, mit Kräutern gekocht, Kapaun, Rebhuhn, Lapin und Lapereau, Taube, Hase und Häslein; Wildpret. Dann folgt Braten, Meerschwein, Fleischpastete. — An Süßspeisen erwähnt Eloi Obstkuchen, nach französischer Art gezuckert; Caramelpudding; Zuckerkuchen (*joyeux*); gefüllte Waffeln; Butterkuchen nach pikardischer Art (*badree*)⁴⁾, kleine Rahmkuchen (*raton*), Pfannengebackenes, Krapfen. — An Zuckerzeug Zuckermandeln (*dragee*). — An Obst zweierlei Birnen, Äpfel, Nüsse, Pfirsiche, Trauben, Haselnüsse, Mandeln, die geschält und mit Zucker gemischt werden. — Von Käsen findet nur artesischer geschälter Fettkäse Erwähnung.

Dazu wird fleissig getrunken. —

1) Cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 127.

2) Zur Beliebtheit dieser Sauce siehe Lacroix, „Mœurs“, p. 178.

3) Bei dieser längeren Aufzählung führe ich an dieser Stelle die französische Bezeichnung nur bei wenig bekannten Speisen an.

4) Cf. p. 63.

Eloi sagt uns anderseits auch, was damals für ärmliche Kost galt, wenn er uns von dem Geizigen erzählt:

Telz gens avers tousjours mendiant,
 Ne n'osent pas menger leur sol.
 Quant ilz ont ung morceau de mol
 D'ung bout de tripe ou de boyau,
 Et ung petit de vin plain d'eau
 Ou de cervoise ou de goudalie,
 Qui est ung bruvaige ort et salle,
 Ou de lart jaune ung morcelet,
 Ung oeuf ou ung petit de let,
 Ou en karesme ung haren sor
 Tout cornant, c'est ung grant tresor,
 Ou deux noix ou autant de figues,
 C'est trop, ilz s'en tiennent prodigues,
 Ou ung petit de souppe mesgre
 Faicte a l'ongnon et au vinesgre,
 Et du gros pain noir et chansy.
 C'est beaucoup, il fault dire ainsy. (f^o Fvi, v^o, 1. Col.)

Nach einem Menu wie das eben für das Essen der „Mignons“ erwähnte war es schwierig, an Speisen noch viel Ungenanntes zu finden. Dafür aber führt uns Eloi, wenn er von einem Studentenmahl spricht, die dem lateinischen „Argot“ der Musensöhne eigentümlichen Bezeichnungen an: Schweine heissen „fourfilly fourfillos“, weil es „bestes qui vont fouillant du groing“ sind. „Volibosos“ ist im Walde hausendes Federwild. „Boutinterra“ sind Kaninchen; „rapimontes“ sind Hasen und Zicklein,

Et la chose qu'ilz present mieulx,
 Que j'oublieye, ainsi m'aid Dieux,
Turbicaput, qui vault beaucoup.
 Bon vin monte ou cerveau acoup,
 Sans luy n'ara ja bonne feste,
 Pourtant l'apell'on trouble feste. (f^o Mji, r^o, 2. Col. — v^o, 1. Col.)

Als Stätte der Ausschweifung nennt auch Eloi die Bäder. Wenn der Nachtwächter („guet“) zu später Stunde noch Männer daselbst traf, führte das zu schwerer Busse¹⁾.

1) [Et] Les aultres vont aux estuves,
 Ou se baigner en belles cuves.
 La seront servis jour et nuyt,
 A leur soulas et grant deduyt,
 De Parrichon ou de Marguet,
 Ou trouvez pent estre du guet,
 Et rensonnez bien lourdement. (f^o Fii, r^o, 1.—2. Col.)

Die Feierabendglocke („couvre-feu“) scheint oft als Zeichen für das Schliessen

Scharf bekämpft Eloi die Anschauung bei den Leuten aus den untern Ständen, am Samstag Nachmittag dürfe nicht gearbeitet werden¹⁾).

Kaum sieht sie, sagt er, am nahen Kirchturm, dass es zwölf Uhr ist, so legt die fleissige Hausfrau Rocken und Spindel weg: denn würde sie weiter spinnen, wäre es, glaubt sie, eine schwere Sünde. Gerade am Samstag sollten aber die Christen, den Juden zum Ärgernis, mehr arbeiten als an allen andern Wochentagen. — Vom gleichen Irrtum befangen ist der pflügende Landmann. Sieht er an den Strahlen der Sonne, dass die Mittagsstunde gekommen, spannt er eilig seine Ochsen oder Pferde aus; und sollten auch nur noch zwei oder drei Schritte an einer Furche zu ziehen sein. — Wer freut sich darüber? Die Zugtiere, die so zu grösserer Ruhezeit kommen; und der Teufel, denn durch solches Verhalten machen sich die Menschen des Vergehens, jüdischen Brauch zu befolgen, schuldig²⁾. — Haben aber etliche es unterlassen, den Samstag zu feiern, und kommt nachher Sturm oder Hagel, Reif oder sonstiger Naturschaden, ist nach der Meinung der Toren alles nur die Bestrafung dafür, dass der Samstag missachtet worden ist³⁾. —

Die Glückseligen, im Angesichte Gottes, kennen, sagt Eloi, kein grösseres Glück als zu singen und zu musizieren. So seien sie auch

der Dampfbäder („étuves“) gedient zu haben. Cf. Lacroix, „Moyen âge“, Band I, Kap. „Prostitution“, f° XVI, v°, ferner Ähnliches f° XI, r°.

In der Vorrede (p. VIII) zu „Deutsches Leben“ macht Schultz, und wohl mit Recht, darauf aufmerksam, dass die Schilderungen der Sittenprediger nicht immer wörtlich aufgefasst werden dürften, da wohl viel Übertreibung darin sich finde. Unrichtig und im Widerspruche zu den historischen Zeugnissen scheint es mir indessen zu sein, wenn er die Verlässlichkeit von Miniaturen wie diejenige des Breslauer Valerius Maximus (l. c., p. 68, Fig. 83) bezweifelt.

Dass Frauenhaus und Badestube im damaligen Frankreich sittlich ziemlich gleich tief standen, zeigt uns auch folgender Passus der schon einmal erwähnten „Petite Diablerie“: „L'ung dira en son oraison: „Allons boire, par le ventre, je meurs de soif“; l'autre dira: „Alons au bordeau, ou aux estuves“. (f° Biii, r°). — Also hätte nach der Bemerkung der beiden „Diableries“ kein Unterschied der Sitten zwischen Dampf- („estuves“) und Wannenbädern („cuves“) bestanden. Cf. hierzu Schultz, l. c., p. 68, 1. Hälfte.

1) Lacroix, „Mœurs“, p. 107, erwähnt folgenden Samstagsaberglauben, der im direkten Gegensatz zu dem von Eloi genannten steht: „Si une femme, quand vient le samedi, cesse de filer et laisse sa quenouille chargée de lin, elle peut être assurée que le fil qu'elle en obtiendra la semaine suivante ne donnera qu'une toile de mauvaise qualité. qu'on ne saurait jamais blanchir; le fait est prouvé, d'ailleurs, par les chemises de toile bise que portent les hommes qui viennent d'Allemagne, pays où les femmes ont coutume de laisser du lin à leur quenouille du samedi soir au lundi.“

2) Comment il faut garder le dimanche, et non pas le samedi, depuis la nouvelle loy, autrement c'est judaser. (f° Diii, v°, 1. Col.)

3) f° Diii, r°, 1. Col. — f° Dv, v°, 1. Col.

von den Malern dargestellt¹⁾. Darum verdienten die bedeutenden Sänger und Musiker eine ehrende Erwähnung²⁾.

An den grossen Kirchen sind diese Künstler tätig, die Hymnen, Motetten, Messen, Prosastücke komponieren. So sanft, so gefällig, gleichzeitig so fromm und so schön ertönen ihre Weisen, dass, wer sie singt oder singen hört, davon ganz beglückt ist³⁾.

Eloi gibt uns eine interessante Zusammenstellung von 19 Komponisten, die die gleichartigen Angaben anderer Dichter jener Zeit — wie Guillaume Crétin und Jean Lemaire⁴⁾ — ergänzt⁵⁾. Von diesen der Älteste ist der Engländer Dunstaple († 1458): die übrigen gehören der französisch-belgischen oder französisch-burgundischen Schule an⁶⁾.

Für ihre Kapellen wenden sich denn auch die mächtigen Fürsten, wenn sie Sänger und Organisten haben wollen, an diese Kirchen⁷⁾. —

Während manche Stiftsherren durch ihre gewissenhafte Teilnahme am Gesang den Gottesdienst zu verschönern beitragen⁸⁾, gibt es wieder andere, die von einer Kirche zur andern eilen, und denen es nicht so sehr um die Sache, als um das dabei zu verdienende Geld zu tun ist⁹⁾.

Während von den würdigen Musikern und Sängern,

Qui ne hobent de mainte esglise (f° Tvi, r°, 1. Col.),

1) Cf. p. 22, Anm. 8.

2) Pourquoi au grant honneur et gloire
Des chantres dignes de memoire
Qu'on ne scaroit trop exaulcer
Ne priser, ce doibs tu penser,
M'a pleu de dire ces beaulx mos. (f° Tv, r°, 2. Col.)

3) Cf. p. 23, Anm. 1.

4) Cf. Brenet, l. c., p. 171; Ph. Aug. Becker, „Jean Lemaire“ (Strassburg 1893), p. 39, Anm. 2.

5) Cf. p. 23, Anm. 2.

6) Cf. Brenet, l. c., p. 171.

7) Et doibs scavoir que c'est lyens (d. h. in den grossen Kirchen)
Que les grans princes terriens
Se fournissent pour leurs chapelles
De bons chantres et de voix belles,
D'organistes semblablement,
Bien jouans merveilleusement. (f° Tv, v°, 1. Col.)

8) Et chantent quasi a toute heure
Les chanoines la assistens
En leurs lieux, si bien tu m'entens,
Tant que le service est tout fait,
Dont sont bien a priser de fait. (f° Tv, v°, 2. Col.)

9) D'aulcuns pourtant, pour parler franc,
Quant ont frappé le cul au bane,
S'en vout acoup gaigner ailleurs.
Ce sont messeigneurs les coureurs. (ib.)

viele sich gar nicht so gut stellen als sie es verdienen¹⁾, sind die im Hofdienste stehenden mit Pfründen und guten Gehältern wohl versehen²⁾. —

Von der profanen Musik weiss uns Eloi nicht viel zu erzählen. Am Ende eines Gelages würden etwas derbe Lieber gesungen³⁾; aus Liebe zu ihren Schönen erdichteten die jungen Herren alle Tage Neues an Liebesliedern⁴⁾.

Es erschienen dann die „ménétriers“, die mit mancherlei Instrumenten aufspielten:

La viennent les hault menestriers
A telz grans festes volentiers,
Qui vous cornent joyeusement
Et font grant resbaudissement
Et plusieurs gentilz trupeluz,
Atout belles harpes et luz,
Orgues et manicordions,
Eschequiers et psalterions,
Rebec, simphonie et guiterne.
L'autre flagolle, l'autre guiterne,
L'autre joue du tabourin. (f° Jv, r°, 1. Col.)⁵⁾ —

Die Rolle des Tanzes ist in der „Diablerie“ eine verhältnismässig bescheidene⁶⁾.

1) f° Tv, v°, 2. Col.

2) f° Tvi, r°, 1. Col.

3) Et puis chantent de mes chansons,
Qui n'ont pas pourtant meschans sons,
Mais elles sont ung peu grassettes. (f° Jv, r°, 1. Col.)

Cf. hierzu Schultz, „Häusliches Leben“, p. 371.

4) Ainsi s'esbatent mes doulcettes
Avec nos gentilz dorelos,
Courtoys, mignons, gentilz, falos.
Font tous les jours chansons nouvelles,
Cela s'entent, pour l'amour d'elles. (ib.)

5) Dazu käme noch die an anderer Stelle von Eloi erwähnte „chevrette“:
(Von Hirten)

Se vont jouant a la chevrette (f° Oii, r°, 1. Col.),
wohl eine Art Hirtenpfeife.

Diese Aufzählung Elois sollte zweifelsohne keinen Anspruch erheben auf Vollständigkeit in der Aufzählung der damals gebräuchlichen Musikinstrumente. Unseres Dichters Zeit kannte derensicher viel mehr als die dreizehn eben erwähnten, weiss doch Guillaume de Machault in seinen Dichtungen „La Prise d'Alexandrie“ und „Li Temps pastour“ uns für das XIV. Jahrhundert die stattliche Anzahl von 34 anzuführen. Cf. hierzu Lacroix, „Moyen âge“, Band IV, Kap. 4, f° II, v°.

6) Zur Bedeutung des Tanzes im Mittelalter in Frankreich cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 262: „L'on croirait, en lisant les vieux poëtes et les vieux roman-

Mit Namen erwähnt Eloi, ausser dem gewöhnlichen Reigentanz¹⁾, nur die „morisques“, ein seit der Mitte des XV. Jahrhunderts sehr beliebter Tanz, der oft als dramatisches Intermezzo diente²⁾.

Nach dem Essen schreiten „Mignons“ und „Mignonnes“ zum Tanze. Man hält sich am Finger; beim Gehen und beim Tanzen bemüht sich ein jeder, sich in möglichst günstigem Lichte zu zeigen³⁾.

Lose Lieder werden dazu gesungen, während zahlreiche fahrende Musikanten aufspielen⁴⁾.

Tanz, meint Eloi, gehe den Frauen über alles⁵⁾. Sie würden dabei manchmal solche Sprünge ausführen, dass diejenigen, welche

Sont fort serrees et estraintes,
Voire et a l'aventure ensaintes (f° Jv, r°, 1. Col.),

es oft späterhin schwer büssen müssen.

Manche andere wird, wenn auch nicht in ihrer Gesundheit, so doch in ihrer Koketterie getroffen, wenn beim Tanzen plötzlich ihre Tour-nüre ins Rutschen kommt⁶⁾.

Wiewohl das Tanzen leicht zur Sünde verleite, meint Eloi, dürfe man doch bei gewissen Gelegenheiten,

En temps de joye et de lyesse (f° Jv, r°, 2. Col.),

tanzen: so z. B. wenn ein hoher Fürst geboren ist, wenn der Landes-herr aus einem siegreichen Feldzuge heimkehrt. Bei einem Friedens-schluss, oder am Vorabend Sankt Johannis. Bei einer Kirchweih, bei

ciers, que les Français n'avaient rien de mieux à faire que de danser à toute heure du jour et de la nuit.“

1) (Des Mondains):

Ilz saillent, dansent et karollent. (f° Ei, r°, 1. Col.)

2) Belles dances, belles morisques. (f° Eii, r°, 1. Col.)

Dieser Tanz, wohl arabisch-spanischen Ursprungs, wurde 1457 aus Béarn am französischen Hofe eingeführt. Cf. Lacroix, „Mœurs“, p. 267.

3) Pour recreacion

Mes mignons, ce dois tu penser,
Mainent mes mignongnes dancier,
Gentement, non pas en lourdois,
Tenans l'ung l'autre par les dois.
La pent on veoir, ainsi m'aid Dieux,
Qui dance et marche aussi le mieulx,
Car chascun d'eulx d'ung grant vouloir
Tasche a ce faire valoir. (f° Jiii, v°, 2. Col. — f° Jv, r°, 1. Col.)

4) Cf. p. 56, Anm. 3, und p. 56.

5) Voila le passe temps joyeulx
Et l'esbatement de mes dames.

.

Il n'est rien qui leur plaise tant. (f° Jv, r°, 1. Col.)

6) Cf. p. 36, Anm. 4.

Verlobungen, bei Hochzeiten. Auch schon bei einem einfachen Besuch bei Freunden, bei vielen andern Gelegenheiten noch¹⁾.

Seltsam klingt es, dass ein junger Priester, wenn er seine erste Messe gelesen, dieses hohe Ereignis mit seinen Freunden bei Tanz und Schmaus festlich begeht²⁾. — Eloï macht eine maliziöse Bemerkung, wenn er uns sagt, die Tänze einer „confrérie“ fänden zu Ehren des betreffenden Schutzheiligen statt³⁾.

Beim Tanzen, so schliesst Eloï, komme es eben nur auf die dabei verfolgte Absicht an: tanze man „en bonne intention“, so verdiene man dafür nur Lob⁴⁾.

Und nun zum Schlusse noch Eines. Eloïs Auge begnügt sich nicht, die einzelnen, leichten oder schweren Schäden aufzudecken. Sein Blick erkennt auch die entfernteren Gründe des allgemeinen Missbehagens. In ernsten Worten wendet er sich an die Fürsten und spricht ihnen ins Gewissen. —

So sollten sie zum Beispiel die Militärverhältnisse ordnen. In jedes geeignete Schloss gehört eine Besatzung; diese aber soll vom betreffenden Fürsten in geziemender Weise besoldet sein. Wenn für die Landbevölkerung das Leben fast unerträglich geworden ist infolge der Plünderungen durch herrenlose Söldnerscharen⁵⁾, so trifft die Schuld denjenigen, der seine früheren Soldaten nach beendigtem Kriege kurzweg entlassen hat. An wen soll man sich wenden, um vor diesen Brandgesellen Schutz zu finden?

Et ne scet on a qui ilz sont,
Ne ne sont avouez de nulz. (f° Riïii, r°, 2. Col.)

1) Cf. Anhang n° XIII, p. 97.

2) Ou quant ung prestre, escoute bien,
 A chanté sa premiere messe,
 Tous ses amys, en grant lyesse,
 Vous chanteront et danseront,
 Et grant chiere ce jour feront. (f° Jv, v°, 1. Col.)

3) On a une belle frarie
 De quelque saint ou quelque sainte.

 Freres et seurs, n'en doubte pas,
 Après qu'ilz ont pris leur repas,
 Chantent aussi de cueur joyeux,
 Et d'ensent tous a qui mieulx mieulx,
 Pour l'honneur, je l'enten ainsi,
 Du saint ou de la sainte aussi. (f° Jv, v°, 1. Col.)

4) f° Jv, v°, 2. Col.

5) Zur Roheit der Söldner cf. Schultz, „Deutsches Leben“, p. 588.

VI.

Zur Metrik und Sprache Elois.

Der achtsilbige Vers, in dem der mittelalterliche Franzose schon manchen weisen Rat, manche lange Erzählung hatte hören können, dient auch Eloi zur metrischen Redaktion seiner wohlgemeinten Mahnungen.

Die altfranzösische Dichtung ist bekanntlich hinsichtlich des Hiatus nicht so streng wie die neuere: stummes *e* am Ende mehrsilbiger Wörter braucht nicht elidiert zu werden, wenn demselben *muta cum liquida* vorangeht¹⁾. Ja diese Duldung gelangt noch in weiteren Fällen zur Anwendung: die Nichtelision kommt allgemein bei Polysyllabis vor, unbeachtet der Natur der vorausgehenden Konsonanz²⁾. Piaget nimmt wohl mit Recht an, dass man aus dem bescheidenen oder ausgiebigen Gebrauch dieser Freiheit die grössere oder geringere Fertigkeit eines Dichters ersehen könne³⁾. Eloi scheint von derselben kaum Gebrauch gemacht zu haben⁴⁾.

Der achtsilbige Vers in Elois Lehrgedicht ist paarweise gereimt. Regelmässigen Wechsel zwischen männlichem und weiblichem Reim finden wir natürlich nicht: die männlichen Reime bilden die grosse Mehrheit.

Unter den zahllosen Reimen Elois begegnen wir den verschiedenen besondern Reimarten, wie die altfranzösische Dichtung sie liebte. So reimen zusammen Homonyma⁵⁾.

1) Tobler, „Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit“, 4. Aufl., Leipzig 1903, p. 64 ff.

2) Piaget, Romania XXVII (1898), p. 591 ff.

3) ib., p. 602, unten.

4) Auf die ca 20850 Verse, welche die „Diablerie“ zählt, dürften es keine fünfzig Verse sein, worin *e* vorkäme. Ich führe hier einige an:

On le destroussè a torfou. (f° Eiii; r°, 2. Col.)

Tous ceulx de viè et de meurs. (f° Eiii, v°, 2. Col.)

Les bons lessè en leur bontè. (f° Giii, r°, 2. Col.)

Pour descendrè en nostre puis. (f° Ji, v°, 1. Col.)

Taschè a ce faire valoir. (f° Jv, r°, 1. Col.)

Commè on fit, je le vueil dire. (f° Nvi, v°, 1. Col.)

Estrè eslevè en croix haulte. (f° Sv, r°, 1. Col.)

La messè est chose trop digne. (f° Sv, v°, 1. Col.)

Dagegen sind die Verse vor der *Table* augenscheinlich nicht von Eloi (Anhang XIV, p. 98). Es sind dies holprige Zehnsilbner, mit einer lyrischen und drei epischen Zäsuren. Ferner finden sich darin grobe Schnitzer (Damernal, le exprimer), was wahrscheinlich macht, dass Eloi keine Korrektur las.

5) Font les joustes, les beaulx tournois,
Ou ilz despendent mains tournois. (f° Ei, r°, 1. Col.)

Auch Reime aus solchen Wörtern, welche zwar denselben Stamm ausweisen, und mit gleichlautenden, aber nicht gleichbedeutenden Endungen gebildet sind, finden sich vor¹⁾).

Nicht nur geht Eloi dem Reim zwischen einfachem Wort und Kompositum nicht aus dem Weg, sondern er hat an einer derartigen längern Reimreihe sichtlichen Gefallen: und damit treibt er eher künstliche Reimerei²⁾).

Rede und Gegenrede lässt unser Dichter nicht mit dem Reimpaar schliessen, sondern er verbindet sie konsequent durch den Reim³⁾).

Eloi ist Picarde⁴⁾); diesen oder jenen seiner heimatlichen Provinz eigentümlichen Ausdruck scheut er sich nicht zu gebrauchen. Ja er

Tout ce que je t'en ay compté,
Mon beau Lucifer, c'a esté,
Enten bien, de leurs enfans masles,
Mais ilz ont tant de filles malles. (f° Qv, r°, 2. Col.)

- 1) Quand donc l'ouvrier pas n'y besongne,
Plus se prolongue la besongne. (f° Hiiii, v°, 1. Col.)

2) (Es ist eben davon die Rede gewesen, dass der arme Mann durch seiner Hände Arbeit seinen Lebensunterhalt sich verschaffen müsse):

Pourquoy il ara voulu prendre
Tel mestier, ou tel, et l'apprendre,
Et auquel il sert asservy,
Car jusqu'icy luy a servy,
Et tant qu'a luy s'asservira,
A son besoing luy servira.
Le mestier est son gaigne pain,
Qui luy sert a gaigner son pain.
Sy donc servile il est nommé,
Vrayment il n'est pas surnommé. (f° Piii, r°, 1. Col.)

Cf. Tobler, l. c., p. 158.

- 3) S.: Tu fais cy de grans parlemens,
Je te confesse tout cela.
Et quoy plus? demourras tu la?
N'en seras tu meshuy sailly?

L.: Je n'ay pas encores failly.
Tu ne peulx nyer ma majeur,

.
.
.

Toutes deux sont vrayes, Sathan.

S.: Je ne vy plus sot de cest an. (f° Biiii, v°, 1.—2. Col.)

Cf. ferner u. a. f° Kv, v°, 1. Col.; f° Mi, r°, 2. Col.; f° Ovi, r°, 2. Col.—v°, 1. Col.

- 4) Cf. p. 1, Anm. 3.

bemerkt gelegentlich ausdrücklich, dass man so in der Picardie spreche¹⁾: an heimatlicher Eigentümlichkeit findet er Gefallen. —

In theologischen Auseinandersetzungen verwendet Eloi bisweilen, in echt mittelalterlich homiletischer Weise, die lateinische Sprache gemischt mit Französisch²⁾. Seine französische Sprache aber ist volkstümlich, nicht gelehrt. In ergiebiger Weise verwendet er sprichwörtliche Redensarten³⁾.

Dadurch, dass Eloi seine Lehren und Schilderungen in ein einfaches Gewand zu kleiden verstanden hat, ist es ihm möglich gewesen, trotz der Sprödigkeit des Stoffes seinen Auseinandersetzungen im allgemeinen lebhaft, ausdrucksvolle Art zu verleihen. —

Da Eloi so viele Sitten und Gebräuche erwähnt, und dieselben je-
weilen bei ihrem, manchmal lokalen, Namen nennt, ist seine Teufels-
geschichte hinsichtlich des Wortschatzes eine reiche Fundgrube. Godefroy
erwähnt in seinem altfranzösischen Lexikon oft Wörter und Redensarten,
für die er nur ein Beispiel, und zwar aus der „Diablerie“, anzuführen
weiss. In andern Fällen geht die Elois Lehrgedicht entnommene Stelle
um eine ansehnliche Spanne Zeit den übrigen Zitaten voran. Und

1) Cf. im folgenden Glossar, p. 63 ff., s. v. *badree, bibeufz, loquebaut, lubie, sang.*

2) L.: Ex duabus, entend moy bien,
Premissis veris sequitur
Conclusio vera. (f° Bliii, v°, 2. Col.)

Auf dieses Zitat Luzifers erwidert Satan:

Le mur

T'entent aussi bien comme moy.
Parle bon francois, car pourquoi
Chascun n'entend pas ton latin.
Latines tu asses, matin!
Dieu! quel latineur de mes brayes! (f° Bliii, v°, 2. Col.)

(St. Augustin) Nolli velle iudicare

Dit il, si non vis errare. (f° Cvi, r°, 2. Col.)

Sapiens dominabitur

Astris, Lucifer, mais ce mur

M'entent aussi bien, par ma foy,

Comme tu m'entens, je le croy. (f° Di, v°, 1. Col.)

(Luzifer erkundigt sich über die Christen):

Que font ilz? — Ducunt in bonis

Dies suos et in puncto

Ad inferna descendunt

L.

Ho!

Il me suffit pour maintenant;

Ne me va plus cy latinant. (f° Dvi, v°, 1. Col.)

Cf. ferner u. a. f° Gi, v°, 2. Col.; f° Hiiii, r°, 2. Col.; f° Miii, r°, 2. Col.)

3) Cf. Anhang XV, p. 99.

wieder an einem dritten Ort, wo von zwei Beispielen das eine irgend-einem picardischen Text, das andere unserer Teufelsgeschichte angehört, dürfen wir nunmehr wohl annehmen, dass wir es mit einem speziell der Picardie eigentümlichen Ausdruck zu tun haben.

Trotz der sehr reichlichen Ausbeute durch Godefroy bietet das „Livre de la diablerie“ in lexikalischer Hinsicht für eine Nachlese noch des Interessanten und Neuen genug, das hier zusammenzustellen wohl nicht unnütz sein dürfte. — Das Glossar, das folgt, enthält die Wörter und Redensarten, welche bei Godefroy¹⁾ („Dictionnaire“ und „Lexique“) gar nicht, ungenügend oder unrichtig aufgezeichnet und erklärt sind; ferner die, für welche er nur spätere Beispiele gibt²⁾. Auch Delboulles Listen in der „Revue d'histoire littéraire de la France“ (vol. Iss.) sind berücksichtigt worden.

Ich möchte damit einen kleinen, seiner stofflichen Beschränktheit wegen sehr bescheidenen lexikalischen Beitrag zur Kenntnis des Französischen und — für einige Wörter und Redensarten — des Picardischen um das Ende des XV. Jahrhunderts liefern.

A.

afique, s. m., „Haarschmuck; Schmuck der Frauentracht“ (picardische Form von *affiche*).

Leur fault il tant de mirlifiques,
Tant de bagues et tant d'*afiques*? (f° Jii, r°, 1. Col.)

Zu diesem Wort gehört das noch heute erhaltene und auch von God. (Suppl.) erwähnte *affiquet*.

amignonne, v. a., „lieblosen, schmeicheln“.

Zu diesem Verb führt God. aus Eloi folgenden Passus an:

Mainte femme, je te dy bien,
Comme benigne creature,
Se veult flater de sa nature;
Plus la flaton et *amignonne*,
Plus la trouvon douce et mignonne. (f° Hvi, r°, 2. Col.)

1) Godefroy zitiert immer nach einer Ausgabe von 1507, die nicht existiert. Er mag sich wohl an das Datum des Privilegiums (29. Januar 1507 a. St.) gehalten und die am Ende befindliche Datierung

L'imprimeur est Michel Le Noir,

Qui l'a mis en impression

L'an mil cinq cens et huyt sans faulte. (f° Xvi, r°, 2. Col.)

übersehen haben.

2) Wird im folgenden bei einem Worte Godefroy nicht erwähnt, so bedeutet es, dass das betreffende Wort bei ihm fehlt.

Hierzu bemerkt God.: „Il faut comprendre cet exemple bizarre comme s'il y avait *amignonons*“. Es liegt ein Missverständniß vor: *flaton* (besser *flat'on* zu drucken) ist gleich neuerem *flatte-t-on*, und bei *amignonne* ist, was nichts Befremdendes hat, das unpersönliche *on* nicht wiederholt.

avril in *poisson d'avril*, „Betrüger“.

Wird von Luzifer dem Satan inmitten von andern Schimpfnamen zugerufen.

Vienca, le chief des ruffyens,
Houlier, putier, macqu(e) reau infame,
De maint homme et de mainte fame
Poisson d'avril, vien tost a moy. (f^o Biii, r^o, 2. Col.)

B.

badree, s. f., „Butterkuchen“. Picardisches Wort.

God. hat hierzu nur folgendes Beispiel, das aus der gleichen Gegend wie unser Gedicht stammt:

„En lait doulz pour les flancs et *badrees* du couvent pour toute l'année v. l. VI. s. VI. d. (Compte de 1505, S. Omer, ap. La Fons, Gloss. ms., Bibl. Amiens).

Dafür wird folgende unzutreffende Übersetzung gegeben: „farine ou toute autre substance délayée dans l'eau.“ — Bei Eloi finden wir folgende genaue Beschreibung dieses der Picardie eigentümlichen Gebäckes:

L'autre trenche a sa mye Marthe
D'une aultre maniere de tarte,
Et a sa compaigne Nicolle,
Plaine de beurre et toute molle,
Et aussi a sa seur *Andree*,
Qui s'appelle en piquart badree,
Et se fait de beau lait bouilly. (f^o Jiii, v^o, 2. Col.)

Hierzu passt besser als seine Übersetzung was God. über das Weiterleben dieses Wortes bemerkt: „*Badree* se dit encore à Guernesey, en Normandie, dans la Flandre franç. et dans le Berry pour désigner une pâtisserie sur laquelle on étend une marmelade de pommes ou de poires“.

barbe robert, s. f., wahrscheinlich Bezeichnung eines Gemüseragoûts.
(Es ist die Rede vom Festmahl der „Mignons“.)

L'autre, que j'oublie a dire,
D'une belle *barbe robert*
Vous donne, bon gré Saint Robert,
A Rogiere, *bien fricassée*,
Qui par sa gorge est tost passée. (f^o Jiii, r^o, 2. Col.)

God. (Compl.) erwähnt folgendes einzige Beispiel aus de Baïf:

Oustez ce lapin qui se pert,
Pour mettre a la *barbe robert*,

und übersetzt *barbe robert* mit „genre de sauce“. Unser Beispiel scheint eher auf eine selbständige Speise hinzudeuten; ferner würde das Attribut „*fricassée*“ für eine Sauce nicht passen.

barbe triste, s. f., „Kopfhänger“.

Wird von Satan dem Lucifer in beschimpfendem Sinne zugerufen im Verse:

M'entens tu bien, dy, *barbe triste*. (f° Tv, r°, 1. Col.)

bastonnade, s. f., ein Gesellschaftsspiel.

Gottes Unwillen wird nicht erregt beim Anblicke schöner Spiele,

Mais que ce soit par bon accord,
Comme a la baboue ou aux tables,
Ou plusieurs personnes notables
S'esbatent souvent en commun,
Au maucontent, a trente et ung,
Et aussi a la *bastonnade*,
Quand on est en bonne brigade. (f° Evi, v°, 2. Col.)

God. (Suppl.) erwähnt *bastonnade*, zum erstenmal für das Jahr 1588, nur in dem ursprünglichen Sinne von „décharge de coups de bâton“. Es fehlt auch bei Rabelais I, Kapitel XXII.

batif, -ive, adj., „was geschlagen werden kann oder soll“.

Tu es le plus beste des bestes,
Et aussi *batif* que beau platre. (f° Gv, v°, 1. Col.)

bibeufz, in der Redensart *clerc de bibeufz*, „Dummkopf“. Picardischer Ausdruck.

4p 43

Comme vrays folz et inutilz,
Plains d'ignorance et quoquardie,
Lesquelz par toute Picardie
Sont appelez *clercz de bibeufz*. (f° Dv, r°, 1. Col.)

Scheint auf eine unbekannte lokale Begebenheit in der Picardie zurückzugehen.

Bourbonnois, im Schimpfnamen *grant oreilles de Bourbonnois*, „langohriger Dummkopf“.

Welches die sachliche Erklärung dieser Redensart ist, und warum das *Bourbonnois* in Mitleidenschaft gezogen wird, weiss ich nicht.

Il te fault donc esbatement,
Grant folatre, grant quoquibus,
Aussi subtil qu'ung cornibus,
Grant oreilles de Bourbonnois,
Tu n'entens rien ne ne congnois,
Tu n'es qu'ung badin brief et court. (f° Kv, v°, 2. Col.)

*boutinterra*¹⁾, s. m., „Kaninchen“. Macaronisches Studentenlatein.

Es ist die Rede von einem feinen Essen der Pariser Musensöhne.

Oultre plus, scez tu bien qu'ilz ont?

Boutinterra, rapimontes.

Enten tu bien ces entremetz?

Boutinterra, connins, lapreaulx. (f^o Mii, r^o, 2. Col.)

bragart, adj., „stolz, arrogant“.

Der Titel von Kapitel xlvj lautet: „Comment l'acteur reprent les ypocrites et les fringueux qu'on dit *bragars* du temps present.“ God. Beispiele (Suppl.) gehören dem Dichter Corrozet und H. Estienne an.

Breton, in der Redensart *un tour de Breton*, „listiger, heimtückischer Streich“.

Je puisse estre de Dieu maudit,

Si ce n'est fait d'ung mauvais homme,

Et joué d'ung fin tour, en somme,

Et faulx, que Dieu luy doint la taigne.

S'il estoit natif de Bretagne,

Ce seroit *ung tour de Breton*. (f^o Ov, v^o, 1. Col.)

C.

champ in champ étroit, Bezeichnung eines Spieles.

Se vont jouant a la chevette,

Au molinet, aux belles quailles,

Au[x] longz festus, aux courtes pailles,

Au faux villain, ou *champ estroit*. (f^o Oii, r^o, 1.—2. Col.)

God. erwähnt ein einziges Beispiel vom Jahre 1446.

chansir, v. n., „schimmeln“.

Et du gros pain noir et *chansy*. (f^o Fvi, v^o, 1. Col.)

God. (Suppl.) ältestes Beispiel gehört dem „Trésor“ von Robert Estienne an.

chupeur, s. m.

God. kennt als einziges Beispiel das unsrige, und übersetzt es ad sensum mit „starker Trinker“. Da aber *chuper* „gerben“ bedeutet, dürfte unser Wort ursprünglich „Gerber“ heissen²⁾. Dieselben mochten wegen ihres Durstes bertiichtigt sein, was zu dem für unsern Fall passenden Sinn führen würde.

Et tous aultres bons compaignons,

Qui banfrent tant bien que merveilles,

Gentilz *chupeurs*, franchises bouteilles,

Tous vrays pions et tastevins. (f^o Fi, v^a, 1. Col.)

1) Ich erwähne in diesem Glossar auch die wenigen, dem macaronischen mittelalterlichen Studentenlatein resp. -argot entlehnten Wörter, die Eloi seinem französischen Lehrgedicht scherzhaft beifügt.

2) Dagegen übersetzt Godefroy richtig *chupier* (1374) mit „corroyeur“.

coquillarde, s. f., „dumme Frau“¹⁾.

Es ist die Rede von der abergläubischen Frau, welche am Samstag Nachmittag nicht arbeitet:

Oyant la messe solennelle
Qui se chante pour l'honneur d'elle
Voulientiers chascun samedy,
La *quoquillarde* que je dy
Feroit comme tressaige fame. (f° Diiii, v°, 1. Col.)

Wird von God. irrtümlich mit „femme quitrompe son mari“ übersetzt.
costil, adj., „verdorben, faul“. Von Früchten.

Les plusieurs, pour te dire acoup,
Payent leurs dismes meschamment.

.
Car s'ilz ont point de blé nyelé

.
Ou des fruitz desja tous *costilz*,
Cheulx des arbres de leurs courttilz,
Ou qu'ont amassez par les champs,
„Boutez la,“ dient les meschans,
„Mettez apart pour nos curez“. (f° Oiiii, r°, 1. Col.)

couillebaut (*couille* + *baut*)²⁾, Name oder wohl eher Spottname eines Pariser Geflügelhändlers; er bezeichnet einen in der sinnlichen Liebe tüchtigen Mann.

(Die Pariser Studenten haben an verschiedenen Orten Schulden für Wild und Geflügel):

Et plus de cent chapons aussy,
A ung aultre, il fault dire ainsi,
Franc compaignon, non pas villain,
Que les femmes, j'en suys certain,
N'osoyent nommer *couillebaut*,
Mais l'apelloient *quinebaut*. (f° Mii, v°, 1. Col.)

D.

dada, im Ausdruck *Jehan dada*, Spott oder Kosenamen, den Luzifer dem Satan gibt.

Il y a beaucoup d'ans passez,
Que je n'euz le cueur aussi gay
N'aussi resveillé comme j'ay.
Brief je suys trop de toy content,
Onques dyable, cela s'entent,
Myeulx en raison ne se fonda,
Et t'asseure bien, *Jehan dada*,
. (f° Nii, r°, 1. Col.)

1) Cf. Sainéan, „L'Argot ancien“, Paris 1907, p. 190—1.

2) *Baut* dürfte das in Eigennamen vorkommende *baud* germanischen Ursprungs sein.

dada scheint zu Elois Zeiten nicht nur im Kindermunde als Bezeichnung des Pferdes gebräuchlich gewesen zu sein, wie aus Folgendem hervorgehen dürfte:

Sus donc, *dada*, hurho, hurho,
Ainsy que dyent volentiers
Les chevaux a leurs char [re]tiers.
Quoy dea, que dy je, ces chevaux,
Ce n'est pas bien parlé, je faulx,
Mais ces char[re] tiers doy je dire. (f° Jiii, r°, 2. Col.)

dando, s. m. und adj. m., „Dummkopf; töricht“.

Il ne fault point cela m'apprendre¹⁾.
Je scay bien que c'est de telz cherges,
Lucifer, que de belles verges
Te puist on chatouiller le dos,
Grant *dando*, pere des *dandos*. (f° Qvi, r°, 1. Col.)
Quod ville est carum, dit on —
C'est le docteur mesme Chaton —
Quod carum, ville putato.
Il est bien fol et bien *dando*
Qui ne retient ces beaux notables,
Car ilz sont bons et proufitables. (f° Pii, r°, 2. Col.)

God. übersetzt seine zwei Beispiele (aus Coquillart) mit „mari trompé“.

E.

ententris, in der Redensart *faire de l'ententris*, „tun, als ob man etwas nicht verstehe“.

Satan verhöhnt die Frauen, welche bei schlechtem Wetter an ihren Kleidern gleichsam einen Pelzbesatz von Schmutz tragen.

S.

C'est ung deduyt de veoir leurs cotes.

L.

Et de quelz fourrures?

S.

De cotes,
A tout heure qu'il fait grans boues.

L.

Ha, je l'enten bien, tu te joues,
Tu leur debvoyes ce lardon.

S.

Tant volentiers les regard'on.

L.

Qui, ces cotes, mon beau Sathan?

1) Es ist die Rede von den Leuten, die sich als Steuerpächter ruinieren.

S.

Nennin, que Dieu te doint mal an.
Tu fais, je croy, *de l'entent*trois,
 Et ne seez compter jusqu'a trois. (f° Jii, v°, 2. Col.)

F.

fatrin fatras, in der Redensart *faire du fatrin fatras*, „kokettieren“.
 (Beschreibung, wie die jungen Damen morgens zur Kirche gehen):

Car deux et deux en quelque eglise
 De leur lieu se sont transportees,
 Et leurs belles heures portees
 Gentement soubz le ply du bras,
En faisant du fatrin fatras. (f° Jiiii, v°, 1.—2. Col.)

Godefroy gibt ein Beispiel aus der „Farce de Jolyet“, A. Th. fr. I, 52, und übersetzt es mit „termes caressants“.

fétus, in der Redensart *jouer aux longs fétus*; Bezeichnung eines Spieles mit langen Halmen.

Vide s. v. *champ*.

fourfilly, fourfillos, s. m. pl., „Schweine“. Studentenlatein (Nom. und Acc.).

(Beschreibung eines Studentenessens):

Bestes qui vont fouillant du groing,
 Qu'on dit *fourfilly fourfillos*. (f° Mii, r°, 2. Col.)

frase s. f., im Ausdruck *frase de veau*; feines Stück Kalbfleisch¹⁾.

L'autre vous baille d'une *frase*
 A une qui d'amours l'embrace,
 La gente Cristine, *de veau*. (f°, Jiii, r°, 2. Col.)

froidureux, adj., „vor Kälte zitternd, erstarrt“.

Et mille fois plus morfondus
 Que les povres moutons tondus,
Froidure[u]e, palles de visaige. (f° Giiii, v°, 2. Col.)

God. erwähnt unser Adjektiv nur in der Bedeutung „qui amène la froidure“; sein erstes Beispiel ist Clément Marot entlehnt.

G.

gogo, im Ausdruck *vivre a gogo*, „üppig leben“.

Font a toute heure les grans chieres,
 Nulles viandes leur sont chieres.
 Sont huy chez l'ung, demain chez l'autre,
 N'espargnent or, n'argent, n'espautre;
Vivent a gogo, note bien. (f° Hi, v°, 2. Col.)

1) Das „Dict. Gén.“ erwähnt *frase*, s. m., „(boucherie) région qui s'étend de la partie postérieure et latérale du ventre vers l'extrémité inférieure et antérieure de la cuisse“, als Neologismus.

God. (Suppl.) erwähnt nur *a gogo*, „tout son soûl“.

grobis, in der Redensart *faire du grobis*, „ein ausgelassenes Leben führen“.

(Es ist von den Studenten die Rede.) ‡

S.

Croy que ce sont gentilz suppos,
Bruyans, fringans et bien en point.

L.

Ce sont mon, mais viendront ilz point
Cy apres par devers nobis,
Puis qu'ilz font huy tant du *grobis*,
Et qu'il n'est bruyt par tout que d'eulx. (f° Miii, r°, 1. Col.)

Cf. Godefroy s. v. *grobis*.

H.

hetdroit, s. m., „Hass-Recht“; Spottname eines Prozessstüchtigen.

Ilz se baignent en plaideries,
Et ne quierent que tromperies,
Contre raison et tous les droitz.
D'aulcuns les appellent (les) *hetdrois*,
Les aultres plaideurs, harseleurs,
Cavilleux, hoqueleux, brouillars. (f° Lvi, r°, 2. Col.)

honneste, adj., „standesgemäss gekleidet; elegant“.

Sont tant ardans et curieux
De porter habitz precieux,
Que tout leur bien, leur cueur, leur dieu,
C'est d'estre *honnestes* en tout lieu,
Et fort pomper soir et matin. (f° Gv, r°, 2. Col.)

Letztere Bedeutung, die bei God. fehlt, steht schon bei Ducange, s. v. *honestus*.

L.

loquebaut, in der speziell picardischen Redensart *loquebaut de Seclin*, „Wichtigtuier aus Seclin“.

Die Bewohner dieser Stadt — 10 km südlich von Lille — mochten wegen dieses Fehlers in der Gegend berüchtigt geworden sein.

Enten, *loquebault de Seclin*,
Comme dit le gentil Piquart. (f° Niii, v°, 2. Col.)

lubie. Es dürfte zweifelhaft sein, ob es mit dem erhaltenen Worte *la lubie* identisch ist, das das „Dict. Gén.“ erst im XVII. Jahrhundert nachweisen kann; vielleicht darf man es mit *Libyen* identifizieren.

Car ce sont trop gentilz cafars,
Beaucoup *plus fins que les fins fars*,
Mon beau Lucifer, *de Lubie*,
Ainsy qu'on dit en Picardie. (f° Ri, r°, 2. Col.)

M.

mandegloire, s. m.

Der Name der im Mittelalter eine so wichtige Rolle spielenden Pflanze — Alraun — erscheint hier als Schimpfname im Munde Luzifers.

Je te dy, villain *mandegloire*. (f° Viii, v°, 1. Col.)

monte echelette, Bezeichnung eines Gesellschaftsspieles.

Se vont jouant a la chevette,

Et aussy a *monte echelette*. (f° Oii, r°, 1.—2. Col.)

mouton, in der Redensart *retourner à ses moutons*, „zum eigentlichen Gegenstand seiner Rede zurückkehren“.

Or *retournons a mes moutons*. (f° Fi, r°, 2. Col.)

God. (Suppl.) führt nur *revenir à ses premiers moutons* an; sein erstes Beispiel ist von Bourdignés „Faifeu“.

moutonnesse, s. f., „weibliches Schaf“.

„Esse cy d'ung bien franc mouton?“

Et il luy respond: „*moutonnesse*“.

Car c'est d'une vieille brebis. (f° Nv, v°, 2. Col. — f° Nvi, r°, 1. Col.)

N.

Nyort, Name der im heutigen Département des Deux-Sèvres gelegenen Stadt Niort.

In der „Diablerie“ findet sich folgender Passus:

Et ceulx qui leur auront presté,
Seront eulx mesmes en danger
De perdre tout, pour abreger,
S'ilz n'ont tesmoingz bien suffisans;
Car ilz sont si faulx paisans,
Que quant ilz leur demanderont,
Et les termes venus seront,
Ilz s'en yront, scez tu bien ou?
Au gentil pays de Poitou:

Dieu te doint bon jour a Nyort. (f° Lvi, r°, 1. Col.)

Es ist hier die Rede von den Prozessstüchtigen, die, um ihre Leidenschaft befriedigen zu können, von andern borgen, und schliesslich, anstatt zu zahlen, leugnen, Geld erhalten zu haben. — God. erwähnt zu „prendre le chemin de Niort“ ein Beispiel aus Noël du Fail, éd. 1598, übersetzt es mit „nier“, und fügt hinzu: „L'argot a conservé la locution „aller à Niort“ dans le même sens.“

Wir haben bei dieser Verwendung von *Niort* in diesen verschiedenen, einander nahe verwandten Ausdrücken, es offenbar mit volksetymologischer Anlehnung an *nier* (*negare*) zu tun¹⁾.

1) Cf. Sainéan, l. c., p. 132 und 293.

P.

pailles, im Ausdruck *courtes pailles*, s. f. pl., Bezeichnung eines Spieles, wohl das heute noch erhaltene „Hälmechenziehen“.

Se vont jouant a la chevette,

Au[x] longz festus, *aux courtes pailles*. (f° Oii, r°, 1.—2. Col.)

pain, in der Redensart *tenir a pain et a pot*, „unterhalten“.

(Es ist die Rede von reichen Männern, die sich Dirnen halten, und von ärmeren, denen ihre Vermögenslage dies nicht gestattet):

Les aultres qui n'ont pas de quoy

Les *tenir a pain et a pot*,

Veu que c'est ung trop cher escot,

Vont et viennent, courent et tracent. (f° Fi, v°, 2. Col.)

Cf. God. (Suppl.) einen ähnlichen Ausdruck, s. v. *pain*.

paumette, s. f., „kleiner Ball“.

Se vont jouant a la chevette,

Au tonnebi, a la *paumette*. (f° Oii, r°, 1—2. Col.)

paupiere, in der gelungenen Redensart *faire les vingt et quatre paupieres*, „süsse, verliebte Blicke schleudern“.

(Die feinen jungen Herren begeben sich in die Kirche zur Zeit, wo sie wissen, dass die von ihnen angebeteten Schönen dort ihre Andacht verrichten):

Car j'en congnoy trop de fins gars;

Font les doux yeulx, les doux regars,

Et les *vingt et quatre paupieres*

Ca et la par belles manieres. (f° Hv, r°, 2. Col.)

pet, s. m., steht nach einer Negation in der Bedeutung „irgend etwas“.

(Der Geizige vergräbt seine Geldschätze, die ihm somit nichts frommen werden):

Quelque povre homme ou povre femme,

Qui n'en dira ja *pet* pour l'ame,

Les trouvera au temps futur. (f° Giiii, v°, 2. Col.)

petit, s. m., „vorschriftsmässig abgefasste Gerichtsvorladung“.

Il leur fault, pour tirer avant,

Et la cause estre mieulx meslee,

La citacion libellee,

Que plusieurs nomment ung *petit*. (f° Liiii, v°, 1. Col.)

portepapiers, s. m., „Papiertträger“.

Spottnamen, der den mit Akten und Zitationen Handel treibenden Juristen angehängt wird.

Car j'en congnoys de fins garçons,

Portepapiers et cicanours. (f° Liii, r°, 1. Col.)

Q.

quailles, in *belles quailles*, s. f. pl.; Bezeichnung eines Spieles.

Se vont jouant a la chevette,

Au molinet, aux *belles quailles*. (f° Oii, r°, 1.—2. Col.)

quinebaut.

Vide s. v. *couillebaut*.

R.

rapimontes, s. m. pl., „Hasen, Zicklein“. Studentenlatein.

Oultre plus, scez tu bien qu'ilz ont?

Boutinterra, *rapimontes*.

Enten tu bien ces entremetz?

Boutinterra, connins, lapreaulx,

Rapimontes, lievres, chevreaulx. (f° Mii, r°, 2. Col.)

ravilléné, adj., „bertüchtigt; von gemeiner, niedriger Gesinnung“¹⁾.

Congnoy, quoquart, congnoy, congnoy,

Quelz biens te viennent de par moy,

Et ne m'appelle point ingrat,

Faulx mensongier plain de barat,

Villain, plus que *ravilléné*.

Tu m'as grandement villéné

De m'avoir dit si villain mot. (f° Dv, v°, 1. Col.)

rond, in *tenir table ronde*, „immer Tischgäste haben“.

Tiennent tous les jours *table ronde*.

Font a toute heure les grans chieres. (f° Hi, v°, 2. Col.)

rusage, adj., „verschlossen, verschlagen, listig“:

Je ne voy prisant deux coquourdes

Ung villain rustique et *rusage*,

Rude et chagrin pour tout potage,

Qui va tousjours son frain rongant,

Tousjours pensant, tousjours songant²⁾. (f° Giiii, v°, 1. Col.)

S.

sang, in der picardischen Beteuerungsformel *par le saint sang que Dieu me fit*.

Par le saint sang que Dieu me fit,

Puisqu'il fault jurer en piquart. (f° Kvi, r°, 1. Col.)

songe malice, s. m., „listiger, verschlagener Mensch“.

Ung chault homme, ung *songe malice*. (f° Giiii, v°, 1. Col.)

God. einziges Beispiel datiert aus dem Jahre 1549.

soute, s. f., „Kummer, Sorge, Ängstlichkeit“.

1) Cf. *villener* ap. Ducange, s. v. *villania*.

2) God. kennt nur dieses Beispiel, übersetzt *rusage* aber mit „rustre“.

Plus ont de biens, plus sont en doubte,
En soucy, en crainte et en *soute*.
Tousjours leur semble qu'on leur robe
Ou bled, ou vin, argent ou robe. (f^o Giii, v^o, 1. Col.)

T.

tabour, s. m., „Trommel“, in der Redensart *quant on prendra lievre au tabour*, „nie“.

Avec ce je t'asseure bien,
Que t'en feray beaucoup de bien,
Sathan, pour ta paine et labour,
Quant on prendra lievre au tabour. (f^o Pv, r^o, 1. Col.)

tabourdeur, s. m., „Lärmmacher“.

(Hier verächtlich von einem Rechtsanwalt):

Ou peut estre quant ilz aurent
Son proces tant long temps mené,
Tant prolongué et tant trayné,
Et verront fautes de pecunes,
Trouveront par facons aucunes
Moyens de faire appointement
Entre parties tellement
Qu'ilz n'y perdront pourtant ja rien.
Car en ce faisant, note bien,
Chascun payera son *tabourdeur*. (f^o Lvi, v^o, 2. Col.)

tastevin, s. m., „Trinker“.

Et tous aultres bons compaignons,
Qui baufrent tant bien que merveilles,
Gentilz chupeurs, franchises bouteilles,
Tous vrays pions et *tastevins*. (f^o Fi, v^o, 1. Col.)

God. (Compl.) einz. Beispiel, von 1517, übersetzt es mit „petite coupe à déguster les vins“. Sein erstes Beispiel von *tastevin* als nomen agentis, aus Cotgrave, übersetzt er nach Cotgrave mit „courtier en vins“.

testelinolle, s. f., „unüberlegter Mensch, Dummkopf“.

Ist wohl das gleiche wie modernes *tête de linotte*¹⁾.

M'entens tu bien, *teste linolle*. (f^o Giiii, r^o, 1. Col.)

Satan hat eben erzählt, wie manche Leute, weil sie nie in die Kirche gehen und so des Pfarrers Gebote nicht kennen, allerlei Verkehrtes anrichten:

(L.) Ce n'est que toute povreté,
Sathan, de tes *testelinolles*,
Je l'enten bien a tes parolles. (f^o Piiii, v^o, 1. Col.)

1) *Linolle* findet sich nicht bei Rolland, „Faune populaire de la France,“ (6 voll., Paris 1877—83) Band II, p. 194 ss.

tirelardon, s. m., eigentlich „Küchenjunge, der die kleinen Stücke Speck durchzieht“. Hier Kosenamen im Munde Luzifers.

Sy requier Dieu pour ton guerdon,

Mon beau petit *tirelardon*. (f° Tiii, v°, 2. Col.)

turbicaput, s. m., „Wein“. Studentenlatein.

Et la chose qu'ilz prisent mieulx,

Que j'oublieye, ainsi m'aid Dieux,

Turbicaput, qui vault beaucoup;

Bon vin monte ou cerveau acoup. (f° Mii, v°, 1. Col.)

V.

volibosos, s. m. pl., „Geflügel“. Studentenlatein¹⁾.

Et puis ont des *volibosos*,

C'est a dire belle volaille. (f° Mii, 1°, 2. Col.)

Schluss.

Elois Wesen.

Wir erwähnten bereits, wie überaus dürftig die zur Skizzierung von Elois Biographie vorhandenen belegten Tatsachen sind, und wie wenig die „Diablerie“ dazu beisteuert²⁾.

Nach der „Diablerie“ stellt sich uns das Bild Elois etwa folgendermassen dar.

Eloi muss es oft schlecht gegangen sein³⁾. Er befand sich wohl immer in abhängiger Stellung⁴⁾. Seine Natur dürfte keine sehr unterwürfige gewesen sein. Wenigstens liegt es nahe, seine Bemerkungen über die Last der Abhängigkeit, das niedrige Gebahren der Streber und Stellenjäger in dem Sinne zu deuten, dass er in seiner Dichtung tadelt, was er im praktischen Leben nicht hatte mitmachen wollen⁵⁾.

1) Cf. Sainéan, l. c., p. 80, „volantini“ im Sinne von „Geflügel“.

2) Cf. p. 4.

3) Subject a Dieu et a Fortune,
Vivotant le mains mal qu'il peut,

.
.
.

Indigent en tout temps et lieu. (f° Bi, r°, 2. Col.)

4) Pourquoi celluy est bien heureux,
Pour tout vray tu le peux penser,
Qui de telz gens se peut passer,
Lucifer, et de leur service. (f° Tvi, r°, 2. Col.)

5) D'aulecuns pourtant, pour parler franc,
Quant ont frappé le cul au banc,

Vielmehr dürfte er zu denjenigen gehalten haben, welche die Forderungen ihrer vernachlässigten Sippe bisweilen etwas energisch zum Ausdruck brachten. Dann gab es manchmal an Kapiteltagen eine Rüge, und ehrlich gesteht unser Dichter, dass sie auch verdient wurde,

Car chantres bien souventefois
Sont trop excessifz, toutefois
J'enten d'aulcuns, en moult de guyses. (f^o Tvi, v^o, 2. Col.)

Was unsern Dichter manchmal über die Schwierigkeiten und Demütigungen des alltäglichen Lebens hinwegheben mochte, war seine Liebe zur Musik, die sein Spezialstudium geworden war und von der er schrieb, dass sie das menschliche Herz mit Freude erfülle¹⁾.

Doch würden wir wohl irre gehen, wenn wir aus dem Umstand, dass Eloi einerseits die Musik so liebt, und anderseits meistens in sehr beengten Verhältnissen gelebt zu haben scheint, den Schluss zögen, er sei eine träumerische, weltabgekehrte Natur gewesen.

Die Art, wie er schildert und das Ziel, das er sich gesteckt hat, zeigen uns in ihm einen praktischen Menschen, der trotz seines religiösen Sinnes weit davon entfernt ist, der Weltflucht das Wort zu reden, vielmehr am richtigen Ort auch in richtiger Weise lebensfroh zu sein versteht. — Manchen hat er sterben sehen; sein eigener Sohn scheint ihm im Tode vorangegangen zu sein. In dieser schwierigen, in vielfacher Beziehung kummervollen Zeit hat er dem erdrückenden Gefühl der menschlichen Nichtigkeit gegenüber gestanden: doch sein Glaube hat ihn gestärkt. — Mit offenem Auge und immer reger Neugier hat er das Leben um sich herum studiert, von jedem Beruf, von jedem Stand sich das gemerkt, was ihm eigentümlich war. — Es reift in ihm der Entschluss, für seine Mitmenschen ein Rettungswerk zu unternehmen. Und wenn auch keine dichterisch bedeutende Kraft in seinen langen Versreihen zum Ausdruck gelangt, so walten doch Gerechtigkeit und Einsicht in den von ihm gespendeten Räten.

Innerhalb der bescheidenen Schranken, in denen Eloi sein Dasein verbrachte, hat er als ehrlicher, einfacher Mann dagestanden, der sich nicht damit begnügen wollte, seine eigene Existenz zu fördern, sondern auch für das Wohl der Andern bedacht war.

S'en vont acoup gaigner ailleurs:
Ce sont messeigneurs les coureurs. (f^o Tv, v^o, 2. Col.)
Je te confesse bien que ceulx
Qui sont es chapelles des princes,
Par le monde, en plusieurs provinces,
Sont bien pourvez, n'en fay point doubte. (f^o Tvi, r^o, 1. Col.)

1) Cf. p. 23, Anm. 1.

Seine Stellung und Bedeutung als Schriftsteller.

Eloi hat mit seiner Dichtung auf literarischem Boden nichts Neues geschaffen, sondern nur zu der langen Reihe der Visionen eine weitere, allerdings in mancher Beziehung eigenartige, hinzugefügt.

Und künstlerisch, d. h. dichterisch, kann die „Diablerie“ auch weiter keinen Anspruch erheben als den, eine im grossen und ganzen sorgfältige, in gebundener Form lebendig, aber kunstlos, redigierte Schilderung des französischen Lebens zu sein, so wie es ein kluger Weltpriester sah.

Da Eloi keine Nachahmer gehabt zu haben scheint, ist sein Werk für die Entwicklung der Literatur von keiner Bedeutung.

Was man aber vom rein literarischen Standpunkt an Bedeutung dem „Livre de la diablerie“ absprechen muss, das besitzt es in kulturhistorischer und philologischer Beziehung. Darum verdiente Elois Werk es wohl, in einer Sammlung historisch wichtiger Werke neu herausgegeben zu werden.

Das Schicksal des „Livre de la diablerie“.

Die „Diablerie“ wurde eifrig gedruckt. Wie sein „privilège“ abgelaufen ist, veranstaltete Michel Lenoir eine neue Ausgabe¹⁾. Andere Verleger wollten diese gute Gelegenheit auch nicht verpassen. Elois Teufelsgeschichte erscheint nunmehr auch im Verlage der Witwe Jehan Trepperels²⁾, ferner bei Alain Lotrian³⁾.

Hatte die „Diablerie“ ursprünglich einen kurzen Titel („Le livre de la diablerie“), so wird sie nunmehr, um Elois Werk von andern zu unterscheiden, ausführlicher bezeichnet⁴⁾. Dadurch sollen auch die Leser angelockt werden. Dem Auge kommt man ebenfalls entgegen, und an Stelle der ursprünglichen, in schlichtem Schwarz ausgeführten Holzschnitte treten nun solche in Rot und Schwarz⁵⁾.

Trotz allem aber gehörte ein gutes Mass Geduld dazu, die ganze „Diablerie“ zu lesen; den einen mochte nur dieses, einen andern nur jenes Kapitel interessieren.

Die Buchhändler und Verleger haben es denn auch verstanden, geeignete Stücke herauszuschneiden und als unabhängige Werke zu publizieren⁶⁾. Dieses Verfahren zeigt uns nicht nur, welchen Erfolg

1) Cf. Bibliogr. p. 102 ff., n° 2.

2) ib. p. 104 ff., n° 3.

3) ib. p. 106, n° 4.

4) ib. p. 104, n° 3.

5) ib. p. 105.

6) ib. p. 106, n° 5 und 6. — Vgl. zu diesem Vorgehen „Recueil de Poésies françaises“ (éd. de Montaignon et de Rothschild, Paris 1855—78), Band X, p. 147.

unser Dichter hatte, sondern auch, was in der „Diablerie“ am meisten Interesse fand. So erfahren wir, dass der Aberglaube, am Samstag Nachmittag müsse gefeiert werden, die Kümmeris des Geizigen und die Bestrafung der Schlemmer, die besondere Neugier der Zeitgenossen weckten. Manche Mutter mochte ihrer Tochter, mancher Vater seinem Sohn das Büchlein vorlegen, worin zu lesen stand, ein jeder solle sich nach seinem Stand und nicht über seine Verhältnisse kleiden. Und einem jungen Ehepaar schenkten wohl die Eltern die kleinen Traktätchen, die von der Erziehung der Kinder sprachen. Darin konnte der angehende Familienvater erfahren, welch traurige Belohnung seiner warte, wenn er seinen Sohn nicht gehörig strafe. Und die, welche ihren Kindern nicht genug Liebe einzuflößen wussten, sahen in dem Exempel „Des enfans qui desirent la mort du pere et de la mere“, welche Gefühle der Egoismus zeitige. —

Mit der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts sehen wir das „Livre de la diablerie“ vom Büchermarkt verschwinden. Zwar findet es sich in den Bibliotheken der Fürsten; so stammt das Exemplar der „Bibliothèque Nationale“ (Ausgabe 1508) aus der „librairie“ Gastons von Orléans. Doch mochte es wohl ungeöffnet, und auch dann noch, wenn ein Neugieriger sich fand, unverstanden bleiben. Die Sprache war anders geworden, die Fehler mochten zwar die gleichen sein, aber sie zeigten sich unter anderm Gewande, mit andern Namen.

Für das XVII. Jahrhundert kenne ich keine Erwähnung unsers Dichters: die klassische Periode konnte natürlicherweise kein Interesse daran finden, eine schwerverständliche gereimte Schilderung von Zeiten und Sitten zu lesen, in denen sie nur Barbarei erblickte.

Im XVIII. Jahrhundert scheint es mit dem Los unsers Dichters nicht viel besser zu stehen: ich finde Eloi nur einmal erwähnt, bei Du Verdier¹⁾. Doch das Urteil ist gar dürrtig: die „Diablerie“ bilde eine nützliche Ergänzung zu Rabelais' bekanntem Kapitel über die Spiele.

Das XIX. Jahrhundert schien das von seinen Vorgängern Versäumte nachholen zu wollen: in der Tat entwickelt sich ungefähr von 1850 ab ein lebhaftes Interesse für Elois Teufelsdichtung. So finden wir sie in den unter Crépets Leitung herausgegebenen „Poètes Français“²⁾ von d'Héricault erwähnt (I, p. 556 ff.): während er deren kulturhistorische Bedeutung betont, geht seine Ansicht dahin, die derbkomischen Züge seien Elois Charakter und persönlicher Art eigen. So stellt er sich unsern Dichter vor (p. 557) mit der Soutane und Eselsohren an der Kappe: „sa croix a des grelots, et il verse des larmes sur les pêcheurs en leur pinçant les oreilles pour les faire rire.“ —

1) Bibliothèque française, III, p. 485.

2) „Les Poètes français, recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours,“ 4 Bände, Paris 1887.

H. Morf schreibt in seiner „Geschichte der neuern französischen Literatur“¹⁾, Band I, p. 27: „Andere befolgen, unberührt von der Kunst der Schulpoesie, die alte Tradition der volkstümlichen Unterweisung, welche in einfachen Versen, paarweise gereimten Achtsilbfern, den polternden Ernst mit der derbsten Komik mischt. So bringt der Pfarrer von Béthune, Eloy d'Amerval, in seinem von zwei Doktoren der Sorbonne geprüften „Livre de la diablerie“ (1508) die Kunst, mit welcher der Teufel die Menschen zu Fall bringt, in Verse. Es ist die Kapuzinerpredigt eines Geistlichen, der zur Soutane eine Schellenkappe trägt und bei welchem die Freude an der gesalzenen Teufelsgeschichte oft den Gedanken der moralischen Erbauung überwiegt.“

Nach dem im Abschnitt IV Gesagten schätze ich den Anteil der derben Komik an Elois Weltschilderung nicht so hoch ein wie Morf. — Wiederholt finden wir die „Diablerie“ angeführt in dem seinerzeit in der „Bibliothèque elzévirienne“ von de Montaignon und de Rothschild herausgegebenen „Recueil de poésies françaises“²⁾; und vor mir haben diese zwei Gelehrten schon den Wunsch ausgesprochen, es möchte Elois Teufelsgeschichte neu gedruckt werden³⁾. — Im „Bulletin du Bibliophile“⁴⁾, 1875, p. 198—206, druckt E. Dramard unter dem Titel „De l'influence du diable sur les modes, d'après Eloi d'Amerval“, einige Stücke aus der „Diablerie“ ab, als Illustration zu seinem einleitenden Satz: „Ce n'est pas d'hier que les modes féminines causent le désespoir des maris et fournissent aux prédicateurs le thème des plus piquantes homélies.“ —

Ziemlich ohne Bedeutung ist eine Teilausgabe der „Diablerie“ in modernisiertem Französisch, 1884 von Hurtrel besorgt⁵⁾. Sie enthält eine Auswahl von für die Kulturgeschichte interessanten Kapiteln, sowie eine wertlose Einleitung. — Der Vollständigkeit halber erwähne ich die kleine Notiz von Bourciez in der von Petit de Julleville herausgegebenen „Histoire de la langue et de la littérature française“, Band III, p. 91⁶⁾; er dürfte sie bei Crépet geborgt haben. — Den ersten Versuch, von Eloi als Musiker ein möglichst vollständiges Bild zu geben, machte Michel Brenet anlässlich des während der Weltausstellung im Juli 1900 in Paris tagenden „Congrès international d'histoire de la musique“⁷⁾. In seiner Studie verwertet er die verschiedenen Stellen der „Diablerie“,

1) Straßburg, Trübner 1898.

2) „Recueil de Poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles“, 13 Bände, Paris 1855—78.

3) X, 222.

4) Paris, Técheur 1875.

5) Cf. Bibliogr. p. 107, n° 7.

6) Paris, Colin, 1897.

7) Cf. p. 2, Anm. 4, Ende.

die für die Kenntnis der damaligen Verhältnisse auf dem Gebiete der Musik von Belang sind¹⁾. —

Eloi hatte gehofft, mit seiner Teufelsdichtung manchem eine Stütze zu werden in seinen Bemühungen um sein Seelenheil. Und diese Hoffnung mag auch für seine Zeit in Erfüllung gegangen sein.

Für unsere Zeit aber hat er eine neue Bedeutung erlangt, die ihm, wenn auch nicht vom dichterischen, so doch vom kultur- und sprachgeschichtlichen Standpunkt ein dauerndes Interesse sichert.

Anhang.

Belege.

I.

La teneur du privilege.

Loys, par la grace de Dieu Roy de France. Au prevost de Paris et a tous noz aultres justiciers et officiers ou a leurs lieux tenans salut et dilection. Nostre cher et bien aymé Maistre Eloy Damer(n)[v]al nous a fait remonstrer que par cy devant Il a fait et composé ung beau livre, lequel traicte de plusieurs plaisantes, recreatives et profitables matieres touchant la maniere de vivre en chascun estat. Leque[l] livre est intitulé: „La deablerie de Eloy.“ En faisant et composant le quel(t) livre le dit suppliant y a employé et vaqué grande espace de temps, frayé et despendu grant partie de sa substance. A ceste cause, tant a fin de communiquer le dit livre a ceulx qui auront desir de le veoir et d'y prouffiter, que pour recouvrer et retirer partie de ce qu'il luy a cousté a faire et composer, il feroit volentiers imprimer ledit livre luy seul et non autre jusques a tel temps qu'il nous plaira. Si nostre plaisir estoit luy donner congé et licence de ce faire. Et nostre grace et liberalité sur ce luy impartir. Pour ce est il que nous, les choses dessusdictes considerees, inclinans libarallement a la supplication et requeste dudit suppliant, En faveur mesmement d'aucuns noz especiaux serviteurs qui pour ce nous ont supplié et requis, A icelluy suppliant, pour ces causes et autres a ce nous mouvans, avons donné, permis et octroyé, donnons, permettons et ottroyons de nostre grace especial par ces presentes, Congé et licence et permission qu'il puisse et luy loyse luy seul et non aultre faire imprimer ledit livre dessus declairé par tel Imprimeur ou libraire que bon luy semblera jusques a deux ans entiers. A compter du jour et dacte de la presentacion de ces dictes presentes. Pour icelluy vendre et delivrer a toute per[s]onne

1) Cf. p. 55 ff.

qui aura desir et vouloir de l'avoir. Sans ce que aucun aultre imprimeur le puisse faire imprimer en aucune maniere durant le dit temps. Si nous mandons et enjoignons et a chascun de vous, si comme a luy apartiendra, Que en ce faisant le dit suppliant jouir et user de noz presentes grace, congé, licence, permission et octroy et de tout le contenu en ces dictes presentes, vous faictes ou faictes faire expresses inhibicions et deffences de par nous sur grans peines a nous a appliquer

A tous libraires, Imprimeurs et autres qu'il appartendra, soit de nostre ville de Paris ou d'aillieurs, qu'ilz n'ayent a imprimer ou faire imprimer ledit livre durant ledit temps sans le congé et consentement dudit suppliant. Et ce sur peine de confiscation de ce qui en seroit trouvé en leur possession. Car ainsi nous plaist il estre fait. Nonobstant quelzconques ordonnances, mandemens, rescriptions ou deffenses a ce contraires.

Donné a Bloys le xxix. jour de janvier L'an de grace mil cinq cens et sept. Et de nostre regne le dixiesme.

Ainsi signé. Par le conseil. De Sauzay.

II.

(Archives Communales d'Orléans, registre des comptes de 1483, par-chemin, CC, 669, f° 32r°.)

„A Messire Eloy d'Amerval, maistre des enfans de cueur de Saincte Croix d'Orleans, tant pour lui que pour les autres chantres et chappellains d'icelle eglise qui ont chanté avec les chantres et chappellains de l'eglise Saint Aignan d'Orléans et fait le service appartenant et acoustumé faire a ladicte procession d'icelle

ville:

xxviii solz paris. s.

Audit messire Eloy d'Amerval la somme de cent quatre solz paris. s. pour la vailleure de quatre escuz d'or a lui ordonnez estre paieez et baillez en recompense et remuneration de avoir dité et noté en latin et en françois ung motet pour chanter doresenavant es processions qui se font chascun an le dit viii^e jour de may et qui en icelle procession derreniere a esté chanté en rendant graces a Dieu de la victoire que il donna ausdiz habitans ledit jour que les Anglois levèrent le sieige que ilz avoient mis devant ladicte ville. Duquel motet il a fait deux livres contenans chascun huit grans fueillez de parchemin reliez entre deux ays couvers de cuir vermeil l'un pour bailler aux chantres et l'autre aux enfans de cueur d'icelle eglise Saincte Croix pour chanter a la stacion qui se fait devant la porte Dunoise. Lesquelz deux livres icellui messire Eloy a donnez et presentez ausdiz procureurs assemblez en l'ostel de ladicte ville et pour les habitans d'icelle ledit huitiesme jour de may au retour d'icelle procession derreniere. Pour cecy:

ciii solz paris. s.

Diese zwei in rotem Leder gebundenen Bücher Elois, die in einem Gemeindegutsinventar von 1487 (n. St.) folgendermassen bezeichnet sind: „Item, deux autres livres, couvers de rouge, faiz par maistre Eloy d'Amerval, esquelz sont escriptz et notez certains dictes et chansons faiz pour chanter a la feste de la Ville . . .“¹⁾, waren um die Mitte des XVII. Jahrhunderts noch vorhanden. François Le Maire, „Antiquitéz de la Ville d'Orléans, in-4°, Orléans 1645, führt daraus p. 306—309 folgende Textstücke an, leider ohne die Musik:

Motets chantés devant l'église de Nostre Dame des Miracles de Saint Paul.

Noble cité de moult grand renommée,
Ville puissante en tous lieux bien famée,
Chambre de Roy digne d'estre nommée,
Lieu decoré de decrets et de Lois,
Toy, Orléans, richement aornée,
De guerre en paix la mercy Dieu tournée,
Rejoüis toy a icelle journée,
Peuple vaillant et tres loyal François!

Chantez, ô le Clergé, Messieurs les Bourgeois,
Vous, notables Marchands, aydez nous cette fois,
Commune d'Orléans, eslevez votre voix
En remerciant Dieu et la Vierge sacrée,
Quand jadis a tel jour, huitiesme de ce mois
Regarda en pitié le peuple Orleanois,
Et tellement chassa nos ennemis Anglois
Que la Duché en fut en joye delivrée.

A la douce priere
Dont le Roy Dieu pria,
Vint Pucelle Bergere,
Qui pour nous guerroya.
Par divine conduite
Anglois tant fort greva
Que tous les mit en fuite
Et le Siege leva.

Chantons donc tous ensemble,
Et nous rejouyssons,
C'est du mieux, ce me semble,
Que faire nous puissions.
Bien (nous) devons louer Dieu
Quand nos grands Ennemis
A chassé de ce lieu
Et hors de France mis.

O Reine de la sus, en grand devotion,
Icy devant Saint Paul vous en remercions.
D'en celebrer le jour sommes par trop joyeux;
Chacun an y faisons belle Procession,
Portans nos beaux joyaux par decoration

1) Archives Départementales du Loiret, série A 2184, cahier, papier: „Inventaire des lettres, titres, etc. . . appartenans a la Communauté de la Ville d'Orleans.

Ott, Habilitationsschrift.

En chantant chants de paix et Motets gracieux:
 O benoist Saint Aignan, tant digne et precieux,
 O Saint Euvertre aussi, nos patrons glorieux,
 (Le) [Du] Trésor d'Orléans garde et protection.

En la Banniere mis¹⁾

O la Vierge, tous deux (?)
 Quand vous a pleü tourner
 En liesse nos dueils,

Tres humblement aussi
 Vous en remercions.

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum Celebrantes, sub honore liberationis civitatis, de cujus liberatione gaudent Aurelianenses, et collaudent filium Dei.

Motets chantés devant la porte Dunoise²⁾.

Salus aurelianorum et omnium
 populorum,
 Per Crucem Christi facta est laetentur
 Aurelianenses,
 Plaudent manibus credentes, quia Rex
 noster,
 Per virtutem Sanctae Crucis in urbe
 triumphavit et inimicos vicit.
 Grandement rejouïr te doibs,
 Devost peuple Orléanois,
 Et comme tres loyal François,
 Remercier Dieu a haute voix,
 Quand cinq jours après la grand feste
 De la digne et benoïste Croix,
 Le huitiesme jour de ce mois,
 Par une Pucelle une fois
 Chassa tes ennemis Anglois
 Qui tant te firent de tempeste,
 Ecce Crucem Domini, fugite partes
 adversos, per quam vicerunt Lilia
 Leopardos de Anglia.
 Ne sailliez jamais d'Angleterre,
 Anglois, pour gagner nostre terre;
 Regardez comment Clacidas
 Fut noyé et d'autre grant tas,
 Sallebri frappé d'un canon,
 Dont mourut a confusion:
 Car Nostre Dame et Saint Memart
 Les grefverent de toute part,

Voici la Croix du Filz de Dieu;
 Voici de France le milieu,
 La noble Cité d'Orléans,
 Fuyez, Anglois, de ce beau lieu
 Et vous souviennne après tout jeu
 Que ne gaignatez rien leans.
 Adonay Domine Deusmagne et mirabilis,
 qui nobis tali die dedisti salutem in
 manu puellae, tibi gratias agimus humi-
 lesque laudes referimus.
 Judith et Hester, nobles Dames,
 Et plusieurs autres vaillantes femmes,
 Par le vouloir du Dieu des Dieux,
 Bataillèrent pour les Hebreux,
 Et eurent de belles victoires
 Comme nous trouvons ez Histoires:
 Tout ainsi pour nostre querelle
 Batailla Jeanne la Pucelle.
 Salva nos, Christe Salvator, per virtutem
 Sanctae Crucis, qui demersisti Anglicos
 in Ligeri, miserere nobis.
 Le vrai salut de creature hu-
 maine.
 Servi Crucis Crucem laudent,
 Qui per Crucem sibi gaudent
 Pacis dari munera.
 Dicant omnes et dicant singuli:
 Ave, salus totius populi,
 Arbor salutifera,

1) Diese Zeile ist wohl als Didaskalie aufzufassen: dann bildeten die fünf folgenden Zeilen den auf der Prozessionsfahne angebrachten Spruch.

2) Auf dem Wege nach Châteaudun, lat. *Dunum*.

Saint Euvertre les mit aussi
 Et Saint Aignan en grand soucy,
 En la vertn, comme je crois,
 De Dieu et de la digne Croix.
 Erat enim exercitus Anglorum magnus
 valde et fortis; et appropriavit Puella
 et exercitus Francorum in proelio,
 et victoriam dedit illis Dominus
 omnipotens.
 Or prions donc pour le bon
 Capitaine,
 Sage et prudent Monseigneur
 de Dunois,
 que Dieu le mette en la gloire
 hautaine,
 Poton, La Hyre, et tous les bons
 François,
 Et rendons tous grace au Roy
 des Roys,
 Qui a tel jour nous mist hors
 de grand peine,
 Et adorons sa pretieuse Croix¹⁾.

Salva praesentem catervam in tuis
 hodie
 Laudibus congregatam. Alleluia!

III.

Archives d'Eure-et-Loir.

(E 2828. — Registre de Renaud Lefèvre, notaire à Châteaudun.)

Du 18^e jour de janvier 1504 (n. s. 1505).

Au nom du Père et du Filz et du Saint Esprit, amen. A tous ceulx, etc. . . . Vénérable messire Guillaume Damerval, prebtre, vicaire de Saint-André de Chasteaudun, gisant au lit malade, ayant bon seens et entendement, pensant au salut et remède de son âme, considérant et attendant que nulle chose n'est plus certaine que la mort ne moins certaine que l'eure d'icelle, non voulant dévier intestat, mais pour obvier ad ce et afin que son dernier jour ne le trouve mal porveu, a fait son testament et ordonnance de dernière volenté en la manière qui ensuit: Et premièrement a recommandé et recommande son âme, quant de son corps despartira, à Dieu, notre Père créateur, à la benoïste glorieuse Vierge Marie, sa mère, à Monsieur Saint Michel l'ange et à toute la court et compaignie de Paradis. Item vieult et ordonne tous ses

1) Hypothesen über die Art der dazu gehörigen Musik finden sich zusammengestellt bei Brenet, l. c., p. 168. — Quicherat, „Procès de Jeanne Darc“, 5 voll. Paris 1841—9 [in: „Collection de la Société de l'Histoire de France“] vol. V, p. 312 ff., druckt die französischen Motetten ab nach der etwas ungenauen Wiedergabe Lottins, „Recherches historiques sur la ville d'Orléans“, in-4°, Orléans, 1836, 1. Teil, Band I, p. 279 ff. — Ich gebe den Text nach einer vom Herrn Departementsarchivar in Orléans gütigst kollationierten Abschrift.

debtes estre payez, restituez et amendez, et son droit parrochial païé, premier et avant toute euvre. Item vieult et ordonne ledit testateur estre ensépulturé dedans l'église dudit Saint-André, là où il plaira à Messieurs dudit Saint-André. Item vieult et ordonne ledit testateur que le jour de son obit il soit dit et chanté xii messes, autres xii messes aux octaves et autres xii messes au bout de l'an, oultre le service que les dits sieurs de Saint-André luy doivent; et estre employé en luminaire ledit jour de son obit cinq livres de cire. Item donne et lesse ledit testateur à l'église dudit Saint-André xii deniers tournois et à toutes les autres églises et chappelles des ville et forsbourgs dudit Chasteaudun, à chacune d'icelles v deniers tournois une foiz paiez pour estre comprins ès prières desdites églises. Item donne et lesse à l'église de Saint-Victor d'Orliens où il a batizé v deniers tournois aussi une foiz paiez pour estre ès prières de ladite église. Item donne et lesse ledit testateur à Tiphaine, vefve de feu Guillaume Lebrun, qui le garde en sa malladie, sa robbe noire. Item donne et lesse ledit testateur aux quatre vicaires de l'église dudit Saint-André demy arpent de vigne ou environ assis ou cloux de Champcaille qu'il a acquise de messire Jehan Petitpas, prebtre; à la charge d'acquitter par lesdits vicaires la somme de v deniers de rente envers les curez de Saint-Valérien de Chasteaudun, aux termes qu'ils sont deuz, moiennant que lesdits vicaires seront tenuz de dire et fère dire et célébrer chacun an à tous jourz mès en ladite église deux messes pour prier Dieu pour l'âme dudit testateur et de ses amys trespassez. Et a esleu et ordonné ledit testateur pour son exécuter, vénérable maistre Eloy Damerval, prebtre, son père, ès mains duquel, etc. . . . Jusques à l'accomplissement de ce présent testament. Et a révoqué tous autres testaments, etc. . . . Donné, etc. . . . Présens Jehanne, femme de Jehan Cadot et Margarite, femme de Jacquet de Mariault, tesmoins.

(Gütige Mitteilung von Herrn Merlet, Departementsarchivar in Chartres, dessen Graphie ich beibehalten habe.)

IV.

Dies mei, mes jours, dit il, (d. h. Hiob)
 Qui jamais ne retourneront,
 Velocius transierunt.
 Beaucoup plus tost se sont passez,
 Gastez, perdus, usez, cassez,
 Et envolez, la chose est telle,
 Et du tout finis que la telle
 N'est du tessier couppee en somme.

 . . . ,
 Il fault que la telle se tisse
 Devant que couper on la puisse.

Quant donc l'ouvrier pas n'y besongne,
 Plus se prolongue la besongne,
 Et en sera plus tard tissue.
 Mais jusqu'a la derniere yssue
 La vie de l'homme tousjours
 Incessamment, sans nulz sejours,
 Soit en dormant ou en veillant,
 En reposant ou travaillant,
 Passe et tire a deffinement,
 Chascune heure et chascun moment,
 Et s'en va petit a petit,
 Ou l'autre pas tousjours ne tist,
 Car il fault bien qu'il se repose.
 Tout homme donc, comme j'expose,
 Sans nul repos tire a sa fin. (f° Hiiii, r°, 2. Col. — v°, 1. Col.)

. V.

Je scay bien qu'ilz ayment trop mieulx
 De frequenter, ainsi m'aid Dieux,
 Avec Parrine ou Marotelle,
 Que de ne hober de tutelle
 Pour estudyer ou escripre.

Mais pourtant je ne l'ose dire.

Je scay bien que pour leurs mignonnes
 Bien souvent ilz en font de bonnes,
 Et en despendent grant denaire,
 Ne n'en vont point a l'ordinaire
 Pour ouyr quelque bon mot lire.

Mais pourtant, etc.

Je scay bien, quant les gracieuses
 Friquettes et delicieuses
 Leur ont promis donner secours,
 Qu'i[lz] vendront plus tost tous leurs cours
 Qu'il n'y ait ce jour bien a frire.

Mais pourtant, etc.

Je scay bien qu'ilz sont amoureux
 Et qu'ung baiser bien savoureux
 Sur deux belles tendres tetines
 Leur plaist mieulx que cent Clementines,
 Car c'est ce que leur cueur desire.

Mais pourtant, etc.

Je scay bien qu'ilz sont granz ribleurs
 Aujourd'huy en des lieux plusieurs,
 Et qu'a l'heure que le guet vient,
 D'estudier ne leur souvient,
 Et qu'ilz ont a la fois du pire.

Mais pourtant, etc.

Je scay bien et en suis tout seur,
 Quant eslisent ung procureur,
 Qu'ilz se tempestent et debatent
 Et de bons poingz souvent se batent,
 Combien que ne m'en fay que rire.
 Mais pourtant, etc.

Je scay bien que dessus les nez
 Beaulx coups y sont souvent donnez.
 Au fort c'est bien pres du visage,
 Pourquoi j'en prise mieulx l'usage.
 Qui est blecé, si voyse au mire.
 Mais pourtant, etc.

Je scay bien qu'ilz despendront bien
 Tout l'argent, comme gens de bien,
 Que leurs parens la leur envoient,
 Voyre dix fois plus s'ilz l'avoyent,
 Combien que n'y vueil contredire.
 Mais pourtant, etc.

Je scay bien, pour conclure acoup,
 Qu'a plusieurs gens doibvent beaucoup,
 Ne ne seront ja deschapez
 Tant que d'eulx seront eschapez,
 Qui leur est souvent grant martire.
 Mais pourtant, etc.

VI.

Comment les prestres sont orgueilleux, avaricieulx et envieux, et ont
 plusieurs pechez en eulx¹⁾.

clxxxii. chap.

Plusieurs mondains sont plains d'orgueil,
 Dont je ne maine pas grant dueil,
 Fiers, orgueilleux, presumptueux,
 Oultrecuydez et glorieux.

Prestres, n'en doubte point, sont hommes
 Comme aultres gens, pour toutes sommes.

Plusieurs mondains sont tant avers
 Et convoyteux, retien ces vers,
 Qu'ilz ne songent qu'a leur tresor,
 Et amasser argent et or.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains rire me font,
 Car les ungs sur les aultres ont

1) In diesem Gedichte werden die sieben Todsünden in der Reihenfolge:
superbia, avaritia, invidia, ira, gula, accidia, luxuria, aufgezählt.

Tant grant rancune et telle envye,
Qu'ilz sont huy plus en mort qu'en vie.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains sont remplis d'ire,
Tempestatifz, il le fault dire,
Testus, fumeux, impaciens,
Dont ne se monstrent pas scyens.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains, comme goulus,
Sont en menger fort dissolus,
Et en boire, dont suis joyeux,
Qui est pourtant grant vice a eulx.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains sont en maint lieu
D'aymer, de craindre et servir Dieu
Fort paresseux, je te prometz,
Et negligens plus que jamez.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains sur toute rien,
Qu'en moult de lieux je congnois bien,
Appetent leur delis charnelz,
Ausquelz ilz sont tant acharnez.

Prestres, n'en doubte point, etc.

Plusieurs mondains, pour dire acoup,
Offensent Dieu voire beaucoup,
En moult de modes que bien scay,
Comme au jour d'huy compté je t'ay.

Prestres, n'en doubte point, etc. (f° S vi, v°, 2. Col.)

VII.

Comment la Vierge Marie aide tousjours a ses serviteurs et exemple
de Theophille.

cexii. chap̃.

Bref jamais homme ne l'aima,
Servist, requist ne reclama;
A qui n'ayt aydè au besoing
Et secouru ou pres ou loing,
Comme elle fit a Theophille,
Qui est ung beau compte entre mille.

Lequel s'estoit donné a moy,
Il t'en souvient bien, je le croy,
Et m'en bailla, sans faulte nulle,
Obligacion et cedulle
Escripte de son propre sang,
Et aussy, pour te parler franc,

De son saing manuel signee,
 Enten ! Que malle destinee
 Te doint Dieu et sa digne mere !
 Dont j'euz depuis douleur amere.

Car il se repentit de fait
 De son pechié et grant forfait,
 Et en une belle chappelle,
 Fondee ou nom de la Pucelle,
 Tres sacree mere de Dieu,
 Comme il est escript en maint lieu,
 Quarante jours fit penitance,
 Invoquant en grant repantance
 La bonne dame incessamment,
 Moult doucement et humblement,
 Tant que la dame, je m'en croy,
 Incontinent s'en vint a moy
 Et sa cedulle acoup m'osta
 Et en dormant la luy porta.

Mais premierement a voix haulte
 L'argua fort de sa grant faulte,
 Puis apres tres benignement
 Le conforta [tres] grandement,
 Et luy dit, comme il est escript,
 Qu'il confessast bien Jhesucrist
 Et en sa foy perseverast
 Et point ne se desesperast,
 En luy promettant, enten bien,
 Voyre comme dame de bien,
 Que de vray(e) grace il luy feroit
 Et son cas luy pardonneroit,
 Et qu'il n'en eust nullement peur,
 Et affin qu'il s'en tint plus seur,
 Sa sedulle sur sa poitrine
 Luy mit, c'est cy belle doctrine,
 Tellement, quant fut eveillé,
 Comme saige et bien conseillé,
 Plain de grant joye inestimable,
 Qu'il s'en ala, ce n'est pas fable,
 Son cas tout au long recencer
 A l'evesque et s'en confesser
 Devant tout le monde, il s'entent,
 De quoy Dieu fut tant plus content.

Sy le peuple avoit grant horreur
 Du cas et terrible frayeur,
 Ne me le va point demandant.
 Et sy t(y) [e] di qu'en regardant
 Sa face tant descoulouree,
 Tant mesgre, triste et esplouree,

f° Xiiii, r°, 1. Col.

Gemissoient tous tendrement
Et plouroient piteusement,
Avec luy, je l'enten ainsi,
Et quant ilz penseroient aussi
Comment si tost d'ung si terrible
Et villain cas par trop horrible
Il y avoit remission
De Dieu par l'intercession
De sa tresglorieuse mere,
Laquelle en grant douleur amere
Tant doucement avoit requise,
Tous ceulx, de vray, je t'en avise,
Lesquelz leurs consciences males
De grans pechez ordes et sales
Avoyent mis en grant soussey,
Crainte et peur, je le croy ainsi,
Et quasi en desesperance,
Par vraye foy et esperance
A tres grant joye respiroyent
Et vray pardon tous esperoyent
Obtenir de leurs grans pechez,
Dout tant estoient entachez,
Considerans la grant bonté
De Dieu, comme je t'ay compté.

Après cela, dont fus dolant,
Sa cedulle il alla brulant,
Par le commandement, de vray,
Du bon evesque que bien scay.
Et puis receipt, de son grant eur,
Treshumblement son Createur,
Et fut adonc veue face a face,
Affin que sage je t'en face,
Fort belle, joyeuse et plaisante,
Et comme soleil reluysante.
Puis apres, au bout des trois jours,
Louant et gratiant tousjours
La benoite dame ou dit lieu,
Par qui avoit esté vers Dieu
En ce point reconcilié,
Et de mes lyens deslyé,
Rendit l'ame, ce dit l'istoyre,
Et est saulvé lassus en gloire.
Je t'en pourroye moult d'exemples
Dire, qui sont fort beaux et amples,
Comment la dame bienheuree
De toute vertu decoree,
De qui aussi tout bien redonde,
A tant de pecheurs par le monde

- A secouru, la chose est telle,
 Quant se sont retournez vers elle.
 2. Col. Mais tant il y en a de fait,
 Que j'en'aroye en piece fait. (f^o Xiii, v^o, 1. Col. — f^o Xiiii, r^o, 2. Col.)

VIII.

Que coust'il a l'apotiquaire,
 S'il est homme de bonne quaire,
 De vendre ung cristere ou juillet,
 Et fusse en juing ou en juillet,
 La moitié plus qu'il ne vaudra?
 Ou quant d'aventive il voudra
 Bailler, comme on fait en maint lieu,
 Ung beau quiproquo, de par Dieu?
 Et puis je ne m'en fay que rire,
 Comme on fit, je le vueil dire,
 A ung bon gallant une fois,
 Dont je me ry bien touteffois,
 Qui demanda certaine drogue,
 Pour estre plus fraiz et plus rogue,
 Et a sa done mieulx complaire.
 Et mon gentil appotiquaire
 Luy bailla acoup des burlures,
 C'est a dire ung tas de pilures,
 Propres pour faire bien vuyder.
 Or doibs tu croire, sans cuyder,
 Qu'il(z) ne demandoit pas cela.
 Touteffois il les avalla
 Si bien qu'il gasta tout le lit
 Quant cuyda prendre son delit
 De nuyt avec sa godinette,
 Fort mignonne et bien sadinette,
 Tellement que la jeune dame,
 Quant sentit au nez ce doux hasme,
 Se leva du lit toute nue,
 Car pour rien ne s'i fust tenue.
 Et mon mignon tant gracieux
 Fut bien peneux et roupieux,
 Et marry, je te certify. (f^o Nvi, v^o, 1. Col.)

IX.

Des faulx juges qui jugent par avarice et par dons souvent.
 lxvii. chaḡ.

Si t'en vueil ung bon compte dire,
 Pour te faire tout ton sol rire.
 Deux hommes en ung gros village
 Plaiderent pour quelque heritaige

Fort et ferme long temps ensemble,
Plus de quatre ans, comme il me semble.
Puis quant vint a donner sentence,
Tous deux vindrent la en presence,
Pour scavoir lequel gaigneroit.
Or celluy qui avoit bon droit,
Cuydant jouer au plus scavant,
Avoit le propre soir devant
Donné au juge ung bon gras beuf,
Qui valloit des francz plus de neuf;
L'autre a la femme dudit juge,
A qui il alla a refuge,
Une tres bonne vache aussi.
Desquelz dons, il fault dire ainsi,
L'ung de l'autre ne scavoit rien.
Nostre homme au beuf s'attendoit bien
Que son proces gaigneroit la,
Car il fault entendre cela,
Attendu que l'autre avoit tort,
Qu'il ne s'en soucioit pas fort,
Mais s'i attendoit seurement.
Or sus, il fut la longuement,
Et escontoit, le povre sot,
Si le juge sonneroit mot,
Et luy faisant beaucoup de signes,
Et ung tas d'autres bonnes mines.
Mais a ce mur le cault regnart,
Expert et rusé en son art,
Faisoit semblant d'entendre ailleurs,
Comment font souvent telz broulleurs.
Quant il fut las de tant attendre,
Voyant qu'il n'y vouloit entendre,
„Qu'esse cy, bon gré Saint Michault,
Parle, beuf,“ luy dit il tout hault
Des fois, ce croy je, plus de neuf,
„Parle, beuf, parle, parle, beuf.“
Mais plus luy disoit brief et court,
Plus faisoit le juge du sourt,
Dont aucuns se prindrent a rire.
Les aultres au juge vont dire:
„Oyez cest(e) homme, monseigneur,
Et saichez qu'il a sur le cueur.
Il semble qu'il soit fol en somme.“
„Vienca“, dit le juge au povre homme,
„Que dis tu, que demandes tu?“
L'autre ne fut fol ne testu,
Mais recommenca sa lecon,
Et luy dit tout d'ung mesme son,

De quoy il fut bien ris depuis:
 „Parle, beuf, parle.“ „Je ne puis“,
 Luy dit il, „la vache m'en garde.“ (f° Kv, r°, 1.—2. Col.)

X.

Et quant ma dame la bourgeoise,
 Qui a desir, pour parler franc,
 De menger du mouton bien franc,
 Soit du devant ou de derriere,
 Et elle envoie sa chambriere
 Au boucher, et en marchandant
 La fille luy va demandant,
 Ainsi que volentiers fait on:
 „Esse cy d'ung bien franc mouton?“
 Et il luy respond: „Moutonnesse“,
 N'est il pas bien cault? „Mouton esse“
 A l'entendement de la fille.
 Mais il dessert ung coup d'estrille
 Et gaigne bien, je t'en fay saige,
 Car de vray, en son cault langaige,
 Plain de finesse et faulseté,
 Il dit, voire, [de] son cousté
 La verité a la hardelle;
 Mais toutesfois, du costé d'elle,
 Il ment faulcement par les dens,
 Les cas en sont tous evidens,
 Car c'est d'une vieille brebis. (f° Nv, v°, 2. Col. — f° Nvi, r°, 1. Col.)

XI.

(Des abus des caffars et pardonneurs:)

Les plusieurs, que Dieu te confonde,
 Vont abusant beaucoup de monde,
 Je le dy, car j'en suis certain,
 Tesmoing celuy qui de beau fain
 Emplit sa boite ung beau matin,

Qu'avoit prins en la propre estable
 De son hotesse, elle presante,
 Dont me ris des foiz plus de trente.

Mon cafart s'en vint a l'esglise,
 Cryant fort, comme c'est leur guise:
 „Voycy le saint fain precieulx,
 Sur lequel l'enfant precieux,
 Nostre doulx Sauveur Jhesucrist,
 Comme nous trouvons en escript,
 Sytost qu'il fut né, reposa,
 Quand en la cresse le posa

f^o Rii, r^o, 1. Col. Sa digne mere, entendez bien,
Et pourtant donc, peuple de bien,
Ycy vous agenouillerez,
S'il vous plaist, et le baiserez
Tretous en grant devocion,
Et ferez votre oblacion,
Sy gaignerez, pour dire acoup,
De beaulx pardons voire beaucoup,
Il ne vous en fault ja mentir.

Mais aussey, pour vous advertir
Premierement toutes et tous,
S'il y a personne de vous
Qui ayt aulcune faulte faite
A sa partye et se fourfaite,
C'est assavoir touchant son corps,
Entendez bien tous mes recors,
Garde soy bien de le touchier
Et aussey de s'en aprochier,
Car il luy pourroit mesvenir.
Et son hostesse de venir
Toute la premiere humblement,
Qui le baisa bien dignement,
J'enten en devocion grande,
Et puis apres fit son offrande.

Dont je me prins beaucoup a rire.
Aussey, a la verité dire,
La folle estoit bien a reprendre,
Veu qu'elle luy avoit veu prendre
Le matin en son ratelier.
Que t'en

Mais que veulx tu? sa povre hostesse
Qui avoit sy grant peur de fait
Qu'on ne la mescreust d'avoir fait
Et commys ung sy grant oultrage
Que de casser son mariage
Le baisa, non pas la derniere,
Mais de vray toute la premiere.

Mais encore, en ung aultre lieu,
Fit il bien plus fort, de par Dieu,
Quatre foiz, vrayment ce fit mon,
Après qu'il eut fait son sermon.
.

Il y avoit la une femme

2. Col. Qui estoit subcouvee ung poy,
Et le scavoit bien, je le croy.
Mon beau cafart trouva facon,
Par le moyen de son garçon,

Que quant baiser le cuyderoit,
 Une chandelle bouteroit
 Toute ardente dedens ce fain,
 Comme il fit, j'en suys tout certain,
 Dont elle fut toute aveuglee
 Et en cuyda estre brulee:
 „Reculez vous d'ycy, ma mye,“
 Luy dit il, „je ne doubte mye
 Qu'il n'y ayt quelque faulte en vous,
 Pourquoi Dieu, cy devant nous tous,
 A voulu faire tel miracle.“ (f^o Ri, v^o, 2. Col. — f^o Rii, r^o, 2. Col.)

XII.

Or sus, ilz se mettent a table,
 Et mes mignons au plus pres d'elles.
 La en font et dient de belles,
 C'est ung deduyt que d'estre la,
 Il ne fault doubter de cela.
 L'ung trenche du pain a Jaquette,
 L'autre du jambon a Pasquette,
 Dont elle taste, j'en suy seur,
 Dieu te maudie, de bon cueur.
 L'autre d'une espinee bonne
 Coupe a une qui a nom Bonne,
 Cuyte aux beaulx pois, qui est viande
 Pour ma mignonne bien friande;
 L'autre d'ung gros trouson d'andouille
 Taille a Blanche, fort tendre et douille;
 L'autre vous rompt de la saussisse
 A Glaudine, plaine d'espisse,
 Dont volentiers c'est desjeunee;
 L'autre de belle charbonnee
 Vous trenche a Robine, fort grasse,
 Et aussi a sa seur Thomasse,
 Bien rotie a point et tant chaulde
 Que langue et pales luy eschaude,
 Et a sa cousine Huguette,
 Belle, avenant, gente et friquette,
 Et tant plaisante a mon mignon,
 Plaine de verjus et d'ongnon,
 Et de gresse si tres attainte
 Que la brese en est toute estainte.
 L'autre, qui n'est fol ne badin,
 A devant soy ung gras boudin,
 Et vous en coupe ung bon morceau
 A son amye, de pourceau,
 De quoy volentiers elle grippe;
 La jeune fille a nom Philippe,

f^o Jiii, r^o, 2. Col.

Fort honneste, gente, mignonne.
 L'autre d'une aultre andouille bonne
 Baille a Gefroye, toute fresche,
 Si bonne que ses dois en lesche,
 Et a sa cousine germaine,
 Bien cuyte, que a nom Germaine,
 Plaine de beau clou de geroufle,
 Qui vous en baufre bien et soufle
 A l'avenant, je te promes,
 La plus mignonne de james,
 Et qui est si bien espisee,

.
 L'autre, que j'oublieye a dire,
 D'une belle barbe robert
 Vous donne, bon gré Saint Robert,
 A Rogiere, bien fricasee,
 Qui par sa gorge est tost passee.
 L'autre vous baille d'une frase
 A une qui d'amours l'embrace,
 La gente Cristine, de veau,
 Pour l'amour d'elle fort nouveau.
 L'autre d'une belle caillette,
 Avec le bon vin de paillette,
 Coupe, comme franc valetton,
 A Florentine, du mouton,
 Et a Justine, bien rotie,
 Qui est de luy toute assotie.
 L'autre d'ung trumeau qui a cuyt,
 Il te meschee, toute nuyt
 En ung pot, Lucifer, tout neuf,
 Vous baille a Michielle, de beuf;
 L'autre, c'est raison qu'on le sache,
 D'ung aultre, a Babelet, de vache,
 Dont la sausse, si je ne faulx,
 Luy mesmes, qui sent fort les aulx,
 Il a faiete des le matin.

vº, 1. Col.

L'autre, pour tirer en avant,
 Vous donne d'ung tres bon poulet,
 Qu'il a trenché sur son volet,
 Bouilly aux herbes, a Rolline.
 L'autre du rosty a Colline,
 L'autre présente a Parrenelle
 D'ung gras chapon une bonne elle,
 L'autre une cuyasse de perdris
 A la gracieuse Bietris,
 L'autre du connin a Simonne,
 L'autre du cochon a Remonne,

L'autre du pigeon a Thiennette,
 L'autre du lievre a Anthoinette,
 L'autre du lapreau a Xandrine,
 L'autre du levreault a Parrine,
 L'autre de belle venaison
 A sa grant mignonne Alison.
 L'autre, pour l'amour de Janette,
 Fort gracieuse et mignonnette,
 A fait faire ung tres bon paté,
 Combien qu'il a esté gasté,
 Dequoy se va fort debatant,
 Et ne m'en chault guieres pourtant,
 Mais la gresse a esté perdue,
 Toute gastee et respandue,
 Qui est dommaige, n'en fay doubte,
 Car il eust eu tresbonne croute.
 L'autre, du franc pays d'Artois,
 Pelle, du cueur gay et courtois,
 v^e, 2. Col. Du fromage gras a Louyse,
 L'autre de la tarte a Denise
 Vous baille, et aussi a Francoise,
 Bien sucee, a mode francoise,
 L'autre du flan a Magdalaine,
 L'autre du joyeux a Helaine,
 Dequoy volentiers elle baufre,
 L'autre d'une friande gaufre
 Bien fourree, a Margot Des Bledz,
 Qui ont tous deux leurs sens troublez,
 Tant s'entrevoient de bon cueur.
 L'autre, pour faire son honneur,
 Donne a Jehanne de la gouyre,
 L'autre de l'eaue en belle esguyere
 A une gente qui est la,
 Qui jamais de vin n'avalla,
 Je ne scay comment elle a nom,
 Elle est fort belle de renom,
 Assez grassette et amasee.
 Ha! Je l'ay trouvé, c'est Massee.
 L'autre trenche a sa mye Marthe
 D'une aultre maniere de tarte,
 Et a sa compaignie Nicolle,
 Plaine de beurre et toute molle,
 Et aussi a sa seur Andree,
 Qui s'appelle en piquart badree,
 Et se fait de beau lait bouilly.

 L'autre presente a Janeton
 Ung friant morceau de raton,

L'autre des bignez a Liernarde,
 L'autre des crespes a Bernarde,
 L'autre des poires a Gillette
 De belle angoisse ou de gillette,
 L'autre des pommes a Martine,
 L'aut[r]e des noix a Valentine,
 L'autre de la dragee a Barbe,
 Fort mignon, s'il eust fait sa barbe,
 Mais elle est ung peu trop grandette,
 L'autre des pesches a Baudette,
 L'autre a la belle Cyprienne
 Et a la gente Vivienne
 Raisins, noisilles et almandes,
 Qui sont delicates viandes
 Pour nos mignonnes, bien pelees,
 En beau sucre toutes meslees.
 L'autre s'en va boire a Jorgette,
 Qui vous a tant belle gorgette,
 L'autre a Janon, l'autre a Marie,
 Qui a grant faim qu'on la marie,
 L'autre a la tres belle Babeau.

f° Jiiii, r°, 1. Col.

L'autre verse a boire a Margaine. (f° Jiii, r°, 1. Col. — f° Jiiii, r°, 1. Col.).

XIII.

(Wiewohl das Tanzen zur Sündē verleite, sei es doch gestattet und zu billigen, wenn getanzt würde:)

En temps de joye et de lyesse,
 Comme quant ung grant prince est né
 Ou de bataille retourné,
 Et a son grant honneur et gloire
 A eu et obtenu victoire
 De tous ses mortelz ennemys.
 Ou quant on va veoir ses amys,
 Pour se deduyre et passer temps:
 Chascun par ung beau passetemps
 Fait grant chiere, croy seurement,
 Dance et chante joyeusement,
 Car en cela n'a que tout bien.

f° Jv, v°, 1. Col.

.....
 Ou quant on va en fiancailles,
 Lucifer, et aux espousailles,

 N'y chant'on pas et dance aussy

 Pour l'honneur de la mariee?
 Ou quant la paix sera crie

Entre tel seigneur et tel prince
 De telle ou de telle province,
 Chacun s'en va resjouissant,
 Chantant de cueur, saultant, densant;
 J'apperceoy cela en tous lieux.
 Et si en fait on les beaulx feux,

.
 Et aussi la veille Saint Jehan,
 A beau chant et dance joyeuse,
 Et mode honneste et gracieuse.
 Ou quant y a quelque grant feste

.
 En telle ou en telle parroisse,
 Comme on diroit, la dedicace,

.
 Ou aussi, quant bien m'en advise,
 Le digne patron de l'eglise,
 Ne chant'on pas semblablement
 Et dans'on gracieusement
 Et bien honnestement de fait?
 Apres que le service est fait,
 Que fait on donc, Sainte Marie?

.
 On peut licitement dancier
 v^o, 2. Col. En telles belles circonstances.

.
 Si fait on, pour conclure acoup,
 En d'autres, Lucifer, beaucoup,
 Dont n'ay pas memoire a ceste heure,
 Sans nul peché, je t'en asseure. (f^oJv, r^o, 2. Col. — v^o, 2. Col.)

XIV.

De maistre Eloy Damer(n)[v]al, sans doubtaunce
 Venerable prestre plain de prudence,
 Icy s'ensuyt, croyez, la Deablerie.
 Il a congé du Roy, je vous affie,
 De le faire a Paris imprimer,
 Aultre ne peult que luy le exprimer.
 Sur grandes peines cela est deffendu.
 Jusques a deux ans il doit estre vendu
 Par ycelluy qui en a le congé.
 C'est ung bon livre utile et abregé,
 L'acteur long temps a vacqué a l'ouvrage,
 Pour expliquer son cueur et son courage.
 Michel Le Noir faicte a l'impression:
 Tous deux les mette Dieu en sa mansion. (f^oAi, r^o, 1.—2. Col.)

XV.

Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten, die in dem „Livre de la Diablerie“ vorkommen¹⁾.

Qui pert le sien, il pert le sens. (f^o Eiii, r^o, 2. Col.)
 Car tel cuyde gagner qui(l) pert.²⁾ (f^o Ev, v^o, 2. Col.)
 Car de vray il ne suffit pas,
 Lucifer, de faire aucun bien,
 Mais il fault qu'on le face bien;
 Avec le nom il fault l'adverbe:
 Tousjours retien bien ce proverbe. (f^o Gi, r^o, 2. Col.)
 On dit tousjours: trop grater cuyt,³⁾
 Lucifer, et trop parler nuyt. (f^o Gii, r^o, 2. Col.)
 Qui se sent rongneux, si se grate. (f^o Giii, r^o, 2. Col.)
 On dit, et dit on verité:
 Quant la penne passe le drap,⁴⁾
 Que c'est poree en beau hanap. (f^o Gvi, r^o, 1. Col.)
 C'est a tel maistre tel varlet.⁵⁾ (f^o Hiii, r^o, 1. Col.)
 C'est donc a tel pot tel cuyllier. (f^o Hiii, r^o, 1. Col.)
 Qui ne m'entend, je m'enten bien. (f^o Hv, r^o, 1. Col.)
 Car ce qu'en enfance on aprent,
 A grant paine on le desaprent. (f^o Jii, v^o, 1. Col.)
 Qui est blecé, si voyse au mire. (f^o Miii, r^o, 1. Col.)
 Mal chemine qui trop se charge.⁶⁾ (f^o Ni, v^o, 1. Col.)
 Aussi dit on par mocquerie
 • Qu'il y a par tout tromperie,
 Fors en femmes et en chevaulx. (f^o Nvi, v^o, 1. Col.)
 Car a telz maistres telz familles:⁷⁾
 C'est ung proverbe tout commun. (f^o Oii, r^o, 2. Col.)
 Laisse le moustier ou il est. (f^o Ov, v^o, 2. Col.)
 Il s'a beau taire de l'escot,
 Dit on tousjours, qui rien n'en paye. (f^o Ov, v^o, 2. Col.)
 Plus souvent que chat ne se mouche. (f^o Pvi, v^o, 1. Col.)
 Aussi hardis comme ung Rolant. (f^o Ri iii, v^o, 2. Col.)
 Ayde toy, et Dieu t'aydera. (f^o Uiii, r^o, 2. Col.)

1) Die gleiche Form der Sprichwörter, oder wenigstens den gleichen Gedanken, finde ich in mehreren Sammlungen, für deren Bezeichnung in den folgenden Anmerkungen ich u. a. auf Behrens' „Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur“, XXVIII, p. 267 ff., verweise.

2) Ulrich, Zts. f. frz. Spr. u. Lit., XXIV, p. 11, n^o 394.

3) Stengel, Zts. f. frz. Spr. u. Lit., XX, p. 129, zu n^o 617; Ulrich, l. c. p. 199.

4) Ulrich, l. c., p. 196, n^o 186.

5) Ulrich, l. c., p. 4, n^o 91; p. 7, n^o 216.

6) Ulrich, l. c., p. 8, n^o 267.

7) Ulrich, l. c., p. 198, n^o 294; Roman. Forsch. XIX, p. 569—70.

Tes mos plaisans, Sathan, me font
 Plus reveillié c'un chat de mars. (f° Xi, v°, 2. Col.)
 Car comme on dit, l'homme propose,
 Et Dieu, comme il luy plaist, dispose. (f° Xii, v°, 1. Col.)

Bibliographie.

A. Vollständige Ausgaben des „*Livre de la Diablerie*.“

1. Le livre de la deablerie. — Icy finit la deablerie. O. O. o. J. [Paris, Michel Le Noir 1508], goth. f°, 124 nicht numerierte Blätter zu 48 Zeilen, in 2 Kolonnen gedruckt, gez. A—T mit 6, V mit 4, X mit 6. Brauner Maroquineinband, Goldstreifen, Rücken mit Goldlilien, die zwei ineinander verschlungene G — Gaston d'Orléans — krönen; rotweisser Schnitt. Bibl. Nat. Rés. Y° 43¹).

Das Recto des ersten Blattes Ai enthält den Titel, darunter einen grossen Holzschnitt mit Luzifer — sein Name steht auf einem kleinen von ihm getragenen Banner — auf dem Höllenrachen sitzend, wie er sich mit Satan — sein Name steht hinter ihm geschrieben —, der vor ihm kniet, unterhält.

Eloi, in gedeckter Stellung rechts vom Höllenrachen, schreibt auf einem Bogen Papier, der seinen Namen trägt.

Es folgen darunter die Anhang XIV, p. 98 angeführten Verse.

Die „Table“ erstreckt sich von Ai, v°—Av, v° oben. Sie gibt für den Prolog 8, für das erste Buch 45, für das zweite und letzte 216 Kapitel an. Folgende Irrtümer finden sich darin vor: Kap. 1 trägt die Bezeichnung 2, Kap. 2 und 3 je 3. Auf Kap. 69 folgt Kap. 80. Auf Kap. 121 folgt noch einmal 121, dann Kap. 123. Die Nummer 132 ist zweimal gezählt. — Im Text finden sich folgende Irrtümer in der Numerierung der Kapitel: auf Kap. 22 folgt zweimal die Bezeichnung 24; auf Kap. 59 folgt zweimal die Angabe 61; auf Kap. 64 folgt die Bezeichnung 61, dann 66; auf Kap. 69 folgt Kap. 80; die Bezeichnung Kap. 133 (sic) ist zweimal gebraucht; auf Kap. 188 folgt 179, dann 190.

Das Buch II enthält demnach nicht 216 Kapitel, wie die „Table“ und auch die Numerierung im Text angeben, sondern 207. —

1) Brunet, „Manuel du Libraire“, 5. Aufl., Paris 1861, II, col. 478, erwähnt Exemplare dieser Ausgabe mit 126, also zwei Blättern mehr. Wie Brunet zu dieser Summe kommt, ist mir nicht ersichtlich, da er auch für die Exemplare mit 126 Blättern die gleiche Zählung, je zu 6, ausser einmal zu 4, angibt. — Ich habe von einem solchen Exemplar Einsicht zu nehmen keine Gelegenheit gehabt.

Die Kapitel werden meistens mit einem längern, einen ganzen Satz enthaltenden Titel bezeichnet, z. B.:

Buch II:

Kap. IV: „Comment l'acteur reprent les blasphemers de Dieu qui jouent.“

Kap. XXX: „Comment plusieurs prestant a usure au povre homme.“

Kap. XLVII: „Comment Lucifer flate Sathan affin qu'il soit plus diligent a ses affaires.“

Noch auf f^o Av, v^o folgt ein Holzschnitt mit der Darstellung der Verkündigung Mariä (Ave Gracia, etc.).

Auf f^o Avi, r^o, 1.—2. Col., lesen wir folgende 16 Verse:

De ce livre icy la table
Contemples, qui est moult notable.
Plusieurs matieres y troveres
Dont je croy que mieulx en vauldres,
Retenez bien cest[e] doctrine,
Pour avoir la joye qui ne fine
Avecques Dieu lassus en gloire,
Et mettes mes dis en memoire.

2. Col. En ceste table nul ne digne,
Tant soit notable, riche ou digne,
Je vous la presente et livre,
Car c'est la table d'ung beau livre
Ou voirres maint enseignement,
Ou celuy qui enseigne ment.
Dieu doint au ciel joye parfaicte
A celuy qui tresbien l'a faicte.

Amen.

Avi, v^o, enthält das Privileg.

Bi, r^o trägt einen grossen Holzschnitt mit einem lesenden Priester.
Darunter liest man:

Cy commence le prologue
Sur la Deablerie d'Eloy,
Qu'il a dictee en dyalogue.
Dien la face de bon aloy.

Die Dichtung selbst beginnt auf Blatt Bi, r^o, 1. Col., sie endet auf Blatt Xvi, r^o mit einem langen Schlusswort („Tems est qu'a finer je commence — Icy finit la Deablerie“). Wir erfahren darin, dass zwei Doktoren der Theologie von der Pariser Fakultät — Guillaume de Quercu (Du Chesne) und Pierre Charpentier — das Buch geprüft haben:

Et l'ont trouvee de bon aloy,
Et approuvé il ont ainsi,
Fidel et catholique aussi.
Et chascun d'eulx par son beau signe
Testifient que il est digne

D'estre Imprimé honnestement,
 Car maint y a enseignement.
 L'imprimeur est Michel Le Noir,
 Qui a Paris a son manoir
 En la rue Saint Jaques, en somme,
 A la Roze blanche. Cest homme
 Est vray libraire et usité
 Juré en l'Université,
 Qui l'a mis en impression,
 Et toute a bonne intencion,
 L'an mil cinq cens et huyt sans faulte.
 La matie[re] en est fort haulte.
 Mais pardonnez a l'acteur,
 Et depriez le Createur
 Qu'en la fin luy soit amyable,
 Et qu'il ait joye pardurable.
 Souviengne a tous de ses dis.
 Dieu doint aux lisans paradis.
 Amen.

Icy finit la Deablerie.

Neben dem eigentlichen Text der Dichtung finden sich — als Belege zu dem in den jeweiligen Versen Gesagten — viele lateinische Zitate in Rundschrift als Randbemerkungen („manchettes“)¹⁾.

Dieses Exemplar der Bibliothèque Nationale liegt meiner Arbeit zugrunde.

Vergleiche hierzu Émile Picot, „Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild (Paris, Morgand, 1884—1893, 3 voll.), vol. I, n° 457, p. 260—261. Bei diesem Exemplar der James von Rothschild'schen Bibliothek haben wir es ebenfalls mit der Ausgabe Michel Lenoirs von 1508 zu tun, nur weicht dasselbe verschiedentlich von dem Exemplar der Bibl. Nat. ab. Die Stiche sind zum Teil andere, das Privileg ist nicht abgedruckt, manche Druckfehler sind korrigiert; anderseits treten dafür andere auf. Wiewohl auch im von Rothschild'schen Exemplar am Schluss als Druckjahr 1508 erwähnt wird, dürfen wir vielleicht aus dem Fehlen des Privilegs und der Abwesenheit mancher in Bibl. Nat. Rés. Y^e 43 befindlicher Druckfehler schliessen, dass es etwas jünger ist.

2. S'ensuit la grant dyablerie — Cy finist la dyablerie. O. O. o. J. [Paris, Michel Le Noir]. Goth. kl. 4^o, 150 nicht numerierte Blätter zu 40 Zeilen, in zwei Kolonnen gedruckt, gez. A—6, b—4, c—8, d—4, e—8, f—4, g—4, h—8, i—4, k—8, l—4, m—8, n—4, o—8, p—4, q—4, r—8, s—4, t—8, v—4, x—8, y—4, z—8, 1—4, A—4, B—8. — Roter Maroquin, moderner Einband von Koehler, Goldstreifen, Goldschnitt,

1) Cf. p. 12 die lateinischen Zitate in den Anmerkungen.

Vermerk unten auf dem Deckblatt: „Bibliothèque Royale“. — Bibl. Nat. Rés. Y^e 804¹⁾).

Auf der Vorderseite des ersten Blattes lesen wir: „S'ensuit la grant dyablerie. Qui traicte comment Sathan fait demonstrance a Lucifer de tous les maulx que les mondains font selon leurs estatz, vacations et mestiers. Et comment il les tire a dampnation. Contenant plusieurs chapitres: comme il appert par la table sequente. Imprimé a Paris nouvellement.“

Darunter befindet sich ein Holzschnitt: drei Teufel drängen mit Gabeln nackte Menschen in zwei grosse Kessel. Über diesen Kesseln ebenso wie über dem Holzschnitt steht handschriftlich geschrieben: „Vision“.

Auf der Rückseite dieses Blattes beginnt die „Table“, die sich bis A 6, r^o erstreckt. In der Zählung der Kapitel im Text finden sich die gleichen oder ähnliche Fehler, nämlich der Übergang von Kap. 69 zu Kap. 80, ferner die Folge Kap. 131, 132, 134, 133, 134, 135. In der Gesamtsumme von 216 der Kapitel des zweiten Buches kommt es also wieder auf ein Zuviel von 9 hinaus: das zweite Buch hat 207, nicht 216 Kapitel. Dann folgen die 16 Verse²⁾:

De ce livre icy la table

.

A celui qui tresbien l'a faicte.

Amen.

Darunter befinden sich zwei Holzschnitte: der eine, mit einem Säulengewölbe, zeigt uns zwei Räder, auf denen nackte Menschen an Armen und Füßen gefesselt sind. Teufel schlagen auf sie ein. Der zweite Holzschnitt, unmittelbar unter dem ersten, zeigt uns, wiederum unter einem Säulengewölbe, drei nackte Männer, die von einer Menge fabelhafter Tiere umgeben und gequält werden.

Oben in der ersten Kolonne des folgenden Blattes bi sehen wir einen kleinern Holzschnitt: eine Ebene mit Hügeln am Horizont; links im Vordergrund ein Baum, rechts davon ein Mann in Mönchskleidung: er winkt mit der Hand Jesu, der inmitten grossen Glanzes am Himmel erscheint, die Erdkugel in der linken Hand.

Darunter

Cy commence le prologue

.

Dieu le face de bon aloï.

Dann folgt der Titel des ersten Kapitels, und hierauf beginnt die Dichtung. — Die letzten Verse — f^o B 8, r^o — lauten:

1) Die Randbemerkungen der Ausgabe von 1508 sind, des engern Raumes wegen, in den Text eingeschaltet.

2) Cf. p. 101.

Tant que ma povre ame lassus
 En soit avec le doulx Jesus
 Saulvee en fin, non pas perie.
 Jey finist la dyablerie.

.....
 Cy finist la dyablerie.

Die Rückseite des letzten, nicht bezeichneten Blattes trägt einen grossen, ganzseitigen Holzschnitt mit dem Wappen Michel Lenoirs: zwei Negerinnen halten einen schwarzen Wappenschild, von dem sich in weiss das Monogramm „M Le“ abhebt. Darunter im Holzschnitt ein Band mit: „Michel Lenoir“.

Es fehlt also das ganze Schlusswort der Ausgabe von 1508, worin der Dichter den Namen seines Werkes mitteilt, es erklärt, von der Approbation zweier Doktoren der Sorbonne spricht.

Dies scheint darauf hinzuweisen, dass es eine neuere Ausgabe Michel Lenoirs ist, nach 1510 — wo das Privileg erlischt — und nicht später als 1520¹⁾ erschienen.

3. S'ensuit la grant dyablerie. — Cy finist la dyablerie. O. O. o. J. [Paris, Veuve Jean Trepperel, et Jean Jehannot; zwischen 1510 und ca. 1525²⁾]. Goth. kl. 4^o, 150 nicht numerierte Blätter zu 40 Zeilen in zwei Kolonnen gedruckt, gez. A—6, b—4, c—8, d—4, e—8, f—4, g—4, h—8, i—4, k—8, l—4, m—8, n—4, o—8, p—4, q—4, r—8, s—4, t—8, v—4, x—8, y—4, z—8, 1—4, A—4, B—8.

Bibliothèque Mazarine, Rés. 10819*.

Auf der Vorderseite des Blattes Ai liest man: „S'ensuit la grant dyablerie, Qui traicte comment Sathan fait demonstrence a Lucifer de tous les maulx que les mondains font selon leurs estat, vacations et mestiers. Et comment il les tire a dampnation. Contenant plusieurs chapitres, comme il appert par la table sequente. Imprimé a Paris nouvellement³⁾“.

Darunter ein Holzschnitt: zwei Teufel, denen ein Mann (oder Teufel) einen Brief (oder ein Buch) reicht. Vor ihnen sitzt ein kleiner Teufel, im Begriffe auf einer grossen Rolle zu schreiben. Rechts eine Säule, an die ein Mann an Hals und Füssen gefesselt ist.

Darunter: „On les vent a Paris en la Rue neufve nostre dame a L'enseigne de l'escu de France.“

1) Michel Lenoir war bis 1520 tätig. Cf. Renouard, „Imprimeurs Parisiens“, Paris, Claudin 1898, p. 233.

2) Renouard, l. c., p. 354: „Sa veuve [des Jean Trepperel, der 1511 tot war], dont nous n'avons pas le nom, lui succède associée avec Jean Jehannot, son gendre, mari de Macée Trepperel, et exerce jusqu'en 1525 environ“.

3) Alle kursiv gedruckten Wörter und Buchstaben sind rot gedruckt.

Auf der Rückseite des Blattes Ai folgt unmittelbar die „Table“, die sich bis auf f° A 6, r° erstreckt!).

Cy finist la table.

Dann folgen wiederum die 16 Verse

De ce livre icy la table

.

A celui qui tresbien l'a faite.

Amen.

Die Rückseite von Blatt Avi enthält nur einen Holzschnitt, dessen linke Hälfte rot, die andere schwarz ist. Wir sehen darauf mehrere Teufel, vor ihnen einen Teufel (oder Mann) — der gleiche wie auf dem ersten Holzschnitt — der einem andern einen mit hängendem Siegel versehenen Brief übergibt. Hinter letzterem befindet sich ein *clerc*. — Der Empfänger des Briefes, ebenso wie der *clerc*, sind schwarz. Gleichfalls der sie umgebende Teil der Holzschnitteinrahmung, während der Rest rot ist.

Darunter, in rotem Druck: „Imprimé a Paris par la veufve feu Jehan Trepperel, et Jehan Jehannot Libraire et Imprimeur, Demourans a Paris en la Rue neufve Nostre Dame a l'enseigne de l'escu de France“).

Auf Blatt bi, r°, vor Beginn des Textes, findet sich der gleiche Holzschnitt wie an der entsprechenden Stelle von n° 2°).

Der Text endigt f° B 8, r°, unten:

Saulvee en fin, non pas perie.

Icy finit la dyablerie.

.

Cy finist la dyablerie.

1) Die „Table“ ist an 2 Stellen teilweise rot gedruckt: f° Aii, v° sind das Wort „Kapitel“ und die Zahlen 2—32 des zweiten Buches, f° Av, r° die Zahlen 152—179 rot. — Im Text haben wir u. a. bei der Numerierung wieder Kap. 69, hierauf 80; ferner wieder Kap. 132, 133, 133, 134. — Die „Table“ gibt wiederum 8, 45, 216 Kapitel an.

2) Brunet, „Manuel du libraire“, 5. Aufl., Paris 1861, spricht II, col. 478, vom Exemplar der Bibl. Maz., bemerkt aber irrtümlich, es stünde darin: „pour la veufve feu Jehan Trepperel“.

3) Michel Lenoir war mit Jean Trepperel 1497 assoziiert gewesen, und da seine Frau Jeanne Trepperel hiess, war er wohl Trepperels Schwiegersohn oder Schwager. (Renouard, l. c., p. 354). Bei Lenoirs Tode dürfte Jean Trepperels Witwe Verschiedenes aus seinem Verlage übernommen haben. Diese Vermutung, zu der das Vorhandensein eines ursprünglich Lenoirischen Holzschnittes in einer Ausgabe von Jean Trepperels Witwe mich veranlasst, dürfte auch die Ansetzung des Zeitraumes von 1520 bis ca. 25 für das Erscheinen dieser Ausgabe rechtfertigen.

Die Rückseite dieses Blattes ist weiss. — Die Randbemerkungen („manchettes“) der Ausgabe von 1508 sind, wie bei n^o 2, des engen Raumes wegen in den Text eingeschaltet.

4. (Nach Brunet, l. c.): „S'ensuy la grant diablerie; qui traicte comment Sathan faict demonstrance a son maistre Lucifer de tous les maulx que les povres mondains font selon leurs estatz: vacations: mestiers et marchandises. Et comment il les livre a dampnation par infinies cautelles. Contenant plusieurs chapitres. . . . Imprimé a paris nouvellement. XXXI. c. On les vend a paris en la rue Neufve nostre dame a l'enseigne de l'escu de France. — Cy fine la grant dyablerie nouvellement imprimee a paris par Alain loctrian . . .

in 4^o de 146 ff. à 2 col. caract. goth. titre en rouge et noir“.

Diese Ausgabe, die nach Brunets weiteren Angaben (l. c., II, col. 478) in der Fürstlich Esslingschen Bibliothek sich zu befinden scheint, dürfte, nach dem Titel und der Art des — zweifarbigen — Druckes zu urteilen, die mehr oder weniger getreue Wiedergabe der vorhergehenden Ausgabe sein. Dies dürfte um so wahrscheinlicher sein, als Lotrian, der von 1518—1546 gedruckt hat, seinen Verlag in der „Rue Neuve Notre Dame, à l'enseigne de l'Ecu de France“, hatte, da wo früher Jean Trepperel, mit dessen Witwe er in der ersten Zeit assoziiert war.

Wir dürfen wohl diese Ausgabe Lotrians zwischen ca. 1525 und 1546 ansetzen.

B. Teilausgaben des „Livre de la Diablerie.“

5. Comment le pere et la mere doibvent chatier leurs enfans en jeunesse, par l'exemple de celluy qui arracha le nez de son pere en le baisant. Privilege. Finis. O. O. o. J. Sehr kleines goth. 8^o, 4 Blätter.

Bibl. Nat. Rés. Y^e 1437. Brunet, l. c., II, 186.

Diese wenigen Blätter, die im Exemplar der Bibl. Nat. mit einigen andern ganz kurzen Stücken zusammengebunden sind, enthalten vor den ersten Versen zwei Holzschnitte: der eine stellt einen Satyr vor, der andere einen gefesselten Mann. — Abgesehen von vier oder fünf wenig geänderten Wörtern sind es die Kapitel 141 und 142 (nicht nur 142, wie Picot, l. c., p. 263, schreibt) der Ausgabe von 1508. Nicht einmal an den Reden und Gegenreden Luzifers und Satans, die so, aus dem Zusammenhang gerissen, unverständlich bleiben, ist etwas geändert worden.

6. Unter dieser Nummer vereinige ich sieben Auszüge aus dem „Livre de la Diablerie“, die als kleine Volksbüchlein gedruckt sind und

offenbar die dem leselustigen Publikum liebsten Kapitel von Elois Teufelsdichtung wiedergeben: ausser dem bereits als n° 5 von mir erwähnten kenne ich sie nur aus Picot, l. c.:

- a) „Le diable se moque des femmes qui n'osent filer le samedi apres midy.“ (Diablerie, I, XLI). Cf. Picot, n° 458.
- b) „Lucifer demande frians et gourmans pour les damner.“ (Diablerie, II, XXII). Sehr kl. goth. 8°, 4 Blätter, am Schluss das Zeichen des James Meunier, Drucker oder Buchhändler in Paris, der ebenfalls die folgenden Büchlein gedruckt hat. — Cf. Picot, n° 2, sub n° 458.
- c) „L'avaricieux pensant jour et nuyt a son tresor.“ (Diablerie, II, XXXV.) Cf. Picot, n° 459.
- d) „Commentchascun se doit vestir selon son estat.“ (Diablerie, II, XXXVII.) Cf. Picot, n° 4, sub n° 458.
- e) „Comment le pere et la mere doivent chastier leurs enfans“ u. s. w. Cf. n° 5 der Bibliographie.
- f) „L'Enfant blasphemant Dieu, lequel morut povrement.“ (Diablerie, II, CXLIII.) Cf. Picot, n° 6, sub n° 458.
- g) „Des Enfans qui desirent la mort du pere et de la mere.“ (Diablerie, II, CXLV.) Cf. Picot, n° 7, sub n° 458.

7. La Grande Diablerie, poème du XV^e siècle, par Éloy d'Amerval, Paris, Georges Hurtrel, Artiste-Éditeur, 35 rue d'Assas, 1884. In-16, 216 SS. Mit Radierungen und Illustrationen.

Bibl. Nat. Rés. p. Y° 53.

Zu dieser Teilausgabe in modernisiertem Französisch, die eine Auswahl von für die Kulturgeschichte interessanten Kapiteln enthält, siehe p. 78.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS



3 1175 03234 6697



UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS



3 1175 03234 6697



